FONTENELLE

HISTOIRE DES ORACLES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

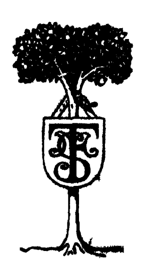
FONTENELLE

HISTOIRE DES ORACLES

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

LOUIS MAIGRON



PARIS
PUBLICATIONS DE LA Sté Nelle DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(Anct rue Cujas)
ÉDOUARD CORNÉLY ET Cie, ÉDITEURS
101, RUE DE VAUGIRARD, 101

1908


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
845
F73

INTRODUCTION

En 1683, un médecin hollandais, Van Dale, avait publié, sur les oracles, deux longues dissertations latines[1] dont les *Nouvelles de la République des Lettres* avaient rendu compte[2]. Fontenelle lut le volume — qu'il n'est pas téméraire de supposer que le journal de Bayle lui avait révélé — et la pensée lui vint aussitôt de faire profiter Français et Françaises d'une lecture « si agréable et si utile ». Mais, pour en retirer sûrement de l'utilité, il fallait d'abord que le public y rencontrât de l'agrément ; et c'était bien la chose du monde dont s'était le moins soucié Van Dale. Rien de prolixe et de confus comme les deux compactes dissertations. C'est plein d'érudition et de science, et c'est parfaitement rebutant, *rudis indigestaque moles*[3]. Résolument, Fontenelle supprima, abrégea, arrangea, relevant le tout de réflexions piquantes et de fine ironie[4]. D'ennuyeuse et d'illisible qu'elle était, l'œuvre devint intéressante[5]. Mais aussi et du même

1. « Antonii Van Dale M. D. | de | Oraculis | Ethnicorum | dissertationes duae : | quarum prior de ipsorum duratione ac | defectu, posterior de eorundem | Auctoribus. | Accedit et | Schediasma | de | Consecrationibus | Ethnicis. | — Amstelaedami, | apud Henricum et Viduam Theodori | Boom. Anno MDCLXXXIII. »

2. Mars 1684. — L'article de Bayle est intéressant, et l'œuvre de Van Dale y est résumée avec autant d'exactitude que de clarté. Il est même curieux de remarquer que c'est par ce compte rendu que s'ouvre le premier fascicule du journal.

3. C'est au point que le P. Baltus lui-même se plaint de « cette confusion extrême qui y regne partout, et qui desespère le Lecteur le plus ardent et le plus attentif, qui se perd à tout moment dans un labyrinthe de digressions, de parentheses et de citations inutiles, entassées les unes sur les autres ». *Réponse*, 2.

4. Cf. la *Préface* de l'*Histoire des Oracles*.

5. Cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. *Oracles* ; Bayle, *Nou-*

coup elle devenait dangereuse, et il fut visible qu'il faudrait un jour songer à en prévenir les pernicieux effets.

« L'entreprise » de Fontenelle, en effet, « étoit assurément des plus hardies ». Il attaquait « presque seul et tout à la fois, non seulement les anciens Payens, qui attribuoient les Oracles à leurs faux Dieux, mais aussi les Chrétiens de tous les siècles, qui les ont attribuez aux Démons » ; il attaquait encore, et surtout, « un parti soûtenu du préjugé favorable de la longue possession, et d'un autre préjugé encore bien plus à craindre, sçavoir que l'opinion commune touchant les Oracles fortifie les preuves du Christianisme » [1] ; d'un mot, au nom de la raison humaine, il faisait œuvre de polémique religieuse : imprudence grave, même à l'aurore du siècle de la philosophie et malgré les précautions minutieuses dont s'était entouré l'auteur — qui n'avait certainement pas encore oublié tout à fait les suites qu'avait failli avoir sa fameuse *Relation de l'Isle de Bornéo* — imprudence grave [2], et on le lui fit bien voir.

Quelque vingt ans après, quand le parti des dévots se fût fortifié à la cour, et que Louis XIV fut complètement tombé sous les influences que l'on sait, on se rappela que l'*Histoire des Oracles* n'était peut-être pas fort orthodoxe, et le P. Baltus se chargea d'en faire la démonstration [3].

velles de la République des Lettres, fév. 1687 ; Baltus, *Réponse*, p. 18, et *Journal de Trévoux*, août 1707, p. 1386.

1. *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684. — Nous avons essayé d'indiquer ailleurs (*Fontenelle. L'homme, l'œuvre, l'influence.* Paris, Plon-Nourrit, 1906) la nature de l'*Histoire des Oracles*, sa véritable portée, et quelle place doit lui revenir dans l'histoire des idées.

2. Le compte rendu du *De Oraculis*, par Bayle, se terminait par cet avertissement : « Le lecteur sçaura, s'il lui plaît, qu'en rapportant, ou les raisons, ou les sentimens de M. Van Dale, je n'ay pas prétendu déclarer que j'en étois persuadé. J'agis en Historien et non pas en homme qui adopte les sentimens des Auteurs dont il parle. On me fera grand plaisir de se souvenir de cette déclaration dans la suite. » *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684. — Et Van Dale constate simplement : « C'est peut-être un malheur pour la cause qu'il [Fontenelle] soûtient avec moi, qu'il ne soit pas dans un pais de liberté : car je ne peux imputer à autre chose le silence qu'il a gardé, ou les déguisemens qui semblent l'avoir commandé dans des faits de consequence. » *Lettre de Monsieur Van Dale à un de ses amis au sujet du livre des Oracles des Payens, composé par l'Auteur du Dialogue des Morts* (*Nouvelles de la République des Lettres*, mai 1687).

3. « Réponse | à | l'Histoire | des | Oracles | de Mr. de Fontenelle,

Sa *Réponse* semble avoir excité d'assez vives espérances chez les ennemis de l'écrivain philosophe. L'ouvrage leur paraît « très bon et d'un homme très maître de sa matière »[1] ; il est « regardé avec beaucoup d'estime »[2] ; Fontenelle y est « bien étrillé »[3], etc. Tout au plus peut-on regretter que le livre du Jésuite ne soit pas « plus vif et plus éveillé, car la matière estoit belle »[4], et après tout « un peu de sel et d'espices » n'eût rien « gasté »[5]. Mais « il fait voir l'impiété, l'ignorance et la hardiesse de celuy qu'il réfute d'une manière incontestable »[6]... Autant d'éloges par trop évidemment intéressés : il faut en rabattre. Le seul mérite de Baltus — et de ses instigateurs — est d'avoir flairé, dans l'*Histoire des Oracles*, « le détestable venin, le funeste poison de l'impiété », et d'avoir pensé que, l'œuvre de Fontenelle une

| de l'Academie françoise. | Dans laquelle on réfute le Systéme de | Mr. Van-Dale, sur les Auteurs des Ora | cles du Paganisme, sur la cause et le temps de | leur silence ; et où l'on établit le sentiment | des Peres de l'Eglise sur le mê | me sujet. | A Strasbourg, | chez Jean Renauld Doulsecker. | MDCCVII. » — Le livre de Baltus (xxII-374 pages, avec table des matières initiale et index final) se compose de trois parties. La première (1-129) comprend vingt chapitres et « réfute les fausses raisons supposées aux Peres de l'Eglise et aux anciens Chrétiens », en rapportant « les véritables qui les ont persuadez, que les Oracles des Payens estoient rendus par les démons ». Dans la seconde (130-247, quatorze chapitres), « on répond aux autoritez et aux raisons que l'Auteur apporte, pour prouver directement, que les Oracles du Paganisme n'ont pas esté rendus par les démons ». Dans la troisième (248-374, seize chapitres), « on montre que les Oracles du Paganisme ont cessé aprés la naissance de Jesus-Christ, par le pouvoir de sa croix et l'invocation de son nom ; et l'on répond aux raisons alléguées au contraire par l'Auteur de l'Histoire ». Il n'a donc pas fallu à Baltus moins de deux « parties » et de trente-quatre chapitres pour répondre à la première dissertation de Fontenelle, la première « partie » réfutant les chap. I-VI et la seconde « partie » répondant aux chap. VII-XVIII.

1. Lettre de Renaudot au duc de Noailles, du 1er juillet 1707, publiée par M. L.-G. Pélissier, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1902, p. 147.

2. Lettre de Le Verrier au duc de Noailles, du 3 sept. 1707. *Ibid.*, 1899, p. 624

3. Lettre de Renaudot au duc de Noailles, du 15 juil. 1707. *Ibid.*, 1902, p. 284.

4. *Id.*, 30 sept. 1707. *Ibid.* 1902, p. 292.

5. *Id.*, 14 oct. 1707. *Ibid.*, 1902, p. 293.

6. *Id.*, 1er juil. 1707. *Ibid.*, 1902, p. 147.

fois ruinée, celle de Van Dale ne pouvait plus guère être dangereuse [1]. Mais leur erreur a été forte, s'ils ont cru qu'il y avait une réfutation véritable dans la *Réponse*, et qu'elle pouvait servir d'antidote à l' « infernal » poison.

On imaginerait difficilement, en effet, médecin plus médiocre et plus piètre avocat. La maladresse n'a d'égale chez lui que la naïveté ou l'inintelligence [2]. Que d'une simple tradition, point universellement acceptée d'ailleurs, il s'avise de faire une question de dogme et qu'il aille établir en partie sa religion sur le plus ruineux des fondements et le plus misérable, c'est sans doute une imprudence souveraine [3], quoi qu'en puisse penser son confrère Tournemine [4], et nous pouvons la noter au passage sans y insister autrement, ces choses n'étant pas de notre compétence. Mais en vérité Fontenelle ne pouvait souhaiter contradicteur plus insignifiant. Au cartésien qui ne reconnaît d'autre critérium de la certitude que l'évidence démontrée par la raison, invariablement et sans jamais se lasser il oppose le respect dû au consentement universel, à la tradition, à la majestueuse autorité des Pères de l'Église [5]. On attendrait des raisonnements et des preuves : il apporte des affirmations gratuites, qu'il croit renforcer en les répétant à satiété, toujours disposé à donner son adhésion solennelle à ce qui est précisément en litige. Se peut-il même que l'on ose discuter de certains sujets ? et ne ferait-on pas mieux de répondre à tous ces prétendus raisonneurs par le mépris du silence ? « Tous les Peres de l'Eglise ont soûtenu que les démons avoient esté les Auteurs des Oracles du Paganisme, et que ces Oracles avoient été miraculeusement réduits au silence par le

1. Baltus, *Réponse*, *Préface*, 18.

2. Il faut lire le début de la troisième partie de sa *Réponse*, p. 248.

3. Voir l'opinion de Voltaire, *Essai sur les mœurs*, *Introduction*, xv, 135, édit. Beuchot.

4. *Journal de Trévoux*, août 1707, pp. 1389 et 1407. On se souviendra seulement que l'article a été écrit pour défendre Fontenelle, alors sérieusement menacé.

5. L'opposition ne saurait être plus saisissante entre l'esprit de tradition qui accepte tout sans contrôle, et l'esprit d'examen qui ne saurait se « resoudre à recevoir des Positions non prouvées, sur l'autorité de qui que ce soit au monde », comme dit Van Dale, *Lettre à un de ses amis*.

pouvoir de Jesus-Christ, l'invocation de son Nom, et le Signe glorieux de sa Passion ; aujourd'huy, deux ou trois Protestans, Anabaptistes, Arminiens ou Calvinistes, s'avisent de le nier : A qui des uns ou des autres en doit-on plustost croire ? [1] » A ce compte, il n'était pas la peine de faire la *Réponse* et la *Suite de la Réponse*. Et Baltus, en effet, aurait pu se dispenser de les écrire. Pas une fois peut-être il n'est entré dans le vif de la discussion. Malgré les allures de triomphe de ses conclusions et ses airs de perpétuelle et superbe assurance [2], toutes les questions qu'il effleure restent à peu près intactes ; et si l'on veut voir quelles faiblesses, quelles pauvretés, quelles erreurs se glissent dans ses raisonnements, et avec quel mépris souverain il rejette incontinent et sans même les examiner les faits qui gênent son dogmatisme, on n'a qu'à lire, entre autres citations que nous en avons faites, ce qu'il dit du platonisme des Pères, des oracles qu'Eusèbe rapporte de Porphyre, et de la fameuse anecdote de la dent d'or. Fontenelle avait bien jugé dès les premières pages : tout ce fatras ne mérite pas l'honneur de la lecture [3].

Les raisonnements du bon Père ne sont pas bien « solides », mais sa polémique est d'une courtoisie constante, ce qui ne laisse pas de surprendre pour l'époque et pour l'objet de la dispute [4]. Il proteste à chaque instant de son « estime » et de son

1. *Suite de la Reponse*, p. 13. Cf. encore *ibid.*, p. 8.
2. *Suite de la Réponse*, pp. 389 et 457.
3. Il n'est que juste d'ajouter, à la décharge de Baltus, que tout le monde alors, ou à peu près, pensait sur ces matières et raisonnait comme lui. (Cf. Lanson, *Voltaire* (Les Grands Écrivains Français), p. 163-176). L'originalité de Fontenelle n'en est que plus évidente, et ici encore il est bien le plus authentique précurseur de Voltaire.
4. Il n'y a pas plus d'animosité dans la *Suite de la Réponse*, quoique Leclerc, contre qui elle est particulièrement dirigée, se fût laissé aller à « des invectives contre les Saints Peres ». Tout au plus y pourrait-on signaler quelques vivacités, dont Baltus s'est d'ailleurs excusé dans sa conclusion, p. 456. Cependant, car il faut tout dire, il y a des allusions, qui ne sont peut-être pas complètement inoffensives, à ces « impies, qui se moquent en secret des dogmes les plus essentiels de la Religion Chrêtienne, parce qu'ils n'osent le faire en public avec toute la liberté qu'ils voudroient bien, par la crainte qu'ils ont des puissances legitimes, qui ne souffrent point impunément de pareilles impietez », p. 319 ; et les dernières lignes de la *Suite* ont bien l'air d'une menace directe. Cf. encore, *ibid.*, p. 343. — Il faut remarquer aussi que Van Dale n'est guère ménagé par Baltus, et que Tournemine

« admiration » pour celui que « le zèle de la vérité » le force à combattre. Fontenelle est « un homme d'autant d'esprit que de mérite » ; et qui donc oserait contester sa « probité » et sa « droiture » ? Dans l'espèce, il n'est tout au plus « coupable que de s'estre laissé trop facilement ébloüir par la vaine érudition de Mr. Van Dale ». Aussi ne le réfutera-t-on qu'avec tous les ménagements possibles, en lui demandant presque pardon d'être obligé de ruiner son « systême » ; on se résoudra même à faire perdre à la *Réponse* « quelque chose de la force et de l'agrément qu'on pouvoit luy donner », plutôt que de « s'exposer à luy déplaire en la rendant et plus vive et plus forte » ; on veillera surtout — sans y réussir toujours — à ne point dénaturer sa pensée et à ne point lui prêter des sentiments qui certainement ne furent jamais les siens ; car enfin n'est-il pas « un homme d'honneur et d'une foy très pure et très saine » ? Il pourra d'ailleurs répondre : « on est prêt à souffrir » sa riposte « avec la même tranquillité [1] ». L'invitation était directe ; Fontenelle ne répondit pas.

A s'en rapporter aux correspondants du duc de Noailles, ce n'est pas l'envie qui lui en aurait manqué. Il aurait même commencé une réplique qu'on aurait eu « toute la peine du monde à l'empescher de continuer », et qu'il n'aurait abandonnée que devant la menace formelle de se voir refuser « permission et privilège » [2]. A quoi on peut opposer le témoignage de l'abbé Trublet, dans le *Mercure* de septembre 1758. « Mr. de Fontenelle m'a conté que, lisant la *Réponse* du P. Baltus, trouvant à chaque page qu'une réplique seroit très aisée, et l'envie de la faire devenant de moment en moment plus forte, il avoit fermé le livre de peur de succomber à la tentation, et pris la résolution de n'en pas achever la lecture. Il m'a assuré qu'il l'avoit tenue et qu'il n'avoit jamais lu l'ouvrage en entier. » Et Fontenelle lui-même écrivait à Leclerc, le 3 août 1707 : « Je n'ai point du tout l'humeur *polémique* (c'est l'auteur qui souligne) et toutes les querelles

imite Baltus sur ce point. Cf. *Journal de Trévoux*, août 1707, p. 1380-1382. Mais ni l'un ni l'autre ne sont des P. Garasse.

1. *Réponse* et *Suite de la Réponse*, passim.

2. Renaudot au duc de Noailles, 15 juil. 1707. — Renaudot dit même tenir ses renseignements d' « une voye très seure ».

me déplaisent. J'aime mieux que le diable ait été prophète, puisque le Père jésuite le veut et qu'il croit cela plus orthodoxe. » Ce jour-là, l'indifférence et l'indolence naturelles du philosophe l'ont sauvé.

Qu'il ait en effet couru alors de très réels dangers, on en verra la preuve dans les lettres que le duc de Noailles recevait à la même époque de son correspondant Renaudot. La réimpression de « ce malheureux livre » des *Oracles* « fait honte à la nation [1] », et « il est bien fâcheux que la mésintelligence, qui est entre les personnes en première place . . . . ., empesche qu'on ne s'entende pour extirper l'impiété, qui fait tousjours de nouveaux progrès [2] ». Mais quoi ! « Dans une matière qui attaque la religion au premier chef, les plus hardis mollissent [3], ». Pis encore, un Fontenelle « trouve des protecteurs » ! Car enfin, « si pareille chose étoit arrivée à quelque autre, où en seroit-il ? [4] » Répliquer au P. Baltus eût donc été de la dernière imprudence et de la dernière maladresse. La thèse primitive du livre en aurait été certainement aggravée, et l'auteur eût ainsi justifié jusqu'à un certain point les sévérités que l'on méditait contre lui [5]. Le calcul de ses ennemis ne manquait pas d'habileté : nous savons comment Fontenelle, sans effort, le déjoua.

A défaut de sa circonspection et de son habileté ordinaires, le dévoûment de ses amis y aurait d'ailleurs pourvu. « Les RR. PP. Lallemant et Doucin, de la Société de Jésus, firent dire à M. de Fontenelle, par M. l'abbé de Tilladet, que s'il répondait on le mettrait à la Bastille [6]. » Et le P. Tournemine défendit encore plus efficacement le philosophe, en se portant garant de

1. Lettre du 1er juil. 1707, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1902, p. 147.
2. Lettre du 15 juil. 1707, *ibid.*, 1902, p. 285. Cf. aussi lettres du 28 juil. et du 26 août 1708, *ibid.*, pp. 286 et 288.
3. Lettre du 4 nov. 1707, *ibid.*, p. 297.
4. Lettre du 26 août 1707, *ibid.*, p. 288.
5. « La cause du philosophe était juste, mais les dévots étaient soulevés ; et s'il répondait, il était perdu. Il eut donc la sagesse de demeurer dans le silence, et de s'abstenir d'une défense facile et dangereuse, dont le public l'a dispensé depuis en lisant tous les matins son ouvrage, et en ne lisant point celui de son adversaire ». D'Alembert, *Eloge de Du Marsais.*
6. Voltaire, *Honnêtetés littéraires*, XLII, 638, édit. Beuchot.

la pureté de ses intentions. « L'illustre Académicien encore jeune ne put résister à la tentation de se distinguer par un paradoxe, qui ne lui parut point interesser la Religion : il protesta dans ce tems à un de nous, à qui depuis peu il a encore renouvellé la même protestation, qu'*il n'auroit jamais travaillé sur cette matiere, s'il n'avoit été convaincu, qu'il étoit fort indifferent pour la verité du Christianisme, que ce prétendu miracle de l'Idolâtrie fût l'ouvrage des Demons, ou une suite d'impostures : il ajouta que le nouveau Systême lui sembloit plus propre qu'un autre à démontrer la fausseté du Paganisme.* » On pouvait donc « tout au plus le blâmer de n'avoir pas bien choisi le Livre auquel il s'*était* attaché, et d'avoir employé son excellente plume à un travail indigne de lui [1] ». C'est ainsi que des jésuites rendirent inutile le petit complot qu'avaient ourdi d'autres jésuites [2]. Le P. Baltus en fut pour sa *Réponse* : l'auteur des *Oracles* resta muet.

Il ne devait cependant pas rester sans défenseurs. Dans le XIIIe volume de sa *Biblioteque choisie*, Leclerc avait riposté au P. Baltus [3] ; et Dumarsais, en France, allait lancer sa *Réponse à la Critique de l'Histoire des Oracles*, quand il reçut l'ordre formel de ne pas la publier [4]. La bonne volonté du naïf et besoigneux gram-

1. *Journal de Trévoux*, août 1707, pp. 1386 et 1388.

2. Voltaire, édit. Beuchot, XV, 135 ; XIX, 111, 113 ; XXXI, 303, 398 ; et XLII, 638. — D'Alembert, *Eloge de Du Marsais*, III, 487-488, édit. de 1821.

3. « *Remarques sur le Démêlé qui est entre* Mr. de Fontenelle, *Auteur de l'*Histoire des Oracles, *imprimée plusieurs fois à Paris et à Amsterdam, et l'Auteur de la* Réponse à l'Histoire des Oracles, *dans laquelle on réfute le Systême de* Mr. Van Dale, *sur les Auteurs des Oracles du Paganisme, sur la cause et le tems de leur silence; et où l'on établit le sentiment des Peres de l'Eglise, sur le même sujet* ; imprimée à Strasbourg en 1707, in-8°, pagg. 390, avec les Indices et la Préface. *Se trouve chez H. Schelte à Amsterdam.* » — C'est cet ouvrage qui provoqua, de la part du P. Baltus, la « *Suite de la Réponse à l'Histoire des Oracles, dans laquelle on réfute les objections inserées dans le XIII. Tome de la Biblioteque Choisie, et dans l'Article II. de la République des Lettres, du mois de juin 1707; et où l'on établit sur de nouvelles preuves le sentiment des SS. Peres touchant les Oracles du Paganisme.* A Strasbourg, chez Jean Renauld Doulssecker. MDCCVIII ».

4. « Du Marsais, jeune encore, avide de se signaler, et n'ayant à risquer ni places ni fortune, entreprit de justifier Fontenelle contre les imputations du père Baltus. Il accusait le critique de n'avoir point entendu les Pères de l'Eglise et de ne les avoir pas cités exactement : il lui reprochait des méprises considérables, et un plagiat moins excu-

mairien faillit même devenir funeste à celui dont il avait pris en main la cause: Fontenelle fut accusé « d'avoir engagé Dumarsais à répondre[1] ». On alla jusqu'à faire à l'écrivain un grief de son propre silence, et le P. Le Tellier signala aux foudres royales l'athéisme des *Oracles*. Sans l'intervention du lieutenant de police, l'auteur courait les plus grands risques. D'Argenson le sauva[2] ; et au ton pénétré de l'*Eloge* qu'il lui consacra plus tard, on peut voir si Fontenelle lui en avait gardé de la reconnaissance.

---

sable encore du professeur Mœbius, qui avait écrit contre Van Dale. Assuré de la bonté de sa cause, le défenseur de Fontenelle ne craignit point de faire part de son ouvrage à quelques confrères du P. Baltus; il ne voulait par cette démarche que donner des marques de son estime à une société long-temps utile aux lettres, et qui se souvient encore aujourd'hui avec complaisance du crédit et des hommes célèbres qu'elle avait alors. Nous avons peine à nous persuader que dans une matière aussi indifférente en elle-même, cette société se soit crue blessée par l'attaque d'un de ses membres; nous ignorons par qui et comment la confiance de du Marsais fut trompée, mais elle le fut. On travailla efficacement à empêcher l'impression, et même l'examen de l'ouvrage; on accusa faussement l'auteur d'avoir voulu le faire paraître sans approbation ni privilège, quoique son adversaire eût pris la même liberté. Il représenta en vain que ce livre avait été approuvé par plusieurs personnes savantes et pieuses, et qu'il demandait à le mettre au jour, non par vanité d'auteur, mais pour prouver son innocence : il offrit inutilement de le soumettre à la censure de la Sorbonne, de le faire même approuver par l'inquisition, et imprimer avec *la permission des supérieurs* dans les terres du pape; on était résolu de ne rien écouter, et du Marsais eut une défense expresse de faire paraître son livre, soit en France, soit ailleurs. » D'Alembert, *Eloge de Du Marsais*. — Dans ce même *Eloge*, d'Alembert résume l'ouvrage de Dumarsais « d'après les fragmens » qui lui en ont été remis.

1. Voltaire, XLII, 638.

2. « On ne sait pas assez que Fontenelle, en 1713, fut sur le point de perdre ses pensions, sa place, et sa liberté, pour avoir rédigé en France, vingt ans auparavant, le *Traité des Oracles* du savant Van Dale, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait alarmer le fanatisme. Un jésuite avait écrit contre Fontenelle, il n'avait pas daigné répondre ; et c'en fut assez pour que le jésuite Le Tellier, confesseur de Louis XIV, accusât auprès du roi Fontenelle d'athéisme. Sans M. d'Argenson il arrivait que le digne fils d'un faussaire, procureur de Vire, et reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille ». *Dictionnaire philosophique*, art. *Philosophie*, XXXI, 398.

La première édition de l'*Histoire des Oracles* parut en 1686, sans nom d'auteur. « Histoire | des | Oracles. | à Paris. | Chez G. de Luyne, dans la Salle des | Merciers, à la Justice. | En la Boutique de la Veuve C. Blageart, | Court-neuve du Palais, au Dauphin. | Et T. Girard, dans la Grande Salle | à l'Envie. | MDC.LXXXVI. | Avec privilege du Roy. » Le privilège est du 16 juillet 1686, l'achevé d'imprimer du 10 décembre 1686. C'est le texte de cette édition que nous reproduisons ici.

Dès l'année suivante, en 1687, paraissait, toujours « sous le voile de l'anonymat », une nouvelle édition, que l'on a souvent prise pour l'édition originale. Elle a cependant de nombreuses variantes, qui n'offrent pas beaucoup d'intérêt pour le fond, mais qui témoignent chez Fontenelle d'un souci constant de donner à sa pensée plus de simplicité et de netteté. On trouvera ces variantes dans notre édition.

Viennent ensuite les éditions de 1698, de 1701, ou édition d'Amsterdam (d'après laquelle Baltus a fait sa *Réponse*), l'édition de 1707 (Histoire | des | Oraclės. | Par M. de Fontenelle | de l'Academie Françoise. | Nouvelle édition. | A Paris, | chez Michel Brunet, grand' Salle du | Palais, au Mercure Galant.), et celle de 1713.

L'*Histoire des Oracles* se trouve alors dans les *Œuvres complètes* de Fontenelle. A côté de l'édition de 1711 (très incomplète et fort défectueuse), et des éditions de 1716 et de 1724, nous citerons celle de 1728, dont le premier volume contient l'*Histoire des Oracles*. « Œuvres | diverses | de | M. de Fontenelle, | de l'Academie françoise. | Nouvelle édition, | augmentée et enrichie de Figures gravées | par Bernard Picart le Romain. | A la Haye | chez Gosse et Neaulme ». — En 1742, Brunet donna une nouvelle édition en 8 vol. « Œuvres | de Monsieur | de Fontenelle, | Des Académies, Françoise, des Sciences, | et des Belles-Lettres et de la Société | Royale de Londres. | Nouvelle Edition augmentée | . A Paris, au Palais | chez Michel Brunet, Pere, au Mercure | Galant. | M. DCCXLII. | Avec privilege du Roi ». C'est la dernière édition imprimée du vivant de Fontenelle. L'*Histoire des Oracles* se trouve au tome second. — De 1742 à 1758, Brunet donna une nouvelle édition des *Œuvres*

complètes, 9 vol. in-12. Autre édition de Brunet, de 1758 à 1766, 11 vol. in-12. — On peut citer encore l'édition de 1764, 12 vol. in-8o, Amsterdam ; celle de 1767, 11 vol. in-12, Paris, Desaint ; celle de Bastien, 1790, 8 vol. in-8o ; l'édition compacte de Depping, 3 vol. in-8o, Paris, Belin, 1818 ; et enfin l'édition, très incomplète, de 1824, en 5 vol. in-8o, parue chez Salmon et Peytieux, avec une notice de Champagnac.

Nous donnons les variantes des éditions les plus importantes pour l'établissement du texte, celles de 1687, 1698, 1707, 1713, 1728 et 1742. On verra ainsi à quelles époques successives le texte de Fontenelle a été définitivement fixé.

Ces variantes ne portent ni sur la ponctuation — réserve faite pour un passage de la *Préface* — ni sur l'orthographe. Comme il n'y a aucun système d'orthographe et de ponctuation, même au cours d'une même édition, le relevé des différences eût été parfaitement inutile. On trouve les graphies les plus variées : *trés*, *très*, *tres*, — *oú*, *où*, — *aprè*s, *aprés*, *apres*, — *depuis*, *de puis*, — *puisque*, *puis que*, — *tout à fait*, *tout-à-fait*, *tout a fait*, — *mesme*, *même* , — *continüe*, *continuë*, — *venüe*, *venuë*, — *Suetone*, *Suëtone*, — *muet*, *müet*, — *Affricain*, *Affriquain*, — *appartenir*, *apartenir*, — *fond*, *fonds*, — *vieillard*, *vieilard*, — *ceremonies*, *cerémonies*, *cérémonies*, — *temps*, *tems*, — *chrétien*, *chrestien*, *chrêtien*, — *moquer*, *mocquer*, — *systéme*, *système*, *sistême*, — *ustensiles*, *ustencilles*, — *demon*, *démon*, etc., etc. Il eût été vain de les signaler [1]. — De même quel qu'ait été notre respect du texte original, nous n'avons pas songé un seul instant à en reproduire les fautes d'impression par trop évidentes : *clartè* pour *clarté*, *contte eux* pour *contre eux*, *les Filles d'Asie* pour *les Villes d'Asie*, *apqué* pour *appliqué*, etc.

LOUIS MAIGRON

1. Il nous est agréable de remercier MM. Flandin et Goualard. La collaboration du premier nous a été précieuse pour la collation des diverses éditions, et le second nous a fourni une ou deux indications sur les sources de l'*Histoire des Oracles*.

PREFACE

Il y a quelque temps qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens, composé depuis peu par Mr. Van-Dale, Docteur en Medecine, et imprimé en Hollande. Je trouvay que cet Auteur détruisoit avec assez de force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Demons, et de leur cessation entiere à la venuë de Iesus-Christ; et tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande connoissance de l'Antiquité, et d'une érudition tres-étenduë [1]. *Il me vint en pensée de le traduire, afin que les Femmes, et ceux mesme d'entre les Hommes qui ne lisent pas si volontiers du Latin, ne fussent point privez d'une lecture si agreable et si utile. Mais je fis reflexion que la traduction de ce Livre ne seroit pas bonne en son espece, quoy que le Livre soit fort bon dans la sienne. M. Van Dale n'a écrit que pour les Sçavans, et il a eu raison de negliger des agrémens dont ils ne feroient*

10 pas volontiers 1698 — 12-14 une traduction ne seroit pas bonne pour l'effet que je prétendois 1698.

1. Le P. Baltus est moins élogieux. Il reconnaît à Van Dale « beaucoup de lecture à la vérité et d'érudition », mais « fort confuse et fort mal digérée »; *Réponse*, *Préface*, 13; et il juge (*Ibid.*, 14) « entassez confusément les uns sur les autres » les passages grecs et latins cités par le savant hollandais. On ne peut pas dire que le P. jésuite ait tout à fait tort.

aucun cas[1]. *Il rapporte un grand nombre de Passages qu'il cite tres-fidellement, et dont il fait des Versions d'une exactitude merveilleuse*[2] *lors qu'il les prend du Grec; il entre dans la discussion de beaucoup de points de critique, quelquefois peu necessaires, mais toûjours curieux*[3]. *Voilà ce qu'il faut aux Gens doctes; qui leur égayeroit tout cela par des reflexions, par des traits ou de Morale, ou mesme de Plaisanterie, ce seroit un soin dont ils n'auroient pas grande reconnoissance. De plus, M.*

1. Cette question des « agréments » ou des « ornements » est une de celles qui ont alors le plus vivement préoccupé écrivains et critiques. En voici une preuve, empruntée aux *Nouvelles de la République des Lettres* (fév. 1687). « Voit-on des Livres remplis de science, mais destituez d'agrémens, tout aussi-tôt on blâme l'Auteur. En voit-on d'autres où la délicatesse ne soit point mêlée d'une érudition profonde, ón se jette encore sur la médisance . on veut que l'Auteur ne sache rien, et que l'autre ne sache pas vivre. C'est précipiter son jugement, c'est pure témérité. Il faloit considerer avant toutes choses le but de l'Auteur; car s'il n'a écrit que pour ces têtes scientifiques qui ne sentent rien, lorsqu'une littérature touffuë et pesamment armée ne les frappe pas, il est fort louable de s'être épargné la peine de polir son Livre. S'il n'a écrit que pour les personnes de bon goût, et pour divertir utilement ceux qui ne se font pas un métier de la profession des Lettres, il est fort louable d'avoir écarté de son chemin une partie de l'érudition qui s'offroit à lui, et d'avoir ménagé plus de place aux choses susceptibles des agrémens bien tournez. Les fins connoisseurs ne se laissent pas duper sur ces différentes manieres, mais les autres plus nombreux, sans comparaison, prennent aisément le change. »

2. Ce n'était pas l'opinion du P. Baltus, qui rapporte (*Réponse*, 148) les mots de Fontenelle, et ajoute . « quoy qu'il soit évident qu'il [Van Dale] n'a fait que les copier pour la plus-part, tels qu'il les a trouvez dans les anciens Traducteurs ». — Le reproche n'est pas seulement sévère, il est inexact. Quand il emprunte une traduction, Van Dale en cite toujours l'auteur; il la revoit avec soin, parce que l'expérience lui a appris quels inconvénients il y avait à ne pas vérifier toujours par soi-même; mais, « la plus part » du temps, c'est sa propre traduction qu'il donne. « Coactus fui quoque non semel corrigere Versiones me longè in Graeca linguâ versatiorum : quod tamen non eo animo à me factum fuit, ut ipsorum auctoritati aut famae minimum quid detraherem; Sed 1. ut materiae mihi propositae inde major lux accederet, si quandoque tales viri peccassent ablepsia in iis quae à nobis citanda essent; eorumque auctoritas veritati apud imperitiores ne obesset. 2. Ut illi quibus non nimis magna istius linguae peritia, eò magis cautè versarent circa versiones aliorum... » Ce sont de fort louables scrupules. — On peut voir (235) que Van Dale souligne volontiers les erreurs de traduction des autres.

3. On en trouvera des exemples dans Van Dale, 37, 42, 45-53, 135.

Van-Dale ne fait nulle difficulté d'interrompre tres-souvent le fil de son discours, pour y faire entrer quelque autre chose qui se presente, et dans cette parenthese-là il y enchasse une autre parenthese, qui mesme n'est peut-estre pas la derniere [1] *; il a encore raison, car ceux pour qui il a pretendu écrire, sont faits à la fatigue en matiere de lecture, et ce desordre sçavant ne les embarasse pas* [2]*. Mais ceux pour qui j'aurois fait ma Traduction ne s'en fussent guere accommodez si elle eust esté en cet estat; les Dames, et pour ne rien dissimuler, la pluspart des Hommes de ce Païs-cy, sont bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour, ou des expressions, ou des pensées, qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes, ou des discussions les plus profondes. Sur tout, comme on est fort paresseux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour estre d'autant moins obligé à l'attention. Ie n'ay donc plus songé à traduire, et j'ay cru qu'il valoit mieux en conservant le fond et la matiere principale de l'Ouvrage, luy donner toute une autre forme. I'avoüe qu'on ne peut pas pousser cette liberté plus loin que j'ay fait ; j'ay changé toute la disposition du Livre, j'ay retranché tout ce qui m'a*

1. Cf. entre autres passages, Van Dale, *Dissertatio prima*, 20-21, 121-129 et 222-233.

2. « J'aprouve la liberté qu'il [Fontenelle] s'est donnée, de tourner ce que j'avois avancé dans mes deux dissertations... au genie de sa Nation. — Celui de nos peuples est un peu different : Ils se défient furieusement du tour de l'esprit et des graces du langage, et ne se fatiguent point en matiere de faits contestez du nombre des preuves, pourvû qu'elles soient solides et sinceres. » *Lettre de Monsieur Van Dale à un de ses amis...* (*Nouv. de la Rép. des Lettres*, mai 1687). — Van Dale a bien senti lui-même le défaut de son œuvre, et il s'excuse souvent de ses digressions : « Verum redeamus in viam nobis propositam... Nos hanc rem non agimus. Quare reflectam me in viam unde diverti... » etc., etc. — Quant aux « agréments » du langage, il s'en est fort peu soucié. « Porro si cui minus Latinè subinde locutus videar (quod vereor ne nimis saepe mihi, si non pene perpetuo, accidat) cogitet me non ob verba, sed ob res scripsisse... Quam ob rem confido stilum meum, à Cordatioribus, modo rationes et exempla quæ adduco suffecerint, facilè veniam impetraturum. » *Préface*, 20. — Sur l'impossibilité pour Van Dale de suivre un plan, cf. plus bas, chap. XII.

paru avoir ou peu d'utilité en soy ou trop peu d'agrément pour recompenser le peu d'utilité ; j'ay ajoûté non seulement tous les ornemens dont j'ai pû m'aviser, mais encore assez de choses qui prouvent ou qui éclaircissent ce qui est en question [1] *sur les mesmes faits et sur les mesmes Passages que me fournissoit M. Van-Dale j'ay quelquefois raisonné autrement que luy, je ne me suis point fait un scrupule d'inserer beaucoup de raisonnemens qui ne sont que de moy* [2] *; enfin j'ay refondu tout l'Ouvrage, pour le remettre dans le mesme estat où je l'eusse mis d'abord selon mes veues particulieres, si j'avois*

1 avoir peu d'utilité 1728 — 5 en question ; sur les mesmes faits, 1698, 1707, 1713, 1742. — enquestion. Sur les mesmes faits, 1728. — C'est évidemment la ponctuation qui s'impose ; et il est surprenant que Fontenelle ait laissé l'erreur si longtemps. On remarquera que l'édit. de 1707 et celle de 1713 ont une ponctuation moins forte, et que l'édition de 1742 la reproduit.

---

1. « Il est vray qu'il change et renverse terriblement toute l'Oeconomie de mon ouvrage...

Destruit, aedificat, mutat quadrata rotundis ».

Van Dale, *Lettre à un de ses amis.*

Le principal « changement », c'est que l'ordre des deux *Dissertations* latines a été interverti, et que Fontenelle, très logiquement, a examiné d'abord quels étaient les auteurs probables des oracles, avant de se demander si les oracles avaient été réduits au silence « par la venue de Jesus-Christ ». Si Van Dale ne fut pas complètement satisfait des modifications que lui avait fait subir l'adaptation française, du moins eut-il le bon esprit de reconnaître que la nouvelle « disposition » valait mieux, et il la reproduisit lui-même dans la seconde édition qu'il donna de son ouvrage, en 1700. *Antonii van Dale | Poliatri Harlemensis | de | Oraculis | Veterum Ethnicorum | Dissertationes duae, | quarum nunc prior agit de eorum Origine atque Auctoribus ; | Secunda de ipsorum Duratione et Interitu. | Editio secunda plurimum adaucta...* » etc. Dans la 1re édition, la 1re Dissertation va de 1 à 181 ; dans la 2e édition, de 425 à 578 ; dans l'édition de 1683, la 2e dissertation s'étend de 182 à 476 ; dans celle de 1700, de 1 à 424. Il est même curieux de noter que Van Dale, à l'imitation de Fontenelle, a divisé sa 1re dissertation en dix-huit chapitres, et sa 2e en sept ; mais il n'y a aucun rapport, pour le contenu, entre les divisions de l'écrivain français et celles de son imitateur : la ressemblance n'est donc que formelle.

2. On trouvera ces modifications et ces additions dans nos notes, surtout aux chap. IV, V, VI, VII de la *Première Dissertation*, et au chap. V de la *Seconde*.

eu autant de sçavoir que M. Van-Dale. Comme j'en suis extrémement éloigné, j'ay pris sa Science, et j'ay hazardé de me servir de mon esprit, tel qu'il est ; je n'eusse pas manqué sans doute de prendre le sien si j'avois eu affaire aux mesmes Gens que luy. Au cas que cecy vienne à sa connoissance, je le supplie de me pardonner la licence dont j'ai usé[1]*, elle servira à faire voir combien son Livre est excellent, puis qu'assurément ce qui luy apartient icy paroistra encore tout-à-fait beau, quoy qu'il ait passé par mes mains.*

Au reste, j'aprens depuis peu deux choses qui ont rapport à ce Livre. La premiere que j'ay prise dans les Nouvelles de la Republique des Lettres[2]*, est que M. Moebius, Doyen des Professeurs en Theologie à Leipsic, a entrepris de refuter M. Van-Dale. Veritablement il luy passe que les Oracles n'ont pas cessé à la venuë de Jesus-Christ, ce qui est effectivement incontestable quand on a examiné la question ; mais il ne luy peut acorder que les Demons n'ayent pas esté les Auteurs des Oracles. C'est déja faire une bréche tres-considerable au Sistême ordinaire, que de laisser les Oracles s'étendre au delà du temps de la venuë de Jesus-Christ, et c'est un grand préjugé qu'ils n'ont pas esté rendus par des Demons, si le*

1. Van Dale ne fut qu'à moitié satisfait de l'adaptation. Cf. sa Lettre à un de ses amis (*Nouvelles de la République des Lettres*, mai 1687). Van Dale avait tort : c'est à Fontenelle seul qu'il doit d'être connu aujourd'hui.

2. Dans les *Nouvelles de la République des Lettres* (juin 1686), Bayle annonçait ainsi l'ouvrage du « Doyen ». *D. Georgii Mœbii Tractatus Philologico-Theologicus de Oraculorum origine, propagatione et duratione, etc., cum vindiciis adversùs D. Anton. Van Dale, nunc ad multorum desiderium, tertia vice editus, etc.* C'est-à-dire, *de l'origine, du progrès et de la durée des Oracles du Paganisme.* Lipsiæ, sumptibus Justini Brandi, 1685, in-4. — Il l'analyse rapidement, en montre les lacunes et les faiblesses, et pour donner une idée de l'esprit critique de l'auteur, termine son compte rendu en rappelant que, dans ce même livre, Mœbius examine « si les Apôtres ont fait le voyage de l'Amérique, et il soutient qu'oui », parce qu' « il croit que les Apôtres passerent à pied des Indes en Amérique » ! — Mœbius et le P. Thomassin ont été malmenés aussi par Van Dale (*Lettre à un de ses amis*).

Fils de Dieu ne leur a pas imposé silence. Il est certain que selon la liaison que l'opinion commune a mise entre ces deux choses, ce qui détruit l'une, ébranle beaucoup l'autre, ou mesme la ruine entierement ; et peut-estre aprés la lecture de ce Livre entrera-t-on encore mieux dans cette pensée ; mais ce qui est plus remarquable, c'est que par l'Extrait de la Republique des Lettres il paroist qu'une des plus fortes raisons de M. Moebius contre M. Van-Dale, est que Dieu défendit aux Israëlites de consulter les Devins et les Esprits de Pithon, d'où l'on conclut que Pithon, c'est à dire les Demons, se méloient des Oracles, et apparemment l'Histoire de l'aparition de Samuel vient à la suite. M. Van-Dale répondra ce qu'il jugera à propos ; pour moy, je declare que sous le nom d'Oracles je ne pretens point comprendre la Magie, dont il est indubitable que le Demon se mêle [1] ; aussi n'est-elle nullement comprise

1. C'est le passage qui paraît avoir le plus indisposé Van Dale contre Fontenelle.

« Mais je vous prie, à quoi peut avoir pensé nôtre Auteur de vouloir prouver, que la Magie et particulierement la Necyomantie s'exerçoient par l'intervention du Diable, par l'Autorité des Poetes, surtout de Lucain ? Depuis quand les plus hardies fictions de ces gens-là, à qui tout est permis aussi bien qu'aux Peintres, ont-elles acquis le droit d'entrer en preuve des veritez contestées ? Nôtre Auteur ayant humilié si agreablement et si justement le grave et sage Plutarque, à cause des historiettes fabuleuses dont il a farci ses écrits, peut-il serieusement canonizer l'Ericto de Lucain, comme une Histoire veritable ? Je dis canonizer, car ce n'est pas sans quelque scandale, que je la voi mettre en parallèle de la Prophetesse d'Endor que le Roi Saül consulta. En verité la pieté ne permet aucunement de confondre si legerement une verité, avec l'imagination d'un Poete, », etc., etc. *Lettre à un de ses amis* (*Nouvelles de la République des Lettres*, mai 1687). — Le passage est long, et presque rude à l'égard de ceux qui confondent, avec tant d'imprudente légèreté, la vérité et la fiction. Il faut le lire, si l'on veut avoir une idée de la gravité, et de la lourde ironie, de Van Dale, dans la polémique.

Le P. Baltus proteste naturellement contre l'interprétation de Fontenelle. Il se livre à une longue discussion sur « le mot hébreu qui signifie un Esprit de Python » et conclut (*Réponse*, 95) :

« Ainsi Mr. ce que l'Ecriture appelle consulter les Devins et les Pythons, et ce qu'elle deffend et déteste si souvent, comme une abomination execrable, c'estoit entierement, quoy que vous en puissiez dire, ce que les Payens appelloient : aller à l'oracle. Il n'y a de diffe-

dans ce que nous entendons ordinairement par ce mot, non pas mesme, selon le sens des anciens Payens, qui d'un costé regardoient les Oracles avec respect comme une partie de leur Religion, et de l'autre avoient la Magie en horreur aussi-bien que nous. Aller consulter un Necromantien, ou quelqu'une de ces Sorcieres de Thessalie, pareille à l'Ericto de Lucain, cela ne s'appelloit pas aller à l'Oracle; et s'il faut marquer encore cette distinction méme selon l'opinion commune, on pretend que les Oracles ont cessé à la venuë de Iesus-Christ, et cependant on ne peut pas pretendre que la Magie ait cessé. Ainsi l'objection de M. Moebius ne fait rien contre moy, s'il laisse le mot d'Oracle dans sa signification ordinaire et naturelle, tant ancienne que moderne [1].

rence que du nom seul. Or les Pythons qui rendoient des Réponses par le moyen de ceux qui en estoient possedez, estoient des démons, comme l'Ecriture le fait entendre fort clairement · Les Peres de l'Eglise avaient donc grande raison de croire, que les Prêtres et les Prêtresses des idoles, qui rendoient les Oracles des Payens, estoient pareillement possedez par des démons. L'Ecriture ne leur permettoit pas d'en juger autrement. Et certainement tous ceux qui reconnoissent sincerement son autorité, ne peuvent pas estre avec quelque apparence de raison, dans une autre pensée ». D'ailleurs Van Dale lui-même l'a reconnu : son système conduit infailliblement à mépriser Pères et Ecriture, ou du moins les Commentaires des Pères sur l'Ecriture; et « un autre protestant, beaucoup plus habile et de meilleure foy que luy » (J. Vossius), a toujours remarqué « que tous ces gens qui croyent que tout ce que l'on rapporte des Pythonisses et de leurs semblables n'a jamais esté que de l'imposture et de la fourberie toute pure, ont peu de connoissance de l'Ecriture sainte, ou quoyqu'ils dissimulent, qu'ils l'estiment fort peu en effet, et ne se mettent gueres en peine de son autorité ». Ce n'est pas au moins Fontenelle contre qui l'on puisse élever de pareils soupçons. « Pour vous Mr. je suis persuadé que vous estes trés-éloigné de tomber dans un pareil égarement, et que comme vous reconnoissez sincerement l'autorité toute divine de l'Ecriture Sainte, vous avoüerez avec tous les Peres de l'Eglise, comme à la réserve de quelques incredules, seduits peut-estre par votre livre, on le croit encore aujourd'huy, que les Oracles des Gentils estoient rendus en effet par les démons, ainsi que la même Ecriture sainte nous l'apprend assez clairement pour en estre convaincus. » *Réponse*, 97. — Il semble difficile de pousser la naïveté plus loin.

1. « Les Oracles estoient toûjours accompagnez de magie », déclare le P. Baltus, après avoir rapporté le sentiment d'Eusèbe, d'Origène, de

La seconde chose que j'ay à dire, c'est que l'on m'a averty que le R. Pere Thomassin, Prestre de l'Oratoire, fameux par tant de beaux Livres, où il a accordé une pieté solide avec une profonde érudition, avoit enlevé à ce Livre-cy l'honneur de la nouveauté du Paradoxe, en traitant les Oracles de pures fourberies dans sa Methode d'étudier et d'enseigner chrestiennement les Poëtes [1]. *J'avoüe que j'en ay esté un peu fâché; cependant je me suis consolé par la lecture du Chap. XXI. du Liv. II. de cette Methode, où je n'ay trouvé que dans l'Article XIX. en assez peu de paroles, ce qui me pouvoit estre commun avec luy. Voicy comme il parle.* La veritable raison du silence imposé aux Oracles, estoit que par l'invocation du Verbe Divin la Verité éclairoit le monde, et y répandoit une abondance de lumieres tout autres qu'auparavant. Ainsi on se détrompoit des illusions des Augures, des Astrologues, des observations des entrailles des Bestes, et de la pluspart des Oracles, qui n'estoient effectivement

12 l'Incarnation 1687.

Porphyre, de Jamblique et d'Eunapius. « Puis donc que vous avoüez que les démons sont les auteurs de la magie, vous devez par consequent avoüer aussi, qu'ils estoient les veritables auteurs des Oracles. » En effet, « qu'estoit-ce autre chose par exemple, que l'Oracle de Delphes, qu'une fille ou une femme appellée Pythie, que l'on alloit consulter de toute part, pour apprendre d'elle l'avenir, et que l'on croyoit possedée et inspirée par Apollon, lors qu'elle estoit assise sur le Trépié ? Elle l'estoit en effet, mais cet Apollon n'estoit qu'un démon qui avoit emprunté le nom de ce faux Dieu, ainsi que les Peres de l'Eglise l'ont toujours crû ». Le même raisonnement vaudra pour les Oracles de Dodone, de Claros, etc. *Réponse*, 92-95.

1. « *La Methode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement les Lettres humaines par rapport aux Lettres divines et aux Ecritures. Divisée en six Parties. Dont les trois premieres regardent l'étude des poëtes : et les trois suivantes celle des Historiens, des philosophes et des grammairiens.* Par le P. L. Thomassin, Prestre de l'Oratoire. — A Paris, chez François Muguet, Imprimeur du Roy et de Monseig. l'Archevesque, ruë de la Harpe, aux trois Roys. MDCLXXXI. Avec approbation et Privilege. »

que des impostures, où les hommes se trompoient les uns les autres par des paroles obscures, et à double sens. Enfin s'il y avoit des Oracles où les Démons donnoient des réponses, l'avenement de la Verité incarnée avoit condamné à un silence éternel le Pere du mensonge. Il est au moins bien certain qu'on consultoit les Demons lors qu'on avoit recours aux Enchantemens et à la Magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, et comme l'Ecriture l'assure de Saül [1]. *Ie conviens que dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par occasion, tres-briévement, et sans aucun dessein d'aprofondir la matiere, c'est bien en dire assez que d'attribuer la pluspart des Oracles à l'imposture des hommes, de révoquer en doute s'il y en a eu où les Demons ayent eu part, de ne donner une fonction certaine aux Demons que dans les Enchantemens et dans la Magie, et enfin de faire cesser les Oracles, non pas precisement parce que le Fils de Dieu leur imposa silence tout d'un coup, mais parce que les Esprits plus éclairez par la publication de l'Evangile, se desabuserent, ce qui suppose*

1. Sur toutes ces questions, le P. Thomassin est beaucoup plus explicite qu'il plaît à Fontenelle de le dire. Le chapitre XXI du livre second de sa *Methode* a pour titre : « *Des Oracles. Des Devins. Des Propheties. Convenances des Poëtes avec les Ecritures sur ce sujet* » ; le chapitre est divisé en trente-et-un paragraphes, et voici le contenu de quelques-uns, d'après le P. Thomassin lui-même :

III. De la maniere de prophetiser avec une espece de fureur, selon les Ecritures.

IV. Et selon les Poëtes aussi.

V. VI. Les raisons que Lucain en rend.

VII. Sentimens de Ciceron sur ces fureurs prophetiques.

VIII. IX. Suite des sentimens de Ciceron.

X. Sentimens de Plutarque sur les vers des Devins et des Prophetes et sur les fautes qu'ils y faisoient.

XI. Pourquoi les Oracles se rendoient autrefois en vers.

XIX. Raison du silence des Oracles. (C'est le paragraphe que cite Fontenelle, avec les premières lignes du § XX.)

XXXI. De la cessation des Oracles, sentimens de Plutarque », etc.

Évidemment l'auteur de la *Methode* ne parle pas des Oracles « par occasion » et « tres briévement ».

encore des fourberies humaines, et ne s'est pû faire si promptement. Cependant il me paroist qu'une question décidée en si peu de paroles, peut estre traitée de nouveau dans toute son étenduë naturelle, sans que le Public ait droit de se plaindre de la repetition ; c'est luy remettre en grand ce qu'il n'a encore veu qu'en petit, et tellement en petit, que les objets en estoient quasi imperceptibles.

Ie ne sçay s'il m'est permis d'allonger encore ma Préface par une petite observation sur le stile dont je me suis servy. Il n'est que de conversation ; je me suis imaginé que j'entretenois mon Lecteur d'autant plus aisement, qu'il falloit en quelque sorte disputer contre luy, et les matieres que j'avois en main estant le plus souvent assez susceptibles de ridicule, m'ont invité à une maniere d'écrire fort éloignée du sublime. Il me semble qu'il ne faudroit donner dans le Sublime qu'à son corps défendant. Il est si peu naturel ! I'avoüe que le stile bas est encore quelque chose de pis ; mais il y a un milieu, et mesme plusieurs. C'est ce qui fait l'embaras ; on a bien de la peine à prendre juste le ton qu'il faut, et à n'en point sortir.

11 j'ay pris cette idée, d'autant plus aisément 1687 — 19 que l'on veut 1687.

HISTOIRE

DES

ORACLES

Mon dessein n'est pas de traiter directement l'Histoire des Oracles ; je ne me propose que de combattre l'opinion commune qui les attribuë aux Démons, et les fait cesser à la venuë de Jesus-Christ ; mais en la combattant, il faudra necessairement que je fasse toute l'Histoire des Oracles, et que j'explique leur origine, leur progrez, les diferentes manieres dont ils se rendoient, et enfin leur décadence, avec la mesme exactitude que si je suivois dans ces matieres l'ordre naturel et historique.

Il n'est pas surprenant que les effets de la Nature donnent bien de la peine aux Philosophes. Les Principes en sont si bien cachez, que la raison humaine ne peut presque sans témerité songer à les découvrir ; mais quand il n'est question que de sçavoir si les Oracles ont pû estre un jeu et un artifice des Prestres Payens, où peut estre la difficulté ? Nous qui sommes hommes, ne sçavons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes

13 si cachés 1707.

ont pû estre ou Imposteurs, ou Dupes [1] ? Sur tout, quand il n'est question que de sçavoir en quel temps les Oracles ont cessé, d'où peut naistre le moindre sujet de douter ? Tous les Livres sont pleins d'Oracles. Voyons en quel temps ont esté rendus les derniers dont nous ayons connoissance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la décision des choses soit si facile ; nous y faisons entrer des préjugez, qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fussent trouvez naturellement [2], et ces difficultez, qui ne viennent que de nostre part, sont celles dont nous avons nous-mesmes le plus de peine à nous démesler.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas, à ce que je croy, de bien considerables, si nous ne les y avions mises. Elle estoit de sa nature une affaire de Religion chez les Payens ; elle en est devenuë une sans necessité chez les Chrestiens [3], et de toutes parts on l'a chargée de préjugez, qui ont obscurcy des veritez fort claires.

1. Il est à peine besoin de le faire remarquer, ces comparaisons scientifiques, et ces principes si nettement méprisants, si pessimistes, ce n'est pas dans Van Dale que Fontenelle les a trouvés. Il ne fait d'ailleurs que se souvenir de ses *Dialogues des Morts* et de ses *Entretiens sur la pluralité des Mondes*.

2. Van Dale, 3 : « Laudabile enim juxta atque utile mihi videtur, falsas opiniones, ex praejudiciis aut credulitate natas..... profligare. »

3. « Qui a jamais dit le contraire ? Mais n'y a-t'il donc que les articles de la Religion Chrêtienne que l'on doive croire ? n'y a-t'il plus de foy humaine parmi les hommes ? sera-t'il desormais permis de rejetter un sentiment approuvé par le consentement de tous les Chrêtiens durant dix-sept siècles, et appuié solidement sur l'Écriture Sainte, quoyque non proposé comme article de foy, sans se rendre au moins coupable d'une très grande témerité ? » Baltus, *Suite*, 10. — Mais alors pourquoi, si souvent et avec une solennité si voisine de l'emphase, parle-t-il de « l'avantage que les Deffenseurs de la Religion Chrêtienne tirerent du silence miraculeux des Oracles, pour confondre l'idolatrie et établir la vérité du Christ » ? Et surtout pourquoi a-t-il écrit la *Réponse* — dont la première page résume si complètement son esprit et sa manière qu'on nous permettra de la citer ici ?

« Il est certain que l'établissement de la Religion Chrêtienne, qui a

J'avoüe que les préjugez ne sont pas communs d'eux-mesmes à la vraye et aux fausses Religions. Ils regnent necessairement dans les fausses Religions, qui ne sont l'ouvrage que de l'esprit humain, mais dans la vraye, qui est un ouvrage de Dieu seul, il ne s'y en trouveroit jamais aucun, si ce mesme esprit humain pouvoit s'empêcher d'y toucher, et d'y mesler quelque chose du sien. Tout ce qu'il y ajoûte de nouveau, que seroit-ce que des préjugez sans fondement ? Il n'est pas capable d'ajoûter rien de réel et de solide à l'Ouvrage de Dieu [1].

3 dans celles qui 1687.

esté si admirable dans toutes ses circonstances, ne s'est point fait sans un grand nombre de miracles extraordinaires, par lesquels Dieu a fait connoître évidemment qu'il en estoit l'Auteur..... Or, entre tous ces miracles qui ont accompagné l'établissement du Christianisme sur les ruines de l'idolatrie, il n'y en a guère eû de plus éclatant, ny qui ait plus étonné les Payens, que le silence de leurs Oracles. Comme ils n'avoient rien dans leur fausse religion de plus merveilleux ny de plus divin en apparence que ces Oracles : rien de plus magnifique ny de plus fameux que les temples où ils estoient établis : rien de plus surprenant que les guérisons que l'on y recevoit en songe, et que les prédictions des faux Prophétes, qui y paroissoient inspirez par leurs fausses Divinitez; rien aussi ne leur causa plus d'étonnement, que lorsqu'ils virent qu'à mesure que Jesus-Christ estoit reconnu et adoré dans le monde, toutes ces prétenduës merveilles cessoient par tout : que leur Esculape ne guérissoit plus les malades qui alloient dormir dans son temple : que les faux Prophétes de leur Apollon ne prédisoient plus l'avenir : En un mot, que toutes leurs Divinitez ne donnoient plus comme auparavant des marques sensibles de leur présence.

« Plusieurs d'entre eux reconnurent en cet événement le doigt de Dieu et le pouvoir de Jesus-Christ sur leurs idoles, qu'ils abandonnerent pour embrasser le Christianisme. » *Préface*, 1-4. — Cf. aussi le début de la *Troisième partie* de la *Réponse* (248-250) : « Avouez la vérité, Monsieur..... », qui n'est pas moins significatif.

1. Van Dale, et pour cause, prenait moins de précautions, et surtout, il ne leur donnait pas cette importance, et ne les exprimait pas avec cette netteté. Cependant, nous l'avons vu dans notre *Introduction*, tous ces ménagements faillirent ne servir de rien à Fontenelle. — Cf. Van Dale, 1 : « Etiamsi res... controversae, in hanc aut illam partem acceptae, minimè faciant stabiliendae aut destruendae Doctrinae Euangelicae. » Voir encore 12-17.

Cependant ces préjugez qui entrent dans la vraye Religion, trouvent, pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle, et de s'attirer un respect qui n'est deu qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en même temps quelque chose de sacré [1]. Je ne reproche point cet excés de Religion à ceux qui en sont capables, au contraire je les en loüe, mais enfin quelque loüable que soit cet excés, on ne peut disconvenir que le juste milieu ne vaille encore mieux, et qu'il ne soit plus raisonnable de démêler l'Erreur d'avec la Verité, que de respecter l'Erreur mêlée avec la Verité [2].

1. « Quicunque praeconceptas vulgi Opiniones, praesertim jam. per aliquot secula inveteratas adeóque in errores conversas ferè catholicos, convellere, nedum extirpare, student, à credula ac superstitiosa multitudine, aut pro incredulis et irreligiosis, aut (quod pejùs est, ac facillime tamen accidit) pro hostibus atque oppugnatoribus Christianae Religionis habentur : etiamsi res ab ipsis controversae, in hanc aut illam partem acceptae minimè faciant stabiliendae aut destruendae Doctrinae Euangelicæ; modo pro talibus ab ipsis teneantur. Nimirum in hujusmodi rebus, quo quis minus judicio praeditus sit, eó magis superstitiosus est : quò magis superstitiosus, eó religiosiorem se credit ; atque exinde quoque putat se debere patrocinari quaecunque à quocunque, seu bene, seu male, confirmandae suae Opinioni afferuntur. » Van Dale, 1. — Il n'hésite pas cependant à publier son livre, « opusculum ingenuum videlicet atque innocuum, ac praejudiciis Religioni verè noxiis occurrendis fixum». *Ibid. Praefatio ad lectorem*, 1.

2. « Haec de Oraculis tractatiò est, fateor, res invidiae plena, nec carens odio adversariorum. Nemo enim sese opponens Opinioni inveteratae, atque adeo penè catholicae, ita evicit ut plurimorum, nedum omne punctum tulerit, licet armatus solidissimis simul et acutissimis armis. — At ingenui hominis generosique animi est veritatem defendere propter veritatem : neque pati se duci alicujus auctoritate contra apertam rationem : Veritatem defendere in honorem Doctrinae veritatis, hoc est, Euangelicae vereque Christianae; quam Sanctus Paulus divino Spiritu ductus *Rationalem* appellavit *Religionem* ; quae nullis nec fuco nec fraude opus habet ; sed propriâ se vi ac virtute sat abunde defendit. » Van Dale, 17. — Cf. aussi 183 et 225.

Bayle avait déjà dit (*Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684), en rendant compte du livre de Van Dale : « Il n'y a point de prescription contre la vérité : les erreurs pour être vieilles, n'en sont pas meilleures : et il seroit indigne du nom Chrétien d'appuyer la plus sainte, et la plus auguste de toutes les veritez sur une tradition erronée. Non seulement cela seroit indigne du nom Chrétien, mais aussi d'une dangereuse conséquence, sur tout dans un siecle philosophe comme

Le Christianisme a toûjours esté par luy-mesme en estat de se passer de fausses preuves, mais il y est encore presentement plus que jamais, par les soins que de grands Hommes de ce Siecle ont pris de l'établir sur ses veritables fondemens, avec plus de force que les Anciens n'avoient jamais fait. Nous devons estre remplis sur nostre Religion d'une juste confiance, qui nous fasse rejetter de faux avantages, qu'un autre Party que le nostre pourroit ne pas negliger [1].

celui où nous vivons, parce qu'un esprit qui demande des preuves solides, et qui verroit qu'on lui en donneroit de fausses, et qu'on les soutiendroit jusques au bout, se formeroit une idée desavantageuse de la crédulité, et de la préoccupation des Chrétiens. Ainsi c'est rendre plus de service que l'on ne pense à la Religion, que de réfuter les faussetez qui semblent la favoriser. Les Pères de l'Eglise n'ont pas été assez délicats dans le choix des preuves ils ont trop donné dans le principe de la bonne intention, et peut-être que leurs adversaires n'étant pas aussi éclairez qu'on l est aujourd'hui, ne méritoient pas qu'on y allât avec tant d'exactitude. Quoi qu'il en soit, c'est à nous qui vivons dans un siecle plus éclairé, à separer le bon grain d'avec la paille, je veux dire, à renoncer aux fausses raisons, pour ne nous attacher qu'aux preuves solides de la Religion Chrétienne, que nous avons en abondance. »

Ces principes et ces préoccupations, il est à peine besoin de le faire remarquer, ne sont pas ceüx du père Baltus ; et rien ne le montre mieux que le début de la *Troisième partie* de sa *Réponse* (248). « Avouez la verité, Monsieur, n'avez-vous pas senti quelque répugnance en travaillant dans vôtre seconde Dissertation, à prouver que les Oracles n'avoient point cessé à la venue du Sauveur du Monde ? » En effet, « il est rude à un Chrêtien de se voir obligé de diminuer la gloire de celuy qu'il reconnoit pour son Dieu ; et de dissimuler contre son inclination, que c'est à luy qu'il doit le bonheur qu'il a d'estre délivré des tenebres du Paganisme et de la tyrannie du démon. — Vous me direz peut-estre que *vous avez crû devoir sacrifier toutes ces répugnances à la vérité, qui doit l'emporter sur toute sorte de considerations.* LE PRÉTEXTE EST SPÉCIEUX... ». Il suffit de lire Baltus pour en être convaincu, mais l'aveu n'est pas à négliger. — Inutile d'ajouter que le père jésuite se targue quelque part (*Réponse*, *Préface*, 20) de n'avoir pas eu « d'autre dessein que de rechercher sincérement la vérité », et qu'il le répète solennellement encore dans sa conclusion (373-374).

1. Van Dale pense aussi (3) qu'il faut rejeter toutes ces « fausses preuves », « eo quod semper infelicem talia habeant successum ; ac veritatem Doctrinae et Religionis Christianae apud irreligiosos homines (qui talia si ingenii sint acuti, facile odorantur), adhuc magis reddant suspectam ». Mais c'est Fontenelle seul qui a eu l'idée de parler des grands apologistes « de ce siècle ». On ne pourrait pousser plus loin l'esprit de prudence et de précaution.

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les Oracles, de quelque nature qu'ils ayent esté, n'ont point esté rendus par les Demons, et qu'ils n'ont point cessé à la venuë de Jesus-Christ [1]. Chacun de ces deux Points merite bien une Dissertation.

1. « Quae tractantur ibi... sunt, I. Oracula praetensa Ethnicorum (verè Divina enim, ac quorum mentio in Sacra Scriptura ; sive ea per insomnia Divinitus piis Patribus ac Prophetis immissa, sive aliter data fuerint, minimè hic atingo · nec verè sacra profanis veritatemve mendaciis immiscendam, profanandamque duco) ad minimum ad Theodosium majorem : imò et nonnulla ulterius durationis suae terminos extendisse. II. Eadem praetensa Oracula non ulla vi supernaturali, Daemonumve aut Diabolorum præternaturalibus artibus. Sed meris solummodo constitisse praestigiis et imposturis Pythiarum, Prophetarum, atque Antistitum Ethnicorum, qui Templis Fatidicis, aliisve Oraculis aut Sortibus, praeerant neque ejusmodi impostores ullis aliis ad illa adminiculis opus habuisse. » Van Dale, *Praefatio ad Lectorem*, 1-2. — Nous avons dit plus haut que, dans son édition de 1700, Van Dale adopta le plan de Fontenelle.

PREMIERE DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point esté rendus par les Demons.

Il est constant qu'il y a des Demons, des Genies malfaisans, et condamnez à des tourmens éternels [1]. La Religion nous l'aprend, la raison nous apprend ensuite que ces Demons ont pû animer des Statuës, et rendre des Oracles, si Dieu le leur a permis ; il n'est question que de sçavoir s'ils ont receu de Dieu cette permission [2].

ont pu rendre des Oracles 1742.

---

1. Van Dale, 201 : « Fatemur... fuisse, et sub veteri et sub Novo Testamento, et esse adhuc malignos spiritus ; eosque per Christum ejusque Apostolos è corporibus obsessorum ejectos. Non propterea tamen concedimus artes illas... ulla vi praeternaturali fuisse effectas : aut Diabolum aut ejus praetensas praestigias hîc locum ullum habuisse. » — Van Dale commence sa *Seconde dissertation* par une espèce de petite préface, et il en donne la raison : « Haec autem praeveniendis praejudiciis, sive ex malignitate natis, quasi per talem agendi scribendive modum, indirectè licet, tollere velim Daemonum, seu Diabolorum, existentiam ; adeôque à latere ita infligere vulnus Religioni nostrae Christianae... » 183. — La fameuse *Relation de l'Isle de Bornéo*, et les suites qu'elle faillit avoir, avaient appris à Fontenelle à se précautionner.

2. C'est, aux yeux de Baltus, une des erreurs capitales de Fontenelle : avoir cru que les démons rendaient leurs oracles par des statues, et non point par les prêtres des idoles ! Quelle imprudence en effet, et quelle faute ! Et comme le bon Père la souligne ! Avec quel plaisir il cite, pour la plus grande confusion de son adversaire, Lactance, Athénagore, Minutius Felix, Tertullien ! Et comme il montre volontiers que c'est un système ruineux que celui qui a de pareils fondements ! Leclerc lui fait observer (*Bibliothèque choisie*, XIII, 207) que l'erreur, ou plutôt la confusion, n'a peut-être pas une importance capitale ; qu'assurément Fontenelle « entend les faux dieux considerez non pas tant dans leurs

Ce n'est donc qu'un Point de fait dont il s'agit ; et comme ce Point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il estoit de nature à nous devoir estre revelé, si la connoissance nous en eust esté necessaire.

Mais l'Ecriture Sainte ne nous apprend en aucune maniere que les Oracles ayent esté rendus par des Demons, et dés lors nous sommes en liberté de prendre party sur cette matiere [1] ; elle est du nombre de celles que la Sagesse Divine a jugées assez indiferentes pour les abandonner à nos disputes.

Cependant les avis ne sont point partagez ; tout le monde tient qu'il y a eu quelque chose de surnaturel

Statues, qu'en eux-mêmes », et qu' « on ne peut pas soupçonner un aussi habile homme de ne savoir pas que la plûpart des Oracles ne se rendoient que par des Prêtres, ou par des Prêtresses, parce que c'est une chose trop connue » : « Je serois fâché, répond simplement Baltus (*Suite*, 123), d'avoir attribué à Mr. de Fontenelle un sentiment qu'il n'auroit jamais eû : je puis dire que j'ai été religieux sur ce point autant qu'on le peut estre et que souvent j'ay mieux aimé dissimuler plusieurs choses qu'il a dites dans son livre que de les relever, comme je le pouvois, et comme quelques uns même croyoient que je le devois faire, parce que j'ay toûjours appréhendé de le chicaner mal-à-propos et de ne pas juger assez favorablement de ses sentimens » ; mais ici l'erreur était trop claire, trop manifeste, trop répétée !.... On verra dans la suite, et surtout au chap. XII, le parti que Baltus a tiré, ou cru tirer, de l'erreur prétendue de Fontenelle. — La question était trop importante pour ne pas être traitée à fond : Baltus y est revenu (*Suite*, 354-380) et il a trouvé jusqu'à sept raisons pour prouver que les oracles n'ont pas été rendus par la bouche des statues, mais par celle des prêtres. Après cela, il espère « que les personnes de mérite qui en ont douté, et qui *lui* ont fait même quelques objections sur ce sujet, demeureront parfaitement satisfaites ». — Encore en 1711, Fontenelle avait laissé subsister le texte primitif.

1. « Sacram Scripturam nihil tale quid nos de Ethnicorum Oraculis docere. » Van Dale, *Préface*, 18. — Van Dale, 184 : « Sufficiat igitur in hisce nobis Sacra Scriptura : neque ita obstrictos nos teneamus antiquis, ut non liceat dissentire ab ipsis circa illa, quae aut nulli satis solido superstructa rationis aut traditionis fundamento, nedum Sacrae Scripturae, aut gratis, aut sine praevio ac debito examine, assumpserunt. » Il serait d'ailleurs difficile d'être plus modeste que Van Dale. « Unusquisque pro captu aut judicio, judicet de meis sive rationibus sive citationibus, prout ipsi aequum bonumve visum fuerit. Quod si meliora circa hanc materiam me docere potuerit, neque id facere ingenue ac modestè dedignatus fuerit, habebit me facilem atque obsequentem ; nec dedecori mihi reputabo, si abjectis propriis armis, dedisse

dans les Oracles [1]. D'où vient cela ? La raison en est bien aisée à trouver pour ce qui regarde le temps present. On a cru dans les premiers Siecles du Christianisme, que les Oracles estoient rendus par des Demons, il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'huy. Tout ce qu'ont dit les Anciens, soit bon, soit mauvais, est sujet à estre bien repeté, et ce qu'ils n'ont pû eux-mesmes prouver par des raisons suffisantes, se prouve à present par leur autorité seule. S'ils ont préveu cela, ils ont bien

manus, et ut transfuga in aliena castra transvolasse, existimer. » Le P. Baltus aurait bien fait de méditer ces lignes et de s'en inspirer un peu plus souvent.

1. « Num Diabolus fuerit Oraculorum auctor aut in totum, aut pro parte saltem, à nemine fere in dubium vocatur. Omnes enim primitivae Ecclesiae scriptores, Omnes (nullo pene excepto) posteriores, id asserunt. » Van Dale, 2-3. — Cf. cependant la légère restriction qu'il apporte à cette idée dans sa *Préface*, p. 17 · « Non omnes igitur Ethnici, imo nec omnes Christianae primitivae Ecclesiae, existimarunt ea praeternaturali ulla Daemonum Diabolorumve patratu praestigiisve fuisse peracta. Perpauci fuerunt fateor inter Christianos : at fuisse tam ex Origine quam Clemente Alexandrino patet. Quare verba illa mea, pag. 2 et 3. Dissertationis primae : *Omnes enim... asserunt*. Ita corrigenda, ut parenthesis illa (*nullo pene excepto*) ad primitivae Ecclesiae Scriptores retrahenda sit ac si etiam alibi affero omnes primitivae Ecclesiae Scriptores in illa fuisse sententiâ, Clementem et Originem exceptos volo. » — Et c'est justement ce consentement universel qui, d'après Baltus, devrait persuader Fontenelle. Il ose cependant être d'un avis tout opposé ! « Vous soûtenez ce sentiment quoyque vous reconnoissiez qu'il est entierement contraire, non seulement à ce que les peuples idolâtres et la pluspart des Philosophes en ont crû ; mais encore à ce que tous les Peres de l'Eglise, tous les Auteurs Ecclesiastiques et tous les Chrétiens en ont pensé jusques à present. Mais bien loin que cette opposition si générale vous effraie, vous vous en faites honneur, et vous témoignez dans vostre Préface que vous seriez faché qu'un autre eût enlevé à vostre ouvrage la gloire de la nouveauté du Paradoxe. C'est là un effet de ce courage dont vous parlez dans vostre digression sur les Anciens et sur les Modernes, et qui vous porte, comme vous le dites, à vous exposer sans crainte, pour l'intérêt de la verité à la critique de tous les autres. Il faut en effet avoir bien du courage pour s'opposer au sentiment de tout le monde, et encore plus pour attaquer, non pas quelques Poëtes ou quelques Orateurs payens ; mais tout ce qu'il y a de plus sçavant et de plus respectable dans toute l'antiquité Chrétienne ; et pour entreprendre de faire passer les Peres de l'Eglise pour des gens qui raisonnoient mal, et qui avançoient souvent bien des choses qu'ils ne pouvoient prouver par des raisons suffisantes. » P. 7-9.

fait de ne se pas donner toûjours la peine de raisonner si exactement [1].

Mais pourquoy tous les premiers Chrestiens ont-ils cru que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel? Recherchons-en presentement les raisons ; nous verrons ensuite si elles estoient assez solides.

CHAPITRE I [2].

Premiere Raison, pourquoy les anciens Chrestiens ont crû que les Oracles estoient rendus par les Demons. Les Histoires

1. Sur le même sujet, Van Dale est plus explicite, et son analyse, plus détaillée, est aussi plus exacte. Cf. p. 2 et 3. — « Je vous avoue que je ne reconnois point dans ce discours ni un Chrêtien sçavant tel que vous estes, qui doit à ce qu'il me semble, connoître un peu mieux les Peres de l'Eglise, et avoir plus de respect pour leur autorité; ni un zelé partisan des Modernes que vous élevez beaucoup au dessus des Anciens pour ce qui regarde la justesse et la précision du raisonnement; et que je vois neanmoins icy accusez fort universellement de répéter sans discernement les mauvaises choses que les Anciens ont avancé sans preuve. » Baltus, *Réponse*, 9.

2. On ne saurait mieux montrer les « changements » — heureux — que Fontenelle fait subir à Van Dale, et l'ordre qu'il met dans la confusion du savant hollandais, qu'en indiquant la suite des idées dans les vingt-cinq premières pages du *De Oraculis*.

Chercher à réfuter des erreurs universellement accréditées, c'est passer pour un ennemi du Christianisme; on reste donc volontiers attaché à ses préjugés, malgré les inconvénients de cette pratique, 1-2; c'est ainsi que dans la question des oracles, où la religion n'est nullement intéressée, tout le monde est d'accord ou à peu près, pour découvrir du surnaturel; mais personne n'en donne des preuves; il faut rejeter ces prétendus secours qu'on apporte à la religion chrétienne, 3. Le moyen, en effet, de croire que des oracles païens ont mieux connu les circonstances de la naissance et de la vie du Christ, que les prophètes eux-mêmes? 4. Pures inventions et supercheries que tous ces *Apocryphes*, qui n'ont fait que ridiculiser le Christianisme aux yeux des Païens, 5. Et cependant Justin, Clément d'Alexandrie, Lactance n'ont pas craint de se servir du témoignage d'Hermès Trismégiste et d'Hystaspe, qui n'ont jamais existé, 6. Il y a donc des cas où on ne doit pas s'en rapporter aux affirmations des grands hommes, 8. Ces prédictions relatives au Christ ne sauraient être l'œuvre des Démons, 8. — Mais de grands savants

surprenantes qui couroient sur le fait des Oracles et des Genies [1].

L'Antiquité est pleine de je ne sçay combien d'Histoires surprenantes, et d'Oracles qu'on croit ne pouvoir

l'ont cru, I. Vossius en tête! 8. — Ils ont eu grand tort, 8-10. Dieu ne pouvait pas se servir des démons pour annoncer son fils. Niaiseries, que tous ces raisonnements! 10-11. Le but de ces oracles supposés était de consolider le Christianisme : en réalité on l'a rendu ridicule, 12-13. En tout cas, ces pratiques sont et doivent être odieuses aux bons esprits, pourvus de quelque sens critique, 13. Ces misérables supercheries ont certainement retardé le triomphe de la religion chrétienne, 14. Il est incroyable que des Boissard, des Peucer, des H. Grotius aient donné dans le panneau ; car enfin Porphyre n'était pas fou! 15. Il y a donc du danger à traiter cette question des oracles; mais la vérité avant tout, 17; et les grands hommes ont pu se tromper tout comme les autres, 18. Dans quelles limites ils peuvent inspirer confiance, 18. Entrons donc en matière. On dit, d'après un passage d'Eusèbe qui cite Porphyre, que les oracles ont cessé à la naissance du Christ, et Arnobe et bien d'autres l'ont cru, sur ce passage de Porphyre : quel dommage seulement qu'il y soit question de tout autre chose que de la cessation des oracles! 18-21. Ceux qui soutiennent que le Messie a imposé silence aux oracles sont pleins de contradictions, 23. On se sert encore, pour établir cette thèse, du dialogue de Plutarque, où il y a cependant plusieurs oracles formellement exceptés, preuve irréfutable qu'il est toujours dangereux de ne pas scrupuleusement vérifier ses textes, 25. Mais revenons à Eusèbe. Sa seconde preuve est l'histoire de Thamus, etc., etc. — On reconnaît, faits et raisonnements, la matière que Fontenelle a distribuée dans ses premiers chapitres ; — et on peut voir ce qu'elle a gagné à passer de l'original dans l'adaptation.

1. « Il est vray que si les trois raisons que vous produisez sous le nom des Anciens Chrêtiens et que vous réfutez ensuite, estoient véritablement celles qui les ont persuadé, il seroit difficile de les excuser et de ne pas convenir avec vous de leur peu d'exactitude dans leurs raisonnemens. Mais je dois vous dire d'abord, que ces raisons que vous leur attribuez ne sont point d'eux du tout, que non seulement on ne les trouve point dans leurs ouvrages, mais encore que l'on y en trouve d'autres en grand nombre et toutes differentes, et un peu meilleures que celles que vous leur prétez. » Baltus, *Réponse*, 10. — Il est seulement fâcheux pour Baltus que tous ses beaux développements ne le montrent pas plus clairement. — Il oppose alors ses « trois raisons » à celles de Fontenelle. Les anciens chrétiens ont cru que les oracles étaient rendus par les démons : 1° sur « l'autorité de l'Ecriture Sainte qui assûre que toutes les Divinitez du Paganisme estoient des démons » ; 2° sur le pouvoir qu'ils avaient, eux Chrétiens, de chasser les démons « avec une autorité surprenante » ; 3° enfin, sur ce que les oracles « portoient à toute sorte de crimes, d'impietez et d'abominations détestables ». C'est ce qui compose les chap. XV-XX de la *Première Partie* de la *Réponse*, p. 88-129.

attribuer qu'à des Genies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui representeront tout le reste [1].

Tout le monde sçait ce qui arriva au Pilote Thamus [2]. Son Vaisseau estant un soir vers de certaines Isles de la Mer Egée [3], le vent cessa tout à fait. Tous les gens du Vaisseau estoient bien éveillez, la pluspart mesme passoient le temps à boire les uns avec les autres, lors qu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des Isles, et

1. « Souffrez que je vous demande d'abord comment il est possible qu'Origène, Eusebe, Tertullien, saint Cyprien, saint Athanase et les autres Peres de l'Eglise ayent pris le sentiment qu'ils ont eu touchant les Oracles, des histoires rapportées par Suidas, Cedrenus et Nicephore ? Histoires dont ils n'ont jamais entendu parler ni dit un seul mot dans leurs ouvrages. Comment avez-vous pû oublier si-tost le dessein que voùs vous estes proposé dèz l'entrée de vôtre premiere dissertation, qui est de rechercher les raisons *pourquoy les premiers Chrêtiens ont crû que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel* ? Des Auteurs tels que ceux que vous citez ici, peuvent-ils estre mis au nombre des premiers Chrêtiens, ou produits comme de bons garands de ce que l'on a pensé prés de mille ans avant eux ? Prenez la peine de relire le titre de vostre premier chapitre... Est-ce là cette justesse de raisonnement que vous vous attribuez au dessus des Anciens, en qualité de Moderne, et qui devroit sur tout paroitre dans les écrits d'un homme qui fait sur ce sujet le procez aux Peres de l'Eglise, et qui les accuse d'avancer bien des choses sans en apporter des preuves suffisantes ? » Baltus, *Réponse*, 15-16. — Leclerc lui ayant fait remarquer que « Mr. de Fontenelle n'a pas voulu direque les anciens Chrêtiens se soient fondez uniquement sur les Oracles qu'il a citez, mais sur des Oracles de cette sorte ». « Il devoit donc le dire, réplique le jésuite. Mais ne citant point d'autres Auteurs que ceux-là, ne rapportant point d'autres Oracles, n'en réfutant point d'autres : Qui auroit pû deviner qu'il n'en prétendoit pas parler, et qu'il en avoit d'autres en vue ? Pour moy je ne sçais point faire dire à un auteur ce qu'il ne dit pas je m'en tiens exactement à ses paroles. » *Suite*, 18.

2. Van Dale, 25-27, donne le passage du dialogue de Plutarque où l'anecdote de Thamus est relatée, et le fait suivre de la traduction de Turnèbe. Inutile de dire que l'adaptation est plus vive et plus fine que le texte original.

3. « Je pense que vous avez voulu dire, de la mer Ionienne, où tous les Géographes anciens et modernes placent les Isles dont parle Plutarque ; C'est à sçavoir entre celles de Céphalonie et de Corfou, vis-à-vis de l'Etolie et par conséquent fort loin de la mer Egée. Mais cette petite méprise ne doit pas nous arrêter. » Baltus, *Réponse*, 12. — La correction ne fut jamais faite par Fontenelle, preuve incontestable qu'il ne lut jamais la *Réponse*, comme il le disait à l'abbé Trublet. — Sur un exemplaire de l'edition de 1707, que nous avons sous les yeux, on a fait à la main la correction indiquée par Baltus.

qui appelloit Thamus. Thamus se laissa appeller deux fois sans répondre, mais à la troisiéme il répondit. La Voix luy commanda que quand il seroit arrivé à un certain lieu, il criast que le grand Pan estoit mort. Il n'y eut personne dans le Navire qui ne fust saisy de frayeur et d'épouvante. On délibcroit si Thamus devoit obeïr à la Voix, mais Thamus conclut que si quand ils seroient arrivez au lieu marqué, il faisoit assez de vent pour passer outre, il ne faloit rien dire, mais que si un calme les arrestoit là, il faloit s'acquiter de l'ordre qu'il avoit receu. Il ne manqua point d'estre surpris d'un calme à cét endroit là, et aussi-tost il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan estoit mort. A peine avoit-il cessé de parler, que l'on entendit de tous costez des plaintes et des gemissemens, comme d'un grand nombre de personnes surprises et affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui estoient dans le Vaisseau furent témoins de l'avanture. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome, et l'Empereur Tibere ayant voulu voir Thamus luy-mesme, assembla des gens Sçavans dans la Theologie Payenne, pour apprendre d'eux qui estoit ce grand Pan, et il fut conclu que c'estoit le Fils de Mercure et de Penelope [1]. C'est

1. « Pour ce qui regarde l'histoire de Thamus rapportée par Plutarque, il est vray qu'Eusebe l'a inserée dans son livre de la Préparation Evangelique. Mais pouvez-vous dire que c'est sur cette histoire qu'il s'appuye, pour prouver que les Oracles des Gentils estoient rendus par les démons? Vous ne pouvez ignorer qu'il n'en produise d'autres raisons en grand nombre, dans le quatriéme, le cinquiéme et le sixiême livre de son Ouvrage. Pour cette histoire, il ne s'en sert, comme on le voit par le titre même du chapitre où il la rapporte, que pour montrer que les Payens eux-mêmes avoient reconnu, que la plupart de leurs Oracles avoient cessé après la naissance de JESUS-CHRIST, et que ne connoissant pas la véritable cause de cet évenement extraordinaire, ils l'avoient attribué à la mort des démons ou des génies, qu'ils croyôient présider à ces Oracles. Que cette histoire fût vraie ou non, Eusebe ne s'en mettoit pas en peine. Peut-estre ne la croyoit-il pas plus que vous... Mais ce qu'il concluoit de cette histoire vraie ou fausse étoit vray et le sera toûjours, quoyque vous en puissiez dire, qui est :

ainsi que, dans le Dialogue où Plutarque traite des Oracles qui ont cessé, Cleombrote conte cette Histoire, et dit qu'il la tient d'Epithersés son Maistre de Grammaire, qui estoit dans le Vaisseau de Thamus lors que la chose arriva.

Thulis* fut un Roy d'Egypte, dont l'Empire s'étendoit jusqu'à l'Océan. C'est luy, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'Isle qu'on appelle presentement Islande. Comme son Empire alloit apparemment jusque-là, il estoit d'une belle étenduë. Ce Roy enflé de ses succés et de sa prosperité, alla à l'Oracle de Serapis, et luy dit.

Toi qui es le maistre du feu, et qui gouvernes le cours du Ciel, dis-moy la verité. Y a-t-il jamais eu, et y aura-t'il jamais quelqu'un aussi puissant que moy ?

* *Suidas.*

1°. Que les Payens reconnoissoient, que la pluspart de leurs Oracles avoient déja cessé alors. 2°. Que ces histoires qu'ils racontoient de la mort de leurs Dieux ou de leurs démons, n'ayant commencé à se répandre parmi eux que sous l'empire de Tibere, dans le temps que le Sauveur du monde chassoit ces malins Esprits, il estoit facile de reconnoître à qui on devoit attribuer le silence des Oracles, et le renversement de l'empire que les démons exerceoient autrefois dans tout le monde par leur moyen. Voila uniquement pourquoy Eusebe a rapporté cette histoire. Il s'en sert comme d'un argument fort propre pour convaincre les Payens, par le témoignage de leurs Auteurs mêmes. C'est donc en vain que vous voulez la faire passer pour une fable, puisque aprés tout, il sera toujours vray et indubitable, que cette fable a eu cours parmi les Payens, et que Plutarque l'a rapporté pour expliquer le silence des Oracles. Cela suffit pour justifier la conduite d'Eusebe et faire voir qu'il a eu raison d'inserer cette fable ou cette histoire dans son ouvrage, comme il a fait en copiant cet endroit tout entier du livre de Plutarque. » Baltus, *Réponse*, 16-19. Et il continue (20-25) à analyser les « raisons » et les « sentimens » d'Eusèbe « en rapportant cette histoire » ; et tout cela est un bel exemple de ces discussions qui abondent dans le livre du bon Père, érudites, pointilleuses, ennuyeuses, et qui ne décident rien du tout. Cf. encore (*Suite*, 143-148) l'indication des différences entre Pythonisses et Nécromantiennes.

L'oracle luy répondit.

Premierement Dieu, ensuite la Parole, et l'Esprit avec eux, tous s'assemblans en Un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'icy promtement, Mortel, dont la vie est toûjours incertaine.

Au sortir de là, Thulis fut égorgé [1].

Eusebe a tiré des Ecrits mesme de Porphire, ce grand ennemy des Chrestiens, les Oracles suivans [2].

1. Gemissez, Trépiez. Apollon vous quitte ; il vous quitte forcé par une lumiere celeste. Jupiter a esté, il est, et il sera. O grand Jupiter! Helas! mes fameux Oracles ne sont plus.

2. La voix ne peut revenir à la Prêtresse. Elle est déja condamnée au silence depuis long temps. Faites toûjours à Apollon des Sacrifices dignes d'un Dieu.

3. Malheureux Prestre, disoit Apollon à son Prestre, *ne m'interroge plus sur le divin Pere, ny sur son Fils unique, ny sur l'Esprit qui est l'ame de toutes choses. C'est cét Esprit qui me chasse à jamais de ces lieux.*

1. Van Dale, 56. Fontenelle n'a guère fait que traduire le passage. — Van Dale raisonne successivement sur chacun de ces oracles, 37 sqq., 57, 59 sqq. ; procédé monotone et qui amène fatalement des répétitions. Fontenelle a bien fait d'exposer tout en une seule fois, et de discuter ensuite.

2. Van Dale (59-61) donne la traduction des deux premiers par Schedius.

1. Hei mihi Tripodes congemiscite, abiit Apollo,
Abiit, quia flammeum me cogit cœleste lumen.
Erat Jupiter, et nunc est, et erit · Magne Jupiter!
Hei mihi, Oraculorum deficit me claritas.

2. Non potest fieri ut convalescat vox Pythiae,
Jam enim longis temporibus emarcuit,
Conjecta in claves silentii non vaticinantis.
Facite verò, ut mos est, sacrificia Phœbo, qualia Deo conveniunt.

Le troisième Oracle a été traduit par Mornay, « at non satis benè » :

Ne me extremum et ultimum velis ipse rogare
Infelix sacerdos de divino Genitore,
Deque Charo et unico Filio celeberrimi Regis
Et Spiritu, qui omnia circum affatim continet,

Auguste* déja vieux, et songeant à se choisir un Successeur, alla consulter l'Oracle de Delphes. L'Oracle ne répondit point, quoy qu'Auguste n'épargnast pas les Sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse.

L'Enfant Hebreu, à qui tous les Dieux obeïssent, me chasse d'icy, et me renvoye dans les Enfers. Sors de ce Temple sans parler [1].

Il est aisé de voir que sur de pareilles Histoires, on n'a pas pû douter que les Demons ne se meslassent des Oracles [2]. Ce grand Pan qui meurt sous Tibere, aussi bien

* *Suidas, Nicephore, Cedrenus.*

3 ne repondoit point 1698.

Montes, terram, fluvios, mare, tartara, aerem, ignem.
Hei me etiam nolentem Spiritus ille his aedibus expellit :
Actutumque desertum linquetur limen hoc fatidicum.

On voit que Fontenelle ne s'astreint pas à une fidélité scrupuleuse.

1. Van Dale, 37. — On peut voir au même endroit la « discussion d'un point de critique », comme dit Fontenelle, sur le texte de Suidas.

2. Est-ce « une conséquence bien sûre, — demande Baltus, *Réponse*, (20), — que puisqu'Eusebe a produit ces histoires, c'est sur leur autorité qu'il a crû que les Oracles estoient rendus par les demons ? Pour reconnoitre la fausseté d'une telle consequence, il n'y a qu'à faire réflexion qu'Eusebe dans tout son ouvrage fait profession de combattre les payens. Or qui a-t il de plus ordinaire que de combattre un adversaire par des autoritez et des raisons que l'on juge les plus propres pour le convaincre de quelque vérité, quoyque ce ne soient pas ces mêmes autoritez et ces mêmes raisons, mais d'autres très-differentes qui nous en ont convaincu nous-mêmes ? N'est-on pas surtout obligé necessairement d'en agir ainsi, lorsque ceux que l'on entreprend de convaincre, reconnoissent une autorité et des principes tout differens des nôtres ; et n'est-ce point là précisément le cas où se trouve Eusebe ? Agissant contre les Payens pouvoit-il leur citer l'autorité de l'Ecriture sainte, qu'ils ne reconnoissoient pas, quoyque pour luy il la reconnût, comme tous les Chrêtiens, pour la regle de ses sentimens ? Et quand les autres SS. Peres ont entrepris de prouver aux Payens l'unité et la Providence de Dieu, l'immortalité de l'Ame, les récompenses et les châtimens de l'autre vie, ne se sont-ils pas servi comme luy du témoignage de leurs Auteurs, de leurs Poetes et de leurs Philosophes ? Peut-on neanmoins conclure de-là,

que Jesus-Christ, est le Maistre des Demons, dont l'Empire est ruiné par cette mort d'un Dieu si salutaire à l'Univers ; ou si cette explication ne vous plaist pas, car enfin on peut sans impieté donner des sens contraires à une mesme chose, quoy qu'elle regarde la Religion ; ce grand Pan est Jesus-Christ luy-mesme, dont la mort cause une douleur et une consternation generale parmy les Demons, qui ne peuvent plus exercer leur tirannie sur les hommes. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien differentes [1].

L'Oracle rendu au Roy Thulis, un Oracle si positif sur la Sainte Trinité, peut-il estre une fiction humaine [2] ? Comment le Prestre de Serapis auroit-il deviné un si grand Mystere, inconnu alors à toute la Terre, et aux Juifs mesme ?

Si ces autres Oracles eussent esté rendus par des Prestres Imposteurs ; qui obligeoit ces Prêtres à se décrediter eux-mesmes, et à publier la cessation de leurs Oracles ? N'est-il pas visible que c'estoient des Demons

que c'est sur l'autorité de ces Poetes et de ces Philosophes, et non sur celle de l'Ecriture sainte, qu'ils ont crû toutes ces veritez ? Ainsi donc quoy qu'Eusebe ait produit contre les Payens les Oracles de Porphyre et les Histoires de Plutarque, vous ne pouvez point en conclure, comme vous faites, que c'est sur de pareilles autoritez, qu'il a crû que les Oracles estoient rendus par les démons. »

1. Van Dale, 27 : « Fabula haec... ab Eusebio non solùm citatur, sed etiam à viris jam supra nominatis (Æl. Schedio, P. Mornaeo, Hospiniano)... pro vera habetur Historia : ac quidem praecipue quod praetensa ista Historiola dicatur Tiberii Caesaris sub Imperio contigisse, adeóque cum tempore mortis Servatoris nostri ipsis (*sic*) congruere videatur; ad cujus mortem et Boissardus et alii hanc Historiolam referunt : ad Daemonum seu Diaboli mortem, ratione Oraculorum, ut quae antea longe magis vigebant, alii : quamvis alii denique aliter haec interpretentur et applicent. — Ex hisce audiamus... primo loco Boissardum... « *Quidam existimant vocem illam locutam fuisse de Christi Servatoris morte...* » etc, etc. — Cf. encore 35.

2. Ce petit paragraphe résume trois pages d'argumentation de Van Dale, 56-59. Fontenelle donne la conclusion du raisonnement, en supprimant les prétendues preuves qui l'établissent.

que Dieu mesme forçoit à rendre témoignage à la Verité [1] ? De plus, pourquoy les Oracles cessoient-ils, s'ils n'estoient rendus que par des Prestres ?

CHAPITRE II.

Seconde Raison des Anciens Chrétiens pour croire les Oracles surnaturels. Convenance de cette opinion avec le Sistême du Christianisme.

Les Demons estant une fois constans par le Christianisme, il a esté assez naturel de leur donner le plus d'employ qu'on pouvoit, et de ne les pas épargner pour les Oracles, et les autres miracles Payens qui sembloient en avoir besoin [2]. Par là, on se dispensoit d'entrer dans la

1. Van Dale, 29 : « Cur non potiùs è contrà vereri debebant, si tale quid annuntiaretur, hoc in ipsorum, non Jesu Christi, damnum cedere debere... ? » Et, 36 « In testimonium adducitur ipse Diabolus : qui alias mendaciorum Pater ; tamen hic coactus, veritatem confessus sit. »

2. « Si bien Monsieur, que lorsque les Peres de l'Eglise ont soûtenu que les Oracles des Payens estoient rendus par les démons, ils ne l'ont fait selon vous, que pour donner de l'employ aux démons, et ne pas les laisser oisifs inconvenient fâcheux et préjudiciable au Christianisme, auquel par consequent ils ont dû remedier. Cette raison est sans doute excellente et digne de tous ces grands hommes à qui vous l'attribuez. C'est dommage qu'entre celles qu'Origene, Eusebe et Theodoret rapportent pour établir leur sentiment, ils ne se soient pas avisé de celle-là. Ils ne l'auroient pas sans doute oubliée. Elle estoit décisive et convaincante. Eh, Mr. ne reconnoissez-vous pas avec eux et avec toute l'Eglise, que les démons travaillent incessamment à tenter les hommes et à leur dresser des piéges ? Ne reconnoissez-vous pas avec eux qu'ils entrent dans tous les effets de la magie ? Cela ne suffisoit-il pas pour les occuper? » Baltus, *Réponse*, p. 54. — On trouve quelque chose d'analogue dans Van Dale (184) . « An non etiam habuit ille (Diabolus) quod contra pios machinaretur, vel quo Ethnicos in pravis suis opinionibus ac moribus detineret, antè ortum Oraculorum ? aut defecere ipsi artes et fraudes

discution des faits qui eust esté longue et difficile [1], et tout ce qu'ils avoient de surprenant et d'extraordinaire, on l'attribuoit à ces Démons que l'on avoit en main [2]. Il sembloit qu'en leur rapportant ces évenemens, on confirmast leur existence, et la Religion mesme qui nous la garantit.

De plus, il est certain que vers le temps de la Naissance de Jesus-Christ, il est souvent parlé de la cessation des Oracles, même dans les Auteurs Prophanes. Pourquoy ce temps-là plûtost qu'un autre avoit-il esté destiné à leur aneantissement ? Rien n'étoit plus aisé à expliquer selon le Sistême de la Religion Chrêtienne. Dieu avoit

6 qui nous la révele 1687.

---

post Oraculorum defectum, quo minus in aeternam nostram ruinam retia sua perpetuo, ac nimio, proh dolor! cum successu tendat ? » — Fontenelle l'y a laissé, et il a eu raison.

1. Ces deux premières phrases ne sauraient être que de l'ironique et du cartésien Fontenelle ; nulle part Van Dale n'a formulé, avec cette spirituelle netteté, les principes d'après lesquels cependant est écrit son *De Oraculis*. A les mettre ainsi en pleine et vive lumière, l'écrivain français leur donne plus de signification et plus de portée.

2. « Cela veut dire, si je ne me trompe, que les Peres de l'Eglise n'aimoient point les discussions difficiles, et que pour éviter d'y entrer, ils avançoient sans façon bien des fables et des faussetez reconnues pour telles. Ils sçavoient bien que les démons n'estoient pas les auteurs des Oracles, néanmoins pour éviter la difficulté et se tirer au plus vite de l'embarras que leur donnoit ce qu'il y avoit de surprenant et d'extraordinaire dans les Oracles, ils le soutenoient, et ils s'efforçoient d'en persuader tout le monde, quoyque dans le fond ils n'en creussent rien euxmesmes. Voilà une idée bien étrange que vous nous donnez là de ces Saints Peres ; mais assurément ce n'est point celle qu'on en a, lorsque l'on a lû leurs ouvrages et que l'on sait quelque chose de l'histoire de leur vie. Celle-cy nous apprend qu'ils estoient incapables d'avancer et de soûtenir de pareilles faussetez contre leur conscience et contre la loy de Dieu qui le deffend : Les soupçonner du contraire c'est leur faire une injure atroce ; Et ceux-là nous font voir clairement, qu'ils n'ont pas appréhendé d'entrer dans une infinité de discussions trés-difficiles et trés-épineuses, soit en écrivant contre les Payens, soit en réfutant les anciens hérétiques. Il n'y a qu'à ouvrir leurs livres pour en estre convaincu. » Baltus, *Réponse*, 55-56.

fait son Peuple du Peuple Juif, et avoit abandonné l'Empire du reste de la Terre aux Demons jusqu'à l'arrivée de son Fils ; mais alors il les dépoüille du pouvoir qu'il leur avoit laissé prendre, il veut que tout fléchisse sous Jesus-Christ, et que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son Royaume sur les Nations. Il y a je ne sçay quoy de si heureux dans cette pensée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours [1] ; c'est une de ces choses à la verité desquelles on est bien aise d'aider, et qui persuadent parce qu'on en a envie.

10 parce qu'on y est favorable 1687.

---

1. L'idée est naturellement éparse et diffuse dans Van Dale, bien loin d'avoir cette forme nette et concise.

« Non seulement il y a quelque chose d'heureux dans cette pensée, mais tout y est solide et vray : à cela près que la maniere dont vous l'exprimez n'est pas juste. Quoy Mr. n'est-il pas vray qu'avant la naissance de Jesus-Christ, toute la terre presque estoit plongée dans les ténébres de l'Idolatrie et du culte des démons? N'est-il pas encore vray et indubitable que c'est le Sauveur du monde qui a renversé ce culte abominable, et par consequent les Oracles qui avoient le plus contribué à l'établir par tout? Les Prophétes n'ont-ils pas prédit de luy ce grand événement? Et ne voyons-nous pas de nos yeux leurs prophéties accomplies ? Comment donc pouvez-vous travailler à en diminuer la gloire en voulant nous persuader, qu'il n'y a eu aucune part, ou qu'il n'a fait que détromper les hommes des fourberies grossieres de quelques autres hommes ? » Baltus, *Réponse*, 59-61.

CHAPITRE III [1].

Troisiéme Raison des anciens Chrêtiens. Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon [2].

Jamais Philosophie n'a esté plus à la mode qu'y fut celle de Platon pendant les premiers Siecles de l'Eglise. Les Payens se partageoient encore entre les diferentes Sectes de Philosophes, mais la conformité que l'on

5 celle de Platon chés les Chrétiens 1687.

---

1. Ce chapitre ne manque pas d'originalité. Fontenelle y résume, d'après Van Dale (185-200), les idées de Platon et des principaux platoniciens sur les démons, leur nature, leur rôle, etc. Mais, sans compter qu'il s'est réservé de les discuter dans un chapitre spécial (le VIᵉ de sa *Première Dissertation*), tout ce qui est dit ici de la conformité et des rapports du platonisme et du christianisme, dans le premier alinéa — surtout de la divination par Platon de la Trinité, et de son idée de Dieu — n'appartient qu'à Fontenelle. De même, les raisonnements de l'avant-dernier paragraphe : « Ce système des Chrétiens avait cela de commode..... longue suite de recherches et de raisonnements », résument les idées de Van Dale (191-194) avec une telle netteté et une telle force que Fontenelle, à la lettre, fait sien ce qu'il emprunte. Enfin, pour ce qui est des réflexions finales sur le merveilleux, aucun endroit du *De Oraculis* ne les présente avec le même bonheur ; elles sont comme noyées, submergées dans le développement, dont elles forment naturellement l'essence (*Préface*, 1, 18, 20 ; *De Oraculis*, 3, 36, 184, 185, 192-194, 205, etc) ; par la place qu'elles occupent chez Fontenelle, elles acquièrent un relief saisissant.

2. Van Dale, 183 sqq. : «... eosque (Patres seu Scriptores primitivae Ecclesiae) Doctrinae Ethnicorum, praecipuè tamen Platonicorum, inhaerentes, absque ulteriori (sufficienti tamen) examine sic gratis quasi assumpsisse, quae illi de Daemonibus tradiderant. » — Cf. encore *Préface*, 18 : « Jam saepius nominatos Primitivae Ecclesiae Scriptores, ex mera Hypothesi (quod sequerentur in hac re Platonicorum et Pythagoreorum opiniones) vulgarem Opinionem, de Daemonibus, quantum ad Oracula spectat, defendisse. »

trouva qu'avoit le Platonisme avec la Religion [1], mit dans cette seule Secte presque tous les Chrestiens sçavans [2]. De là vint l'estime prodigieuse dont on s'entesta pour Platon [3], on le regardoit comme une espece de

1. Cette question du platonisme des Pères de l'Eglise, que Van Dale a vue avec tant de netteté (185-200) et dont il a tiré assez peu de parti, est une de celles qui ont le plus vivement préoccupé Baltus, et qui lui ont aussi causé la plus grande tristesse. « Quoy que je sçeusse parfaitement, combien Mr. de Fontenelle estoit éloigné de l'impieté de ces Ecrivains pernicieux (qui se servent du Platonisme des Peres pour attaquer sourdement les dogmes les plus fondamentaux de la Religion Chretienne), je n'ay pû voir neanmoins qu'avec une extrême douleur, qu'il eust adopté leur sentiment ; et qu'il se fût même expliqué sur ce sujet d'une maniere beaucoup plus forte qu'ils n'ont fait. » *Suite*, 126. Érudition, éloquence, ironie, il n'est pas une de ses qualités à laquelle il ne fasse appel pour la réfuter plus sûrement. Il y insiste, il y revient, il ne saurait s'en détacher. Malgré la longueur qu'il lui a donnée dans sa *Réponse* (76 sqq.) et dont il s'excuse (*Préface*, 21), il promet d'y revenir encore « et surtout d'examiner plus à fond ce prétendu Platonisme ». Ce supplément de discussion — que Baltus en effet a écrit plus tard — n'eût pas été inutile ici. Tous ces développements laissent la question à peu près intacte ; et rien ne donne mieux l'idée de la « manière » de notre raisonneur. C'est ce qui explique la longueur de nos citations dans ce chapitre.

2. « Voila qui est assurément nouveau. Ce ne sont plus les Justins, les Panténes, les Aristides, les Athénagores et un grand nombre d'autres Philosophes, qui quittent leurs sectes pour embrasser le Christianisme, comme on l'a crû jusqu'à présent . mais ce sont eux et presque tous les autres Chrêtiens sçavans des premiers siecles, qui abandonnent le Christianisme pour suivre la secte de Platon. ou qui font un affreux mêlange des dogmes et de la doctrine de l'Évangile avec les égaremens de ce Philosophe payen. Ainsi ils enseignent avec luy la pluralité des Dieux, la Métempsychose, la communauté des femmes, l'homicide et un grand nombre d'autres erreurs détestables. Il ne reste plus qu'à ajoûter, que c'est pour soûtenir la Philosophie de Platon, qu'ils ont écrit tant de livres et d'apologies, essuyé tant de persécutions, souffert tant de tourmens, et donné enfin leur vie au milieu des plus cruels supplices. » Baltus, *Réponse*, 77-78.

3. « Quoy Monsieur, les Anciens Chrêtiens ont esté entêtés de Platon jusqu'à ce point, que de le regarder comme une espece de Prophéte, et de prendre ses ouvrages pour des commentaires de l'Ecriture ? Nous sommes donc bien malheureux, d'avoir reçeu la Foy de ces Anciens Chrêtiens. Quel danger, qu'au lieu de nous avoir transmis la doctrine de Jesus-Christ et des Apostres, ils ne nous ayent débité que les idées et les égaremens de Platon ? Comment osons-nous aprés cela lire leurs ouvrages pour y apprendre nostre Religion ? Comment le Concile de Trente peut-il ordonner, que l'on suive dans l'explication de l'Ecriture sainte, le sentiment unanime des Peres de l'Église, puisque tous

Prophete, qui avoit deviné plusieurs Points importans du Christianisme, sur tout la sainte Trinité, que l'on ne peut nier qui ne soit assez clairement contenuë dans ses écrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses Ouvrages

3 guère nier 1728.

---

presque ont esté entêtez du Platonisme, et ont pris les livres de Platon pour des commentaires de cette même Ecriture ? Quelle joye pour les Sociniens, d'entendre un Catholique, homme d'esprit et de réputation, parler d'une maniere si conforme à leurs sentimens ! En effet l'Auteur du Platonisme Dévoilé, tout Socinien déclaré qu'il est, pourroit-il s'exprimer sur ce sujet, d'une maniere plus forte et plus hardie ? » D'ailleurs, qui sont ces chrétiens disciples « entêtés » de Platon ? Serait-ce Eusèbe, qui l'a si bien réfuté ? Saint Justin Martyr, « qui fait un si long dénombrement des contradictions des philosophes et en particulier de celles de Platon » ? Saint Augustin, « qui a choisi les Platoniciens entre tous les autres philosophes pour les réfuter » ? Théodoret, « qui a rapporté les égaremens étranges de Platon » ? Seraient-ce Lactance, Epiphane ?... Et il soutient, lui, « qu'il n'y en a pas un, de tous ceux dont il nous reste des ouvrages, qui n'ait fait profession de rejetter Platon, pour s'attacher uniquement à JESUS-Christ », et qui n'ait considéré le philosophe grec « comme un plagiaire et un Corrupteur des Prophètes ». *Réponse* (78-81) et *Préface*, 21. — Cependant, le P. Baltus est bien obligé de faire des concessions. « Il est vray que lors qu'il s'agissoit de comparer les Philosophes Payens entre eux, ils donnoient la préference à Platon, comme à celuy dont la Philosophie estoit la moins éloignée en quelques points des dogmes du Christianisme. Mais ils n'estoient pas Platoniciens pour cela : Ils ne prenoient pas ses ouvrages pour des commentaires de l'Ecriture sainte · Ce qui auroit esté un égarement et une extravagance, dont j'ay peine à croire que les plus fous des hérétiques ayent esté capables. Les Anciens Chrêtiens sçavoient trop ce que l'Apostre St. Paul a dit sur ce sujet, et ce qui n'est pas ignoré, au rapport de St. Augustin, même par les plus simples des Fidéles, qui est de prendre garde, que personne ne les séduise par les raisonnemens d'une fausse philosophie, qui vient de la tradition des hommes, et qui n'est fondée que sur les élémens d'une science humaine, et non sur Jesus-Christ. » Baltus, *Réponse*, 81-84. — D'ailleurs le platonisme était le plus grand ennemi de l'Eglise naissante, et c'est folie de croire que les Pères l'ont adopté. « A-t'on coûtume d'estimer ou de suivre les sentimens d'un ennemi que l'on combat, et qui nous persecute ? Les Chrêtiens du Levant ont-ils jamais fait profession d'estimer ou de suivre l'Alcoran ? Les Catholiques d'Allemagne sont-ils entêtez des ouvrages de Luther ? A-t'on jamais vû les Évêques de France loüer ou recommander la lecture des livres de Calvin ou souffrir qu'on les enseigne dans les Academies ou dans les Universitez ? » *Suite*, 131.

pour des Commentaires de l'Ecriture, et de concevoir la nature du Verbe comme il l'avoit conceuë. Il se figuroit Dieu tellement élevé au dessus des Creatures, qu'il ne croyoit pas qu'elles pûssent estre sorties immediatement de ses mains, et il mettoit entre elles et luy ce Verbe, comme un degré par lequel l'action de Dieu pûst passer jusqu'à elles. Les Chrestiens prirent cette mesme idée de Jesus-Christ, et c'est là peut-estre la cause pourquoy jamais Heresie n'a esté ny plus generalement embrassée, ny soûtenuë avec plus de chaleur que l'Arianisme [1].

Ce Platonisme donc, qui sembloit faire honneur à la Religion Chrestienne, lors qu'il luy estoit favorable, se trouva tout plein de Demons, et de là ils se répandirent aisément dans le Sistême que les Chrestiens imaginerent sur les Oracles.

Platon veut que les Demons soient d'une nature moyenne entre celle des Dieux, et celle des hommes ; que ce soient des Genies aëriens destinez à faire tout le commerce des Dieux et de nous ; que quoy qu'ils soient proches de nous, nous ne les puissions voir ; qu'ils

1. Il faut voir comme Baltus triomphe à propos de ce passage, et ce qu'il en tire contre Fontenelle. « Je réponds premierement, que vous ne deviez donc pas vous exprimer aussi generalement que vous l'avez fait, en disant que presque tous les Chrêtiens sçavans avoient esté entêtez du Platonisme ; puisque cette maniere de parler comprend autant et plus, les Peres de l'Eglise et les Ecrivains Orthodoxes, que les hérétiques. Secondement, que vostre proposition ainsi restrainte à quelques hérétiques, n'a plus aucune force, et ne regarde plus nostre sujet : puisqu'il ne s'agit pas de ce que les anciens hérétiques ont pensé touchant les Oracles ; mais de ce que les Peres de l'Eglise nous en ont appris, et du sentiment que les Anciens Fidéles en ont eu. Troisiemement, que quand bien même quelques hérétiques ou quelque Auteur suspect, comme Origene, d'avoir esté trop attaché à Platon, auroient crû, ainsi que tous les autres, que les Oracles ont été rendus par les démons, il ne s'ensuit pas qu'ils ayent soûtenu ce sentiment, parce qu'il estoit conforme à la doctrine de ce Philosophe, ou qu'ils l'aient appris de luy, ny enfin qu'il soit faux, comme vous le prétendez. » (85-86).

penetrent dans toutes nos pensées; qu'ils ayent de l'amour pour les bons, et de la haine pour les méchans, et que ce soit en leur honneur qu'on a étably tant de sortes de Sacrifices, et tant de Ceremonies diferentes [1].

Il ne paroist point par là que Platon reconnust de mauvais Demons, ausquels on pûst donner le soin des fourberies des Oracles. Plutarque* cependant asseure qu'il en connoissoit, et à l'égard des Platoniciens, la chose est hors de doute [2]. Eusebe dans sa Préparation Evangelique*, rapporte quantité de Passages de Porphire, où ce Philosophe Payen asseure que les mauvais Demons sont les auteurs des Enchantemens, des Philtres, et des Malefices; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des Spectres, et par des Fantosmes; que le Mensonge est essentiel à leur nature; qu'ils excitent en nous la pluspart de nos passions; qu'ils ont l'ambition de vouloir passer pour des Dieux; que leurs corps aëriens et spirituels se nourrissent de suffumigations, de sang répandu, et de la graisse des Sacrifices; qu'il n'y a qu'eux qui se mêlent de rendre des Oracles, et à qui cette fonction pleine de tromperie, soit tombée en partage; et enfin à la teste de cette troupe de mauvais Demons il met Hecate et Serapis [3].

Jamblique, autre Platonicien, en dit autant; et comme la pluspart de ces choses-là sont vrayes, les Chrestiens receurent le tout avec joye, et y ajoûterent mesme un

* *Dialogue des Oracles qui ont cessé.*
* *Liv. 4. 5. 6.*

1. Van Dale, 185-188, avec double citation de l'*Epinomis* et du *Cratyle.*
2. Van Dale, 188-189 et 22.
3. Van Dale, 188-192, cite Tertullien, Minucius Felix, Origène, etc., parmi les disciples de Porphyre sur ce point particulier.

peu du leur. Ils y ajoûterent*, par exemple, que les Demons déroboient dans les écrits des Prophetes quelque connoissance de l'avenir, et puis s'en faisoient honneur dans leurs Oracles [1].

Ce Sistême des Chrestiens avoit cela de commode, qu'il découvroit aux Payens, par leurs propres principes, l'origine de leur faux Culte, et la source de l'Erreur où ils avoient toûjours esté. Ils estoient persuadez qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans leurs Oracles, et les Chrêtiens qui avoient à disputer contre eux, ne songeoient point à leur oster cette pensée. Les Demons dont on convenoit de part et d'autre, servoient à expliquer tout ce surnaturel. On reconnoissoit cette espece de miracle ordinaire qui s'estoit fait dans la Religion des Payens ; mais on leur en faisoit perdre tout l'avantage par les Auteurs ausquels on l'attribuoit, et cette voye estoit bien plus courte et plus aisée que celle de contester le miracle mesme par une longue suite de recherches et de raisonnemens [2].

* *Tertullien dans l'Apologetique.*

1 un peu du leur, par exemple, que les Démons 1687.

---

1. Van Dale, 188-192. « Ita et hinc sumentes quosdam temporum SORTES, AEMULANTUR DIVINATIONEM... » Tertullien, *Apolog.*, XXII, cité par Van Dale, 191.

2. « Mais pour revenir à ce que vous dites. Estoit-il plus difficile à vostre avis, d'attribuer tout ce que les Oracles avoient de surprenant aux fourberies des Prêtres des idoles, qu'aux démons ? Falloit-il entrer pour cela dans une discussion de faits plus longue et plus difficile ? C'est ce qui ne paroit pas. Au contraire ce dernier moyen estoit sans doute beaucoup plus aisé et plus propre à tourner le paganisme en ridicule. Les Peres ne l'ont pas ignoré, comme vous l'avez remarqué dans Origene et dans Eusèbe... Pourquoy donc ne se sont-ils pas attachez à ce moyen si aisé, si propre à confondre les idolâtres et qui leur estoit si parfaitement connu ? Pourquoy l'ont-ils abandonné ? Si ce n'est parce qu'ils l'ont jugé faux, insoûtenable et éloigné de l'apparence même de la

Voila comment s'établit dans les premiers Siecles de l'Eglise, l'opinion qu'on y prit sur les Oracles des

verité. Ils estoient convaincus à n'en pouvoir douter, par un trés-grand nombre de raisons, d'experiences et d'autoritez évidentes, que la plus-part des Oracles des Payens estoient véritablement des impostures et des illusions des démons. Et pour le prouver aux idolâtres, ils n'ont point appréhendé d'entrer dans une discussion aussi difficile que l'est celle des bons et des mauvais Esprits et des marques par lesquelles on peut les distinguer : Discussion dis-je trés-longue et trés-difficile, dont ils se seroient épargné la peine, s'ils avoient crû que les Oracles ne fussent que des fourberies des Prêtres des idoles. » Baltus, *Réponse*, 57. — « Que si on veut entrer dans le détail de l'une et de l'autre de ces deux manieres dont on peut expliquer les Oracles : N'est-ce pas une chose incomparablement plus longue et plus difficile, d'examiner la nature des démons, leurs proprietez, leur pouvoir, leurs connoissances, leurs operations et les marques par lesquelles on peut les distinguer ? Ose-t-on comparer les niaiseries que l'on vient de rapporter de Mr. Van-Dale, à toutes ces questions importantes de Philosophie et de Theologie, dans lesquelles ceux qui ont attribué les oracles aux démons et qui ont voulu les expliquer en détail, ont esté obligez d'entrer. » Car enfin, « si ce systême (de Van Dale) pouvoit une fois prévaloir, quelle réforme ne verrions-nous pas dans la Philosophie et dans la Theologie ? combien de questions retranchées ? combien de difficultés applanies ?... ». *Suite*, 67-68. — « J'ajoûte que si pour justifier vos expressions outrées sur ce sujet, vous m'opposez ce que quelques Auteurs célébres ont avancé touchant le Platonisme des Peres, qui ont vécu avant le Concile de Nicée, j'ay à vous répondre : I. Qu'il s'en faut bien qu'ils ayent porté les choses aussi loin que vous. II. Qu'ils n'ont point apporté de preuves de ce qu'ils ont dit. III. Que ce n'est point là du tout ce qui a esté le plus approuvé dans leurs livres, ou ce qui mérite le plus de l'estre. IV. Enfin que pour vérifier votre proposition, il faut que par un Parallele exact, vous montriez la conformité des sentimens des Anciens Chrêtiens avec ceux de Platon, dans la plus-part des points de leur doctrine, et que vous produisiez les endroits de leurs ouvrages où ils ont fait profession de suivre ce Philosophe, comme je vous ay indiqué quelques-uns de ceux où ils le rejettent absolument, et où ils combattent fortement ses erreurs. Or c'est ce que je ne crois pas que vous ny Mr. Van Dale puissiez jamais faire. » *Rép.*, 86-87. On peut même aller beaucoup plus loin. « Sans m'arrêter à vous faire remarquer la contradiction qui se trouve entre ce que vous dites ici, et ce que vous avez dit jusqu'à présent, je vous accorde volontiers tout ce que vous avancez sur ce sujet. Qu'est-ce que cela fait à nostre question ? Est-ce de Platon que les premiers Chrêtiens ont appris l'existence des démons, leur malice, et le désir qu'ils ont de perdre les hommes ? Ne reconnoissez-vous pas que l'Ecriture enseigne tout cela fort exactement ? Avez-vous espéré qu'en vous mocquant des fables que Platon, Hésiode et Plutarque racontent de leurs démons, vous renverseriez ce que l'Ecriture et la Foy nous apprennent touchant ces malins Esprits ? C'est ce que je ne sçaurais me persuader ». 87. « Reconnoissez donc Mr. que cette raison, ainsi que les deux autres précedentes, que vous avez supposé aux Anciens Chrêtiens, et

Payens. Je pourrois aux trois raisons que j'ay apportées en ajoûter une quatriéme, aussi bonne peut-estre que

pour lesquelles vous prétendez qu'ils ont crû, que les Oracles des Payens estoient rendus par les démons, ne sont que des chimeres, auxquelles ils n'ont jamais pensé et que vous n'avez imaginé, qu'afin de combattre leur sentiment avec plus de facilité ». 87. Et, avec force citations des Pères de l'Eglise, d'Eusèbe, d'Origène, de Porphyre, Jamblique, Eunapius, etc., etc., il continue à réfuter Fontenelle. « Y avoit-il quelque superstition dans toute l'idolatrie, où l'opération du malin Esprit fût plus manifeste que dans les Oracles ? Dans la magie, direz-vous. Et doutez-vous qu'il n'y eust de la magie dans la maniere dont les Oracles se rendoient et dont ils avoient esté établis ? Les Anciens Chrêtiens n'en doutoient pas ». Viennent alors les témoignages de Porphyre, Jamblique, Eunapius. A les lire, « vous reconnoîtrez avec les Anciens Chrêtiens, que les Oracles estoient toûjours accompagnez de magie. Puis donc que vous avoüez que les démons sont les auteurs de la magie, vous devez par consequent avouer aussi, qu'ils estoient les véritables auteurs des Oracles ». 90. — Dans sa *Suite*, Baltus n'a pas pu s'empêcher de revenir à ce platonisme des Pères « si souvent produit, mais jamais prouvé », et il a résumé ainsi (128-130) ses raisons. « Il n'y a rien dont ils aient été plus éloignez que du Platonisme, I. Parce qu'ils l'ont toujours considéré comme faisant partie du Paganisme, dont on ne peût douter qu'ils n'ayent eu une extrême horreur. II. Parce qu'ils n'ont jamais eu de plus grands ni de plus dangereux ennemis à combattre que les Platoniciens, et ceux qui se prévaloient des sentiments de Platon, et de la haute estime où il estoit, pour s'opposer avec plus d'avantage au Christianisme. III. Parce qu'uniquement et inviolablement attachez à l'Ecriture Sainte et à la Tradition, ils n'avoient garde d'aller puiser dans un Philosophe Payen leurs sentimens en matiere de Foy ou de Religion. IV. Parce que cette même Ecriture leur apprenoit que toute la Philosophie et toute la sagesse profane n'estoit que folie et égarement ; et qu'ils ont toujours parlé en ce sens autant et plus de celle de Platon, que de celle de tous les autres Philosophes. V. Parce qu'ils sçavoient que la Philosophie Platonicienne avoit esté la source de la pluspart des heresies qui s'estoient élevées, et contre lesquelles ils combattoient sans cesse, en reprochant aux heretiques leur Platonisme, comme la chose la plus capable d'en donner de l'horreur. VI. Parce qu'ils estoient convaincus que la Philosophie de Platon estoit remplie des erreurs les plus grossieres, qu'ils s'appliquoient continuellement à faire connoître et à réfuter, afin de ruiner le Paganisme en l'attaquant par ce qu'il avoit de plus fort et de plus éblouissant. VII. Parce qu'ils estoient persuadez, que dans ce que Platon avoit dit de plus raisonnable, il y avoit des erreurs meslées qui devoient le faire absolument rejetter. VIII. Parce qu'ils ne doutoient point que ce Philosophe n'eust tiré de l'Ecriture sainte ces sortes de sentimens plus raisonnables, qu'il avoit corrompus ensuite, soit par ignorance, soit par malice : et que par consequent ils auroient eû grand tort d'aller puiser dans un ruisseau bourbeux, ayant chez eux la source infiniment pure des Ecritures Saintes. » Il espère d'ailleurs développer plus fortement quelque jour toutes ces raisons. En attendant, il lui sera sans doute permis de donner à son adversaire une bonne

toutes les autres, c'est que dans le Sistême des Oracles rendus par les Demons, il y a du Merveilleux [1], et si l'on a un peu étudié l'esprit humain, on sçait quelle force le Merveilleux a sur luy. Mais je ne pretens pas m'étendre sur cette reflexion; ceux qui y entreront, m'en croiront bien, sans que je me mette en peine de la prouver, et ceux qui n'y entreront pas, ne m'en croiroient pas peut-estre aprés toutes mes preuves.

Examinons presentement l'une aprés l'autre, les raisons qu'on a euës de croire les Oracles surnaturels.

CHAPITRE IV [2].

Que les Histoires surprenantes qu'on debite sur les Oracles, doivent estre fort suspectes.

Il seroit dificile de rendre raison des Histoires et des Oracles que nous avons rapportez, sans avoir recours aux

leçon de logique. Pour démontrer congrûment sa thèse, en effet, « il devoit rapporter des témoignages tirez de l'antiquité et de ces mêmes Peres de l'Eglise qu'il soûtient avoir esté Platoniciens : alors il auroit parlé en habile homme qui va droit au fait, et qui sçait choisir des preuves convenables à son sujet. Or c'est ce qu'il n'a point fait, et ce que je ne pense pas qu'il puisse faire facilement, quelque rempli qu'il soit depuis long-temps de cette fausse idée ».

1. Tout Fontenelle est dans ces lignes. — Et c'est aussi un des passages qui ont le plus vivement indisposé Baltus contre Van Dale et son imitateur. « *C'est parce que l'on sçait que le commun du monde est fort porté à attribuer aux démons tout ce dont il ne sçait pas la cause.* Si bien donc que tous les saints Peres et les Auteurs Ecclesiastiques de tous les siecles, n'ont esté tous que des gens du commun, qui n'ont attribué aux démons les Oracles du Paganisme, que parce qu'ils n'en sçavoient pas la veritable cause. Mr. Van Dale est le seul qui ait eû assez de force d'Esprit pour se tirer de la foule, et pour s'élever fort au-dessus de tous ces gens du commun. » Baltus, *Suite*, 65.

2. Ce chapitre, le plus long de l'*Histoire des Oracles*, en est aussi

Demons, mais aussi tout cela est-il bien vray ? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquieter de

le plus vigoureux et le plus original; beaucoup mieux qu'un autre, il met en lumière l'habileté et la force de l'adaptation française. La plupart des matériaux en sont empruntés à Van Dale : mais du fait seul de leur réunion, de leur concentration, ils prennent une tout autre valeur démonstrative, et surtout la disposition en est commandée par quelques principes généraux, nettement formulés, tantôt communs aux deux écrivains, tantôt particuliers au français seulement, et dont les matériaux reçoivent une nouvelle et énergique signification. Une brève analyse le fera voir sans doute avec assez de netteté.

Rien n'est plus prudent que de « bien s'assurer d'un fait », « avant de s'inquiéter de sa cause ». Mais ce principe, toujours si simple, et particulièrement redoutable en l'espèce, et que Fontenelle a eu bien raison de placer en tête de son argumentation contre les oracles, il est allé le prendre, avec l'anecdote qui le prouve,... à la dernière page de la *Seconde Dissertation* de Van Dale ! Le changement témoigne d'autant d'intelligence que d'habileté. — Avec sa lourdeur habituelle, Van Dale raisonne sur le διότι et le ὅτι : une simple réflexion, ironique, suffit à Fontenelle, et cette ironie légère passera dans la réduction qu'il fait de la jolie anecdote, trop longuement contée par le hollandais, trop surchargée de détails inutiles, pour que le ridicule s'en dégage vivement. — L'anecdote de la dent d'or étant à la fin du *De Oraculis*, l'auteur ne raisonne pas là-dessus, et il a raison de ne pas raisonner : Fontenelle au contraire est tout à son aise pour faire des applications du principe posé au début du chapitre ; et comme il est philosophe, beaucoup plus que Van Dale, et homme de science, ce que l'étranger ne fut jamais, il écrit deux réflexions qu'on chercherait en vain dans son modèle. « Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance..... De grands physiciens ont fort bien trouvé... » — La discussion sur les oracles est une discussion d'histoire ; et Van Dale n'en ignore pas les règles, puisqu'il les applique assez bien dans son ouvrage ; il ne les a cependant formulées nulle part. Fontenelle ne commet pas cette faute. « Les discussions historiques... » Il a en effet assez réfléchi sur la matière : cf. *De l'origine des fables, Sur l'histoire*. Et il est d'autant plus nécessaire de rappeler ici les règles de la critique historique, qu'il s'agit de religion, et que les causes d'erreur abondent alors. « Surtout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion... ». Or ces prudentes observations sont éparses dans Van Dale, 3, 12, 14, 17, 183, 193, etc. — Application de ces principes aux chrétiens des premiers siècles : explication des *Apocryphes*, Van Dale, 4, 12, 15, 39, 42 ; — discussion des oracles cités dans le chap. I de la *Première Dissertation* ; Van Dale, 25-35, 36-58 (avec interruption, par digressions, de 39-40, 42-53) etc., etc. — Nous avons montré plus bas comment Fontenelle ramasse et réduit les raisonnements qu'il emprunte à Van Dale, à propos de la discussion de la légende de Thamus. Il suffira d'ailleurs d'être un peu attentif aux références que nous donnons du *De Oraculis* dans ce chapitre, pour apprécier les heureuses modifications que l'*Histoire des Oracles* y a constamment apportées.

la cause. Il est vray que cette methode est bien lente pour la pluspart des Gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par dessus la verité du fait[1]; mais

1. Van Dale, 473. «... Tam apud Veteres quam recentiores fuisse gratis ferè assumptum id quod in quaestione erat : ac de διότι fuisse disputatum et conclusum, antequam de ipso ὅτι ullo modo constaret. Ita enim saepius contingit, ut multi priusquam constet de Veritate hujus illiusve praetensae historiae, comminiscantur facti causas : quas si penetrare se posse desperent, statim ad supernaturales et miraculosas confugiunt. Atque ita investigant ac supponunt quandoque causas istarum rerum, quae nunquam fuerunt in rerum natura, imò saepe nec esse queant. Exemplum hujus rei notabile admodum habemus, in puero illo Silesiaco...» Et Van Dale rapporte l'anecdote, « ipsius Sennerti verbis » :

«Anno Christi 1593. circa festum Paschatis rumor innotuit, puerum quendam Annorum septem, *Christophorum Mullern*, in pago *Weildorst* in Silesia, cum ipsi dentes excidissent, ultimi Molaris loco dentem aureum succrevisse; cujus rei historiam post anno Christi 1595. descripsit et publicè edidit *D. Jacobus Horstius*, Medicinae Professor in Academia Helmstadianâ, qui ipsum partim pro naturali, partim pro prodigioso habet, et solatii loco Christianis à Turcâ tum afflictis adhibitum esse statuit. Eodem anno 1595. ejusdem aurei dentis historiam edidit *Martinus Rulandus*, cui se opposuit *Joh. Ingolsteterus* anno 1597. contra quem suum judicium eodem anno defendit *Martinus Rulandus*. De eodem aureo dente scribit etiam *Andreas Libavius* part. 2. singular. Dissert. 7. qui Disputationes illas, in partem utramque habitas recenset; quas ut huc afferam operae pretium non esse puto. Non entis enim nullae sunt affectiones, et dens ille aureus nullus fuit, sed fucus merus, qui Vratislaviae demum detectus fuit. Ejus rei historiam ad me perscripsit *Dn. D. Michael Doringius*, sicut illam ex *Dn. Danielis Bucretii* Physici quondam Vratislaviensis relatione accepit, quae talis fuit. Puer ille cum Vratislaviam deductus fuisset, et omnes novitatis istius miraculosae (ut putabatur) cognoscendae ac videndae desiderio tenerentur, factum est, ut in Doctorum virorum conventum ac concionem, cui inter alios plures *Cl. D. Christophorus Rhumbaumius* P. M. etiam interfuit, vocaretur. Acciti et admissi dentem sedulò contemplati sunt, qui splendore aurum Rhenanum repraesentavit. Adfuit simul aurifaber. Is jussus frictione lapidis Lydii dentem examinavit. Linea affrictione inducta existimabatur revera esse aurum Rhenanum. Aurifaber igitur rei veritatem penitiùs exploraturus, ipsi illevit pigmentum aureum, et, ecce linea illa absumpta disparuit. Protinus ergo de fraude suspicio concipitur. *D.* vero *Rhumbaumius*, ut erat ingeniosus et cautus, inspectionem repetit, atque supernè dentem non integrum, sed foraminulo pertusum conspicatur. Spatula igitur ferrea admotâ, nunquid lamina aliqua Orichalcea solùm denti esset inducta, explorat. Rem ita se habere certissimè invenit, et reliquis spectatoribus ostendit. Lamina enim illa per stapulam movebatur, nihilque erat aliud quam medietas (et forsan inaurata) globuli, quales crumenis et marsupiis olim à fœminis in Silesia

enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du Siecle passé à quelques Sçavans d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler icy.

En 1593. le bruit courut que les dents estant tombées à un enfant de Silesie, âgé de sept ans, il luy en estoit venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Medecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595. l'Histoire de cette dent, et prétendit qu'elle estoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avoit esté envoyée de Dieu à cet Enfant pour consoler les Chrestiens afligez par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux Chrestiens, ny aux Turcs. En la mesme année, afin que cette dent d'or ne manquast pas d'Historiens, Rullandus en écrit encore l'Histoire. Deux ans aprés, Ingolsteterus, autre Sçavant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, et Rullandus fait aussi-tost une belle et docte Replique. Un autre grand Homme nommé Libavius, ramasse tout ce qui avoit esté dit de la dent, et y ajoûte son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux Ouvrages, sinon qu'il fust vray que la dent estoit d'or. Quand un Orfévre l'eut examinée, il se trouva que c'estoit une feüille d'or appliquée à la dent avec

gestari solitis appendi consueverint. Detraxisset prorsus à dente laminam istam *D. Rhumbaumius*, ni deceptor restitisset, et se cum puero subduxisset. Fraudis enim haec detectio pessime habuit pueri istius circumductorem, utpote qui nummos corrodendi occasionem sibi ereptam esse videbat: atque ita cum aureo isto dente evanuit ac disparuit.. » — Sur la difficulté ou plutôt l'impossibilité d'apporter des preuves en matière d'oracles, cf. Van Dale, *Préface*, 20, et *De Oraculis*, 3, 13 et 194.

beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des Livres, et puis on consulta l'Orféyre [1].

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matieres. Je ne suis pas si convaincu de nostre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnuë, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison [2]. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les Principes qui menent au vray, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent tres-bien avec le faux.

De grands Phisiciens ont fort bien trouvé pourquoy les lieux souterrains sont chauds en hyver, et froids en

1. Bayle (*Nouvelles de la République des Lettres*, fév. 1687), résume le livre de Fontenelle, analyse les raisons qui ont persuadé les premiers chrétiens de la vérité des oracles, et ajoute : « Il sappe le I. de ces fondemens par une machine bieu redoutable, c'est qu'il montre que ces Histoires sont fort suspectes de fausseté. Cela est plus adroit que l'on ne pense, et fort propre à étonrdir et décontenancer un adversaire; car pendant qu'on lui laisse chercher les causes d'un fait, on lui donne le moïen de se promener au long et au large ; mais des qu'on l'oblige à prouver le fait, on le reserre terriblement. » Le P. Baltus, on le devine, ne se laisse jamais « reserrer », et voici ce qu'il répond à Van Dale et à Fontenelle. « Mr. Van Dale a ramassé sur ce sujet tous les exemples de fourberies qu'il a pû trouver, et le choix qu'il en a fait, est tout à fait admirable. Tantost il nous produit d'un livre de contes italiens une teste de mort qui parle par le moyen d'une sarbacane, et par où un fourbe vient à bout d'attrapper la bourse d'un sot. Tantost c'est une Relation Françoise d'où il tire une histoire impertinente de quelques voyageurs, qui de loin prennent un tronc d'arbre pourri pour un monstre épouvantable. Tantost c'est une dent prétenduë d'or d'un Enfant de Silesie, à laquelle à ce qu'il dit, plusieurs habiles gens furent trompez; icy c'est la colombe d'Archytas qui voloit par ressort; là c'est la teste parlante du P. Kircher... Je laisse à juger à tous ceux qui ont eu assez de patience pour lire son livre, combien tous ces exemples sont persuasifs, convaincans et convenables au fait dont il s'agit: combien ils prouvent clairement que tous les hommes ont pu pendant plus de deux mille ans, prendre de semblables tours d'adresse, ou de pareilles fourberies joüées dans les Oracles, pour des miracles et des effets surnaturels de la puissance des Dieux. Pour moy j'avoüe que je n'ose dire ce que j'en pense, je me contente d'admirer la confiance avce laquelle Mr. Van Dale les a proposez, et la foy de ceux qui en ont esté convaincus. » *Suite*, 334.

2. Tous ces raisonnements sont de Fontenelle. Cf. son *Origine des Fables*.

esté ; de plus grands Phisiciens ont trouvé depuis peu que cela n'estoit pas [1].

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les Historiens, mais ces Historiens n'ont-ils esté ny passionnez, ny credules, ny mal instruits, ny negligens ? Il en faudroit trouver un qui eust esté spectateur de toutes choses, indifferent, et appliqué.

Sur tout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la Religion, il est assez dificile que selon le Party dont on est, on ne donne à une fausse Religion des avantages qui ne luy sont point deus, ou qu'on ne donne à la vraye de faux avantages dont elle n'a pas besoin.[2] Cependant on devroit estre persuadé qu'on ne peut jamais ajoûter de la verité à celle qui est vraye, ny en donner à celles qui sont fausses.

Quelques Chrestiens des premiers Siecles, faute d'estre instruits ou convaincus de cette maxime, se sont laissé aller à faire, en faveur du Christianisme, des suppositions assez hardies, que la plus saine partie des Chrestiens ont ensuite désavoüées. Ce zele inconsideré nous a produit une infinité de Livres apocriphes [3], ausquels on donnoit

21 Ce zèle inconsidéré a produit 1687.

1. Ces observations n'appartiennent qu'au physicien Fontenelle.

2. Van Dale, 3. « Laudabile juxta atque utile mihi videtur, falsas opiniones... quae nihilominus talem ac tantam sibi pepererunt auctoritatem ut iis superstitiosi nimis Doctrinae nostrae Defensores, pro parte saltem, Religionem nostram superstruere aut stabilire praesumant profligare. Eo quod semper infelicem talia habeant successum ; ac veritatem Doctrinae et Religionis Christianae apud irreligiosos homines... adhuc magis reddant suspectam. »

3. Van Dale, 4. « Cujusmodi non piae (uti à multis vocantur) sed impiae fraudes, quam magnum acervum Pseudo-Euangeliorum, Epistolarum, Liturgiarum, Oraculorum, etc.., invexerint, abunde patet ex primorum Christianismi seculorum Scriptoribus... » Suit l'énumération

des noms d'auteurs Payens ou Juifs ; car comme l'Eglise avoit affaire à ces deux sortes d'ennemis, qu'y avoit-il

des principaux Apocryphes (4 et 5). « Haec omnia fiebant, quasi vero, ad majorem auctoritatem Christianae Religioni, *quae nec tali auxilio nec defensoribus istis egebat* (souligné dans le texte), etiam inter Gentes, conciliandam. Gentes scilicet eorumque vana superstitio sic propriis testimoniis redarguebantur, atque in consensum, (volentes, nolentes), verae religionis trahebantur. Dum revera interim ipsi auctores piae hujus (sic dictae) fraudis, aliique hisce nimium creduli, ab ipsis Gentibus, saltem nasutioribus inter eas, irrisui, uti ostensum est, habebantur. » *Ibid.* 12. — Cf. encore, *Ibid.*, 45-53 et 15 : « Ast piorum hominum zelum quandoque ultra debitos terminos provectum non semel experti sumus... »

A quoi Baltus répond : « Je scay que pour faire valoir vos soupçons et disposer adroitement vos lecteurs à y entrer, vous vous répandez en des accusations vagues contre les premiers Chrêtiens, que vous voulez faire passer, ainsi que les Prêtres des idoles, pour des fourbes et des imposteurs, qui pour favoriser le Christianisme, n'ont point fait de difficulté de supposer quantité de livres. C'est là un artifice ordinaire à ceux qui se trouvent embarrassez de l'autorité des Peres et des anciens Auteurs, qui sont opposez à la nouvéauté des sentimens qu'ils veulent introduire. Manquant de bonnes raisons pour résoudre les difficultez que l'on peut leur former de ce côté-là, et dont ils sentent toute la force, ils les tranchent tout d'un coup à la faveur de ces suppositions et de ces falsifications prétenduës.

Il me semble néanmoins que vous devriez estre un peu plus réservé à former de pareilles accusations contre les premiers Fidéles, dont l'éminente vertu, et l'horreur qu'ils avoient du mensonge et de la fourberie, sur tout en matiere de religion, devroit ce semble, les mettre à couvert. » (En note, citations de saint Justin martyr, de saint Jérôme et de saint Augustin, pour prouver l'horreur qu'avaient les premiers chrétiens du mensonge). « D'autant plus que vous ne produisez point d'autres preuves de vostre accusation contre eux, que les livres de Mercure Trismegiste et des Sibylles, comme si ce que les Peres de l'Eglise en ont cité, estoit indubitablement supposé et reconnu pour tel par tous les Sçavans, ce qui n'est pas assurément. Et quand il le seroit, il faudroit de plus nous convaincre que ces suppositions viennent plusôt des Fidéles, que de quelques Juifs Hellenistes ou des Hérétiques des premiers siecles.

Ce sont ces derniers que vous avez raison d'accuser de ces sortes de fouberies. Ils en ont fait une infinité pour soûtenir ou pour répandre leurs errreurs. Aussi les Peres de l'Eglise n'ont pas manqué de les découvrir et d'en faire connoître la fausseté, comme entre autres Origène et St. Epiphane. Par-là ils ont fait voir qu'ils n'estoient pas gens à se laisser tromper si facilement que vous le prétendez, ni disposez à souffrir que ceux qui leur estoient soumis, entreprissent d'en imposer à d'autres, quelque bonne intention qu'ils pussent avoir d'ailleurs. » 30-34.

Et Baltus de le prouver par l'exemple d' « un prêtre d'Asie » qui,

de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur presentant des Livres, qui quoy que faits, à ce qu'on pretendoit, par des Gens de leur Party, fussent neanmoins tres-avantageux au Christianisme? Mais à force de vouloir tirer de ces Ouvrages supposez un grand effet pour la Religion, on les a empêchez d'en faire aucun. La clarté dont ils sont, les trahit, et nos mysteres y sont si nettement dévelopez, que les Prophetes de l'Ancien et du Nouveau Testament n'y auroient rien entendu auprés de ces Auteurs Juifs et Payens [1]. De quelque costé qu'on se puisse tourner pour sauver ces Livres, on trouvera toûjours dans ce trop de clarté, une difficulté insur-

« ayant voulu, pour faire honneur à saint Paul, débiter ses pieuses imaginations touchant les voyages de cet Apôtre et de sainte Thècle, en fut sévèrement puni par une dégradation honteuse..., ce qui fait voir combien déz les premiers temps de l'Eglise, les Evêques ont esté éclairez pour reconnoître ces sortes de suppositions, et exacts à les rejetter » ; — et ce qui fait mieux voir encore qu'aprés tout ce qu'a dit Baltus, la question des Apocryphes reste intacte; car n'a-t-il pas eu la naïveté d'ajouter (*Suite*, 58), qu'il « peut estre » que quelques anciens chrétiens « se sont laissez tromper aux suppositions »; « mais il y a bien de la difference entre se laisser tromper, et entreprendre de tromper les autres. L'homme le plus saint et le plus sçavant peut tomber dans le premier inconvenient; mais il n'y a qu'un fourbe et un scélerat qui puisse entreprendre de tromper les autres, sur tout en matiere de religion ».

1. Van Dale, 35. « Quis enim credat, etiam inter nos Christianos, qui sit pauló nasutior, praetensa illa Oracula Sibyllarum... quae tam clare atque apertè, tam distincte quoque, personis, nominibus, locisque ac temporibus indicatis, de Servatoris nostri Origine, Nativitate, Doctrina, Miraculis, Passione, etc. pronunciaverunt, Dei Opt. Max. instinctu fuisse prolata? Deumque illum Omnipotentem... plus notitiae dedisse Gentilibus, eorumque praetensis Vatibus, quam ipsis Prophetis, qui populo Dei ex ipsius Dei Spiritu, revelatione, impulsu, ac mandatis, de ea re locuti sunt, ut Israëlem Dei in spem aeternae salutis erigerent? » — « Ex hac Officina prodiit quoque supposititius ille Hermes Trismegistus; ex quo tam multa Lactantius suis Operibus (quod utinam ne fecisset!) inseruit. » Cf. encore 7 et 13-15. Il y a même, dans cette dernière page, une jolie comparaison, qu'on peut s'étonner que Fontenelle n'ait pas conservée. « Quo in casu admodum facilè accidit etiam maximis viris, quod optimis quandoque contingit nummulariis, qui, dum aliis occupati iisque valdè intenti, non nimis attendunt ad praesentia, sic unum aut alterum mali commatis vel adulteratum nummum inter plurimos optimae monetae praetervident, ac transmittunt. »

montable. Si quelques Chrestiens supposoient bien des Livres aux Payens ou aux Juifs, les Heretiques ne faisoient pas de façon d'en supposer aux Orthodoxes. Ce n'estoient que faux Evangiles, fausses Epîtres d'Apostres, fausses Histoires de leurs Vies, et ce ne peut estre que par un effet de la Providence Divine que la verité s'est démêlée de tant d'Ouvrages apocriphes qui l'étoufoient.

Quelques grands hommes de l'Eglise, ont esté quelquefois trompez [1], soit aux suppositions des Heretiques contre les Orthodoxes, soit à celles des Chrêtiens contre les Payens ou les Juifs, mais plus souvent à ces dernieres. Ils n'ont pas toûjours examiné d'assez prés ce qui leur sembloit favorable à la Religion ; l'ardeur avec laquelle ils combatoient pour une si bonne cause, ne leur laissoit pas toûjours la liberté de choisir assez-bien leurs armes. C'est ainsi qu'il leur arrive quelquefois de se servir des Livres des Sibilles, ou de ceux d'Hermés Trismegiste, Roy d'Egipte.

On ne pretend point par là affoiblir [2] l'autorité, ny attaquer le merite de ces grands hommes. Aprés qu'on aura remarqué toutes les méprises où ils peuvent estre tombez sur un certain nombre de faits, il leur restera une infinité de raisonnements solides, et de belles découvertes,

1 étoient bien capables de supposer des Livres 1728.

1. Van Dale, 42. « In primis Christianismi seculis, non defuere Viri, alias non magni nominis solùm, sed et revera magni, qui satis incautè se, in iis, quae aliquid pro Veritate vel auctoritate Religionis Christianae facere videbantur, decipi passi sunt. » Cf. aussi 39.

2. Van Dale, 183. « Consideres igitur mecum, cordate Lector, quid praejudicii afferre queat Religioni nostrae, aut doctrinae Euangelicae, si obiter ostendam, Patres seu Scriptores primitivae Ecclesiae qui circa tam multa fuere erroribus subjecti, saepiusque et circa ea, quae non minimi ponderis erunt, errarunt ; etiam errasse in aliquibus circa Doctrinam de Daemonibus ? »

sur quoy on ne les peut assez admirer. Si avec les vrays titres de nostre Religion ils nous en ont laissé d'autres qui peuvent estre suspects, c'est à nous à ne recevoir d'eux que ce qui est legitime, et à pardonner à leur zele de nous avoir fourny plus de titres qu'il ne nous en faut [1].

Il n'est pas surprenant que ce mesme zele les ait persuadez de la verité de je ne sçay combien d'Oracles avantageux à la Religion, qui coururent dans les premiers Siecles de l'Eglise. Les Auteurs des Livres des Sibilles, et de ceux d'Hermés, ont bien pû l'estre aussi de ces Oracles. Du moins il estoit plus aisé d'en supposer que des Livres entiers. L'Histoire de Thamus est Payenne d'origine, mais Eusebe et d'autres grands Hommes luy ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle est immediatement suivie dans Plutarque d'un autre conte si ridicule, qu'il suffiroit pour la décrediter entierement [2]. Demetrius dit dans cet endroit que la pluspart des Isles qui sont vers l'Angleterre, sont desertes, et consacrées à

1. Van Dale, 17. « Unum tamen addam, me per haec scripta neminis famae aut aestimationi detractum velle; inprimis vero Patrum, sive Scriptorum Ecclesiasticorum, qui per priora Christianismi saecula vixerunt ac scripserunt. Fuerunt, ut ipsi fatentur, homines, et erroribus, praejudiciis, etc. subjecti, quibus nunquam tutius credas... quàm ubi de rebus facti, de ritibus, caeremoniis similibusque loquentes inter se probe consentiunt... In caeteris autem, ac praecipuè quae de saeculis ipsorum aetatem antecedentibus, nullo idoneo consensu aut teste... tradunt, caute legendi sunt: nec nimis temere ipsis fides adhibenda. » — Cf. aussi 8, et *Praefatio ad Lectorem*, 3.

2. Van Dale, 27. « Fabula haec, uti revera est, ... ab Eusebio non solùm citatur, sed etiam à viris jam supra nominatis (Boissardo, Schedio, Maraviglia, Bellarmino, Baronio, p. 14, atque etiam à Joachimo Oudaan in Dialogo quarto de Potentia Romana...) pro vera habetur Historia ». — « Si fabula haec... pro vera Historia sit habenda, eo quod Plutarchus tantus Vir, eam pro vera Historia narret; cur non et ea, quae sequitur ibidem, ejusdem ponderis aut veritatis habeatur, ab iis qui hic non solùm Plutarchum, sed et Eusebium citant ? » 31. Suit l'histoire de Démétrius, qu'on trouvera au chap. XVIII du dialogue de Plutarque; et Van Dale de conclure (36): « I nunc et crede Eusebio absque praevio et exacto examine. »

dés Demons et à des Heros; qu'ayant esté envoyé par l'Empereur pour les reconnoistre, il aborda à une de celles qui estoient habitées; que peu de temps aprés qu'il y fut arrivé, il y eut une tempeste et des tonnerres effroyables, qui firent dire aux gens du Païs qu'assurément quelqu'un des principaux Demons venoit de mourir, parce que leur mort estoit toûjours accompagnée de quelque chose de funeste. A cela Demetrius ajoûte que l'une de ces Isles est la prison de Saturne, qui y est gardé par Briarée, et ensevely dans un sommeil perpetuel, ce qui rend, ce me semble, le Geant assez inutile pour sa garde [1], et qu'il est environné d'une infinité de Demons qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Démetrius ne faisoit-il pas des Relations bien curieuses de ses Voyages? J'aime à voir un Philosophe comme Plutarque, nous conter froidement ces merveilles. Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé Herodote le Pere de l'Histoire. Toutes les Histoires Grecques qui à ce compte-là, sont ses Filles, tiennent beaucoup de son genie, elles ont peu de verité, mais beaucoup de merveilleux et de choses amusantes. Quoy qu'il en soit, l'Histoire de Thamus seroit presque suffisamment refutée quand elle n'auroit point d'autre defaut, que celuy de se trouver dans un mesme traité avec les Demons de Démetrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un sens raisonnable [2]. Si ce grand Pan estoit un Démon, les Démons

15 Et n'est-il pas beau de voir 1687.

1. Inutile de faire remarquer que la réflexion n'appartient qu'à Fontenelle et que, comme toujours, l'adaptation concentre et abrège la version originale.

2. Tous ces raisonnements de Fontenelle ont été pris à Van Dale

ne pouvoient-ils se faire sçavoir sa mort les uns aux autres, sans y employer Thamus ? N'ont-ils point d'autres

(10-11 et 28-31). C'est un des meilleurs passages qu'on puisse citer pour montrer comment l'écrivain français résume, éclaircit et fortifie les idées de son modèle; — et c'est à ces pages de Van Dale que Bayle pensait sans doute, quand il écrivait (*Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684) : « On connoît par ces exemples, combien la lecture de ce Livre peut être profitable aux Auteurs, s'ils veulent devenir sages aux dépens de plusieurs célèbres Ecrivains, qui pour n'avoir pas la patience de bien examiner ce qu'ils citent, tombent dans des fautes prodigieuses. » — Voici le passage de Van Dale : « Mirum sanè si per Angelos bonos haec fuerunt annunciata, neque Thamum neque Epithersen reliquosve vectores, aut aliquos saltem inter eos, neque ipsum Tiberium, nec quos super hac re consulebat Sapientes, nec denique Æmilianum, Plutarchum aliosve, quibus haec narrarunt tanto post passionem, ac praedicationem Euangelii Jesu Christi, intervallo, conjectasse ea de Christo Servatore nostro, fuisse prolata. — Ast fuerit vox Daemonis, ut homines ita magis ac magis in errores induceret, (ut alii volunt) cui usui ipsi haec proloqui solùm inter istos homines qui ne minimam quidem Jesu Christi notitiam habebant ? ac quidnam nocumenti accipere poterat Doctrina Euangelii, si Ethnici crederent Magnum aliquem Daemonem, sive Pana illum (qui nunquam fuit) sive alium quendam mortuum esse ? ac cur non potiùs è contra vereri debebant, si tale quid annuntiaretur, hoc in ipsorum, non Jesu Christi, damnum cedere debere : cum ita de propria Religione Ethnici, ut dubitare inciperent, induci possent atque, audito Euangelio, eo facilius ad illud transire deliberarent : praesertim cum inde minus mirum ipsis videri deberet, Filium Dei mortem obiisse, eo quod et ipsorum Daemones idem paterentur ? — Ac quomodo Diabolus per haec verba, de Magni Panos morte, ita praeoccupare potuit Aures hominum, quo minus intelligerent aut crederent, (ut alii putant), mortem Christi; cum Historiola haec à Plutarcho, ut communi mundo minus nota, iisque quibus eam sub persona Philippi narrat, ignota, adducatur ? — De Daemonum morte, aut ad minimum perpetuo silentio, Eusebius aliique haec interpretantur. » Sur quoi, Mornay fait remarquer « que c'estoit soubs Tibere, soubs lequel fut crucifié Jesus, et que ce Pan estoit un des principaux Daemons des Gentils », ce qui explique son silence. Mais « Petrus Molinaeus... non dubitat, post fabellam hanc narratam, sequentia haec ei subjungere : *Huic narrationi fidem creat circumstantia temporis : incidit enim haec res in tempus quo Christus mortuus est. Estque verisimile ejulationes Daemonum inde ortas, quod scirent morte Christi Satanae regnum concidisse. Est enim Pan vox aptissima ad significandum Dominum universi qui est Omnia in omnibus, ut ait Paulus I Cor. 15.28.* — Vide hic jam aliam causam : Diabolus nimirum qui ipse per se haec non poterat sociis suis, qui hujus rei nescii erant, nuntiare, sed ministerio hominum ad hoc opus habebat, mandabat haec Thamo ; atque hinc, post rem illam ipsis nunciatam, tam tristes ejulationes. Sed relinquamus ipsi hanc verisimilitudinem. — Quis enim è Plutarcho, licet maxime ponamus Historiam hanc esse veram, nobis ostendet

voyes pour s'envoyer des nouvelles ? et d'ailleurs sont-ils si imprudens que de reveler aux hommes leurs malheurs, et la foiblesse de leur nature ? Dieu les y forçoit, direz-vous. Dieu avoit donc un dessein, mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se desabusast du Paganisme pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arresté que c'estoit le Fils de Mercure et de Penelope, et non pas celuy que l'on reconnoissoit en Arcadie pour le Dieu de *Tout*, ainsi que son nom le porte. Quoy que la Voix eust nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan, sa mort ne tira guere à consequence, et il ne paroist pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan estoit Jesus-Christ, les Démons n'annoncerent aux hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva-t-il ? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vray sens ? Plutarque vivoit dans le second Siecle de l'Eglise, et cependant personne ne s'estoit encore avisé que Pan fust Jesus-Christ mort en Judée [1].

L'histoire de Thulis est rapportée par Suidas, Auteur

eam, tempore passionis contigisse ? cum ipse Plutarchus solùm dicat : *Is* (*Epitherses*) *narrabat quum* ALIQUANDO *Italiam cogitans*, etc. Et tamen audacter admodum Boissardus asserit, *hoc eo ipso anno* 19. *Imperii Tiberii Caesaris fuisse factum.* — Optandum esset, sane homines tam multae lectionis, atque alias, quantum apparet ; minimè malos, non tam in transversum actos fuisse aut studio partium, aut asserendi apud alios, id quod ipsi tam libenter credebant esse verum ; ut non contenti iis, quae seu vera, seu falsa apud alios invenerant, sui muneris esse putassent, multa illis affingere. — Cordatior hîc Baronius ; qui, dum ad annum Domini nostri 34. hanc recitat fabulam, utitur hisce verbis : *Qualiacumque sint, fides esto penes auctorem, etc. Et sanè quidem si rei gestae fidem adhibendam esse putamus.* Sed cordatiores adhuc Centuriatores Magdeburgenses qui Cent. I. lib. 2. cap. 15. haec plane ridicula aestimant, dum de Eusebio haec ex Plutarcho in testimonium adducente dicunt : *Ubi et de Pane sub Tiberio mortuo ridicula narrat.* »

On remarquera que Fontenelle a transporté à son chap. I. *Première Dissertation*, une partie du raisonnement de Van Dale. » Ce grand Pan qui meurt sous Tibere... ». Cf. supra, p. 16.

1. Van Dale, 34-35.

qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit gueres [1]. Son Oracle de Serapis peche de la mesme maniere que les Livres des Sibilles par le trop de clarté sur nos Mysteres. Mais de plus ce Thulis Roy d'Egypte n'estoit pas asseurément un des Ptolomées, et que deviendra tout l'Oracle s'il faut que Serapis soit un Dieu, qui n'ait esté amené en Egypte que par un Ptolomée qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de Sçavans le pretendent sur des apparences tres-fortes ? Du moins il est certain qu'Herodote qui aime tant à discourir sur l'ancienne Egypte ne parle point de Serapis, et que Tacite conte tout au long comment, et pourquoy un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Serapis, qui n'estoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguste sur l'Enfant Hebreu n'est point du tout recevable. Cedrenus le cite d'Eusebe, et aujourd'huy il ne s'y trouve point [2]. Il ne seroit pas impossible que Cedrenus citast à faux, ou citast quelque ouvrage faussement attribué à Eusebe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foy de certains faux Actes de S. Pierre, qui couroient encore de son temps, que Simon le Magicien

1. Van Dale, 56. — Le savant hollandais montre bien, dans ce passage, comment des erreurs nouvelles s'engendrent des anciennes erreurs. On aurait cru que Fontenelle se souvînt ici du passage de l'*Origine des fables*, où il a si bien expliqué les mêmes choses.

2. Van Dale, 40. « Non invenitur haec Historia... in scriptis Eusebii... Credere tamen posset aliquis haec aliquando in Eusebii uno alterove scripto extitisse; nec verisimile esse id absque ratione aut veritate tam audacter afferre Cedrenum. At non novum est talia inveniri ab ipso citata quae nullibi inveniantur ; aut si quando inventa fuerint, solùm extitisse ea in talibus scriptis, quae pro falsis ac supposititiis jam ante multa saecula damnata fuerunt atque abolita. Hoc patet ex insulsis istis fabulis, quas... nobis narrat pro verissimis historiis... » Vient alors l'histoire de Simon le Magicien et de son dogue, plus circonstanciée, naturellement, que chez Fontenelle; et Van Dale de conclure : « Sed taedet pigetque, imò et pudet me pœne, harum ineptiarum. » 41. — Cf. *ibid.*, 11. — Sur les erreurs d'Eusèbe, cf. Van Dale, 35-36, 39, 55-56.

avoit à sa porte un gros Dogue qui devoroit ceux que son Maistre ne vouloit pas laisser entrer ; que Saint Pierre voulant parler à Simon ordonna à ce Chien de luy aller dire en langage humain, que Pierre serviteur de Dieu le demandoit ; que le Chien s'acquitta de cét ordre au grand étonnement de ceux qui estoient alors avec Simon ; mais que Simon pour leur faire voir qu'il n'en sçavoit pas moins que S. Pierre, ordonna au Chien à son tour d'aller luy dire qu'il entrast, ce qui fut executé aussi-tost. Voilà ce qui s'appelle chez les Grecs écrire l'Histoire. Cedrenus vivoit dans un siecle ignorant, où la licence d'écrire impunément des Fables, se joignoit encore à l'inclination generale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusebe dans quelque Ouvrage qui ne seroit pas venu jusqu'à nous, auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguste, Eusebe luy-mesme se trompoit quelquefois, et on en a des preuves constantes. Les premiers Défenseurs du Christianisme, Justin, Tertullien, Theophile, Tatien auroient-ils gardé le silence sur un Oracle si favorable à la Religion [1] ? Estoient-ils assez peu zelez pour negliger cét avantage ? Mais ceux* mesme qui nous donnent cet Oracle le gastent, en y ajoûtant qu'Auguste de retour à Rome fit élever dans le Capitole un Autel avec cette Inscription ; *C'est icy l'Autel du Fils unique*, ou, *Aisné de Dieu*. Où avoit-il pris cette idée d'un Fils unique de Dieu, dont l'Oracle ne parle point [2] ?

* *Cedrenus*, *Suidas*, *Nicephore*.

1. Van Dale, 39. « Non siluissent haec in Apologeticis suis Justinus, Tertullianus, Theophilus, Tatianus.... ut qui omnia quae ab Ethnicis desumpta pro Re Christiana afferre poterant, avidè admodum, ac quandoque majore cum Zelo (bono licet) quam judicio, arripuerunt, et contra Ethnicos ipsos defendendae Doctrinae Christianae attulerunt. » Cf. encore 42.

2. Van Dale, 38. « Quae vox *Primigeniti* nullibi in praetenso isto

Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'Auguste depuis le Voyage qu'il fit en Grece, 19. ans avant la Naissance de Jesus-Christ, n'y retourna jamais ; et mesme lors qu'il en revint, il n'estoit guere dans la disposition d'élever des Autels à d'autres Dieux qu'à luy, car il souffrit non seulement* que les Villes d'Asie luy en élevassent, et luy celebrassent des Jeux sacrez, mais mesme qu'à Rome on consacrast un Autel à la Fortune qui estoit de retour, *Fortunæ reduci*, c'est à dire à luy-mesme, et que l'on mist le jour d'un retour si heureux entre les jours de Feste [1].

Les Oracles qu'Eusebe rapporte de Porphire paroissent plus embarassans que tous les autres [2]. Eusebe n'aura pas supposé à Porphire des Oracles qu'il ne citoit point, et Porphire qui estoit si attaché au Paganisme n'aura pas cité de faux Oracles sur la cessation des Oracles même, et à l'avantage de la Religion Chrestienne [3]. Voicy, ce

* *Tacite, Dion Cassius.*

Oraculo comparet: sic ut eam inde minimè haurire Augustus Caesar potuerit: unde etiam tanto magis patet impostoris, qui haec primo confinxit, mendacium : Sive hic Suidas fuerit, sive alius quispiam, à quo Suidas nimis avidè haec hausit. »

1. Van Dale, 55. — On voit que Fontenelle a réuni les éléments de la discussion, épars dans Van Dale.

2. « Est-ce une conséquence bien sûre, que puisqu'Eusebe a produit ces histoires, c'est sur leur autorité qu'il a crû que les Oracles estoient rendus par les démons ? » Baltus, *Réponse*, 20.

3. « Comme Porphyre ne pouvoit pas nier un fait aussi évident que celuy-là, il lui estoit aussi trés-important d'enlever aux Chrêtiens, s'il étoit possible, l'argument qu'ils en tiroient contre le paganisme. Que fait-il pour cela ? Il rapporte deux Oracles qui attribuent ce silence à la longueur du temps qui avoit dissipé les vapeurs et les exhalaisons, qui causoient la fureur et l'enthousiasme prophétique. Eusebe sans se mettre en peine de réfuter cette mauvaise raison, se contente de l'aveu d'Apollon et de Porphyre touchant le silence des Oracles, parce que cela luy suffisoit et qu'il n'en demandoit pas davantage.

Je vous prie Mr. de me dire ce qu'il y a de suspect en tout cela, et qui puisse faire naitre la pensée que quelque Chrétien pourroit bien

semble, le cas où le témoignage d'un ennemy a tant de force.

Mais aussi d'un autre costé, Porphire n'estoit pas assez malhabile homme pour fournir aux Chrestiens des armes contre le Paganisme, sans y estre necessairement engagé par la suite de quelque raisonnement, et c'est ce qui ne paroist point icy [1]. Si ces Oracles eussent esté

avoir supposé ces Oracles en faveur du Christianisme, comme vous voulez nous le faire croire. N'estoit-il pas naturel que Porphyre, dans un livre où il rapportoit tant d'Oracles en faveur du paganisme et contre le Christianisme, parlât du silence où ces Oracles estoient réduits pour la pluspart : silence si préjudiciable au premier et si avantageux au second ? Luy et les auteurs des Oracles quels qu'ils pussent estre, pouvoient-ils apporter une raison plus spécieuse et qui couvrît mieux leur honte ? Plutarque ne s'en sert-il pas pour expliquer ce silence si extraordinaire dont il ignoroit la véritable cause ? D'ailleurs qui avoit-il qui entrât mieux dans le dessein du livre de Porphyre ? » Baltus, *Réponse*, 28-30.

1. Van Dale, 15. « Nam quod Porphyrius irrisor ille Christi, Christianaeque Doctrinae talia unquam de Domino nostro Jesu Christo testatus sit, quis credat ? Nisi simul credat, Porphyrium hunc ipsum nesciisse quid et in quos scripserit, atque in quorum gratiam haec sic dicta Oracula protulerit : adeòque eum fuisse hominem planè delirum, nec cui quid pro aut contra dissereret, constaret. » — « Usque adeóne stupidi fuerunt hi Philosophi, ut planè nescierint sese sic Christianis, hostibus suis, subministrare talia arma quibus jugulare possent ipsos caeterosque Ethnicos ? Non sanè, meo judicio *adeo obtusi gestarunt pectora* hi homines, in aliis tamen satis acuti. » *Ibid.*, 62.

« Non Mr. Porphyre ne prétendoit pas dans le livre d'où Eusebe a tiré les Oracles qu'il rapporte, ruïner sa religion et établir la nostre ; il est évident au contraire qu'il travailloit de toutes ses forces à soutenir la sienne et à renverser la nostre, et qu'il s'y prenoit d'une maniere très-capable de faire impression sur l'esprit des Payens. Pour en estre convaincu, il ne faut que lire ce qui nous reste de son ouvrage dans Eusebe et dans St. Augustin. On voit qu'il tend presque également à ces deux fins. Il soûtient le Paganisme, en montrant que les Dieux par leurs Oracles en ont confirmé tous les dogmes et toutes les superstitions. Il s'efforce de ruïner le Christianisme, en faisant voir que les mêmes Dieux le condamnent dans leurs Oracles et n'en parlent que comme d'un égarement pitoyable. Son livre avait pour titre : De la Philosophie par les Oracles. Au reste cette Philosophie dont il prétend parler, c'est particulierement la magie, ou pour luy donner avec luy un nom moins odieux, la Theurgie, qui enseigne de quelle maniere il faut préparer et purifier l'ame pour la rendre capable de converser familiérement avec les démons. » Baltus, *Réponse*, 23. Vient alors une citation du sujet et du but de l'ouvrage, suivie d'indications sur la méthode de

alleguez par les Chrestiens, et que Porphire en convenant qu'ils avoient esté effectivement rendus, se fust défendu des consequences qu'on en vouloit tirer, il est seur qu'ils seroient d'un tres-grand poids ; mais c'est de Porphire mesme que les Chrestiens, selon qu'il paroist par l'exemple d'Eusebe, tiennent ces Oracles, c'est Porphire qui prend plaisir à ruiner sa Religion, et à établir la nostre. En verité cela est suspect de soy-mesme, et le devient encore davantage par l'excés où il pousse la chose, car on nous rapporte de luy je ne sçay combien d'autres Oracles tres-clairs et tres-positifs sur la Personne de Jesus-Christ, sur sa Resurrection, sur son Ascension ; enfin le plus entesté et le plus habile des Payens nous accable de preuves du Christianisme. Défions-nous de cette generosité [1].

Eusebe a cru que c'estoit un assez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphire à la teste de tant d'Oracles si favorables à la Religion. Il nous les donne

10 de lui-même 1728.

Porphyre, qui cite des oracles, et « les accompagne de ses réflexions, dans lesquelles on le voit soûtenir jusques au bout son caractère, qui est celuy d'un homme entêté de l'idolatrie et de la magie ; et en même temps furieusement emporté contre le Christianisme ». Cf. encore *Réponse*, 35 sqq., et *Suite*, 55 sqq.

1. Fontenelle, observe Baltus (*Réponse*, 38-48), veut désigner sans doute les oracles « qu'Eusèbe rapporte de l'ouvrage de Porphyre, au livre troisième de sa Démonstration Evangelique, pour montrer par le témoignage des Payens mêmes, que nostre Seigneur n'estoit pas un imposteur et un magicien » ; et il cite les paroles de Porphyre « traduites mot à mot », et qui montrent bien en effet, d'après saint Augustin, que ces oracles n'ont pas trait à l'ascension de J.-C. « Et vous au contraire, vous croyez qu'ils pourroient bien avoir été supposez par les Chrétiens... Je laisse à juger à tout homme de bon sens, qui de vous ou de St. Augustin, de l'Auteur moderne ou de l'ancien, a raisonné avec plus de justesse sur ces Oracles, et en a mieux compris le véritable sens... Après cela il y a plaisir de vous entendre débiter vos conjectures sur ces mêmes Oracles, et sur le livre de Porphyre d'où ils ont esté tirez. » 48.

dépoüillez de tout ce qui les accompagnoit dans les écrits de Porphire. Que sçavons-nous s'il ne les refutoit pas ? Selon l'interest de sa cause, il le devoit faire, et s'il ne l'a pas fait, asseurement il avoit quelque intention cachée [1]. On soupçonne que Porphire estoit assez méchant pour faire de faux Oracles, et les presenter aux Chrestiens, à dessein de se moquer de leur credulité [2], s'ils les recevoient pour vrais, et appuioient leur Religion sur de pareils fondemens. Il en eust tiré des consequences pour des choses bien plus importantes que ces Oracles, et eust attaqué tout le Christianisme par cét exemple, qui au fond n'eust pourtant rien conclu.

Il est toûjours certair que ce mesme Porphire qui nous fournit tous ces Oracles, soûtenoit, comme nous avons veu, que les Oracles estoient rendus par des Genies menteurs. Il se pourroit donc bien faire qu'il eust mis en Oracles tous les Mysteres de notre Religion exprés [3], pour tacher à les détruire, et pour les rendre suspects de

1. Il y a des commentaires et des réflexions dans Porphyre, réplique Baltus (*Réponse*, 50) ; et les uns et les autres prouvent que l'auteur païen, bien loin de réfuter les oracles, les soutenait au contraire, comme parfaitement « contraires au Christianisme et injurieux à Jésus-Christ ».

2. Van Dale, 12 : « ...aut qui... per talia fragmenta, à Christianis nimis hic inconsideratis... avidè arrepta atque approbata... totam nostram religionem... naso suspenderent adunco, suisque eos propinarent ludibrio. » — Baltus (*Réponse*, 24-27) essaie d'établir l'authenticité du livre *De la Philosophie par les Oracles*, de Porphyre, et il y revient quelques pages plus loin. (35-38).

3. « On voit que vous estes toûjours fortement persuadé que ce Philosophe a rapporté je ne sçay combien d'oracles trés-clairs et trés-positifs sur la Résurrection et sur l'Ascension de Jesus-Christ, d'où vous conjecturez fort prudemment, qu'il pourroit bien avoir mis ainsi en Oracles tous les autres Mysteres du Christianisme. Si la conjecture n'est pas solide, elle est au moins divertissante. La belle chose que nostre Religion mise ainsi en Oracles par Porphyre ! En vérité Mr. si vous aviez pris la peine de lire un peu plus attentivement Eusebe et St. Augustin, vous ne vous seriez pas égaré dans toutes ces conjectures si peu dignes d'un homme d'esprit comme vous. Daignez au moins y faire attention à présent. » Baltus, *Reponse*, 52.

fausseté, parce qu'ils auroient esté attestez par de faux témoins. Je sçay bien que les Chrestiens ne le prenoient pas ainsi [1]; mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement que les Démons estoient quelquefois forcez à dire la verité ? Ainsi Porphire demeuroit toûjours en estat de se servir de ses Oracles contre eux, et selon le tour de cette dispute, ils devoient nier que les Oracles eussent jamais esté rendus, comme nous le nions presentement. Cela, ce me semble, explique assez bien pourquoy Porphire estoit si prodigue d'Oracles favorables à nostre Religion, et quel train avoit pû prendre le grand Procés d'entre les Chrestiens et les Payens ; nous ne faisons que le deviner, car toutes les pieces n'en sont pas venuës jusqu'à nous. C'est ainsi qu'en examinant un peu les choses de prés, on trouve que ces Oracles qui paroissent si merveilleux, n'ont jamais esté. Je n'en rapporteray point d'autres exemples, tout le reste est de la mesme nature.

7 que ces Oracles 1687 — 9 explique pourquoi 1728 — 11 quel tour 1728.

---

1. « Les Chrêtiens étoient bien éloignez d'appuier leur religion sur es Oracles quels qu'ils fussent. Ils estoient trop convaincus qu'ils venoient du démon, qu'ils sçavoient être le père du mensonge et leur plus grand ennemi. Et pour ceux dont il s'agit, il estoit trop évident qu'ils ne tendoient qu'à ruïner leur religion : Comment donc auroient-ils pu s'en servir pour l'appuier ? ... Et si Eusèbe s'en est servi, ce n'a pas esté pour prouver la Divinité de Jesus-Christ, sa Résurrection ou son Ascension. Et où auroit-il pû voir dans ces Oracles tous ces Mystères ? Mais seulement pour montrer que de l'aveu même de Porphyre le Sauveur du monde n'estoit pas un imposteur, comme quelques-uns osoient le dire. » Baltus, *Réponse*, 51.

CHAPITRE V.

Que l'Opinion commune sur les Oracles, ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.

Le silence de l'Ecriture sur ces mauvais Démons [1] que l'on pretend qui presidoient aux Oracles, ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous porte à croire le contraire [2]. Seroit-il possible

4 ces Demons 1742 — 5 qui président aux Oracles 1742 — 7 mais il nous y porte assés naturellement 1687.

---

1. L'Ecriture nous enseigne au contraire, répond Baltus (*Réponse*, 63 sqq.), que les démons présidaient aux oracles. « En effet ne nous dit-elle pas clairement, que tous les Dieux des Gentils sont des démons (Psalm. xcv, v. 5)? Ne nous assure-t-elle pas que tout ce qu'ils immolent à leurs idoles, ils l'immolent aux Démons (I, Cor. x, v. 20)? Ne reprend-elle pas les Israèlites d'avoir sacrifié leurs enfans aux démons, en les sacrifiant aux idoles des Ammonites (Deuteron. cap. xxxii, v. 27; et Psalm. cxv, v. 37)? Tout cela et quantité d'autres passages semblables, ne nous apprennent-ils pas que le Démon se mesloit en effet dans la pluspart des superstitions du Paganisme? Et s'il y en a quelqu'une que l'on doive particulierement luy attribuer et où son opération paroisse plus sensiblement, ne sont-ce pas les Oracles? La même Ecriture ne rapporte-t-elle pas (III, Regum cap. xxii, v. 22 et 23) que les faux prophetes du Roy Achab furent inspirez par un Esprit menteur qui parla par leur bouche, et qui leur fit rendre de faux Oracles et de fausses prédictions, sur le succez du combat que ce Prince estoit sur le point de livrer aux Syriens? Cela ne nous porte-t-il pas à croire que les Prophétes et les Prophétesses des Payens, qui rendoient les Oracles de Delphes, de Claros et de Dodone, estoient aussi inspirez par le même Esprit menteur, c'est-à-dire par le démon. Car quelle différence pouvez-vous trouver entre les uns et les autres, qui ait dû exempter ces derniers des illusions du démon? » Baltus est revenu sur cette question dans sa *Suite*, 79-90.

2. « Si bien donc Mr. que vous contez pour rien la Tradition la plus ancienne et la plus constante; et qu'à moins que l'on ne vous montre tous les usages et tous les sentimens de l'Eglise clairement

que l'Ecriture n'eust point appris aux Juifs et aux Chrestiens une chose qu'ils ne pouvoient jamais deviner surement par leur raison naturelle, et qu'il leur importoit extremément de sçavoir pour n'estre pas ébranlez par ce qu'ils verroient arriver de surprenant dans les autres Religions ? Car je conçois [1] que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la foiblesse de leurs connois-

exprimez dans l'Ecriture, vous vous croyez en liberté de n'en rien croire, et même suffisamment autorisé pour les rejetter. Ne voyez-vous pas où ce beau principe vous méne, et les consequences que l'on en peut tirer contre la pureté et l'integrité de votre foy ? A Dieu ne plaise neanmoins que je les tire ces consequences. Je vous crois et vous croiray toujours trés-bon catholique et trés-attaché à toutes les Traditions de l'Eglise. Je suis fâché seulement que l'érudition mal digerée de Mr. Van-Dale qui vous a ébloui, vous ait empêché de faire attention aux consequences de son systeme, qui va directement à ruiner l'autorité des Peres de l'Eglise et à renverser les Traditions les plus constantes et les mieux établies. Et certainement s'il y en a une certaine et constante, c'est celle dont il s'agit icy, puisqu'elle est soûtenue et attestée par tous les Peres de l'Eglise et tous les Auteurs Ecclesiastiques de tous les siecles... Vous la rejettez néanmoins cette Tradition si constante dans tout le Christianisme, sur l'autorité seule de Mr. Van-Dale, et vous voulez la faire passer pour un préjugé ridicule et une illusion grossiere. Je vois par-là combien il est dangereux de copier les livres des hérétiques et d'adopter leurs sentimens dans les matieres qui ont quelque rapport à la Religion. Lorsque l'on suit de si mauvais guides, il est presque impossible que l'on ne s'égare. Ils ménent toujours plus loin que l'on ne pense, et c'est ordinairement dans quelque précipice, que l'on ne découvre que lorsque l'on y est tombé. J'ay remarqué souvent qu'ils ne manquent jamais de dresser quelque piége aux Catholiques, dans les ouvrages même où il ne s'agit de rien moins en apparence que de Religion. » Baltus, *Réponse*, 61-63.

1. Leclerc, dans ses *Remarques*, a prétendu que « *l'on pourroit dire qu'il n'est pas de la bonté de Dieu d'exposer si fort les hommes à estre trompez par les démons*. Mais on lui répond, I. que les Payens l'avoient bien merité par tous les desordres affreux dans lesquels ils s'estoient plongez volontairement. II. Qu'ils vouloient bien eux-mêmes estre trompez par les démons, puisqu'ils les évoquoient ordinairement par des enchantemens de magie, afin de les obliger de rendre des Oracles... III. Enfin qu'il leur estoit très-aisé de reconnoître par tout ce qui se voyoit dans ces Oracles, et par l'impiété de leurs Réponses, que c'estoit de mauvais esprits ennemis de Dieu et des hommes, qui les rendoient ». Et Porphyre (in Epist. ad Anebonem, apud August., l. X, de Civit. Dei, cap. XI) et Jamblique (l. de Myst. ex Edit. Th. Galei) et Celse enfin (apud Orig., l. VIII) ont bien senti la force de cette troisième raison !

sances qui ne suffisoient pas à leurs besoins, et que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mesmes, ou qu'il n'est pas necessaire qu'ils le sçachent. Ainsi si les Oracles eussent esté rendus par de mauvais Démons [1], Dieu nous l'eust appris pour nous empescher de croire qu'il les rendist luy-mesme, et qu'il y eust quelque chose de Divin dans des Religions fausses.

David reproche aux Payens, des Dieux qui ont une bouche et n'ont point de parole [2]; et souhaite à leurs Adorateurs pour toute punition, de devenir semblables à ce qu'ils adorent; mais si ces Dieux eussent eu non seulement l'usage de la parole, mais encore la connoissance des choses futures; Je ne voy pas que David eust pû faire ce reproche aux Payens, ny qu'ils eussent dû estre fachez de ressembler à leurs Dieux.

Quand les Saints Peres s'emportent avec tant de raison contre le culte des Idoles, ils supposent toûjours

1. « Ne nous dites donc plus que *si les Oracles eussent été rendus*... puisque vous voyez par ces exemples et par ce que l'Ecriture nous apprend encore ailleurs des divinitez que les Gentils adoroient, qu'il nous a fait entendre assez clairement ce que nous en devions penser. » Baltus, *Réponse*, 66.

2. « David avoit raison de faire ce reproche aux Payens, puisqu'en effet les idoles qu'ils adoroient, n'estoient que des statuës muettes et inanimées. Et les Peres de l'Eglise qui ont crû que les Oracles estoient rendus par les démons, n'ont pas crû pour cela, comme vous vous l'imaginez, que les idoles eussent l'usage de la parole, et beaucoup moins encore la connoissance des choses futures. Ils sçavoient que ce n'estoient point les idoles, qui rendoient des Oracles, mais les Prêtres et les Prêtresses, que les démons qui estoient attachez aux idoles et aux temples, faisoient parler et prophetiser à tort et à travers, en les remplissant de cette fureur qu'ils appelloient divine... Ils en ont tous parlé en cette maniere, et ont parfaitement bien distingué les idoles d'avec les Prêtres des idoles; deux choses en effet fort differentes que vous confondez icy, en attribuant à la premiere, ce qui n'appartient et ne peut convenir qu'a la seconde. » Baltus, *Réponse*, 67. Suit le commentaire, par Théodoret, du passage de David, *Interpret. in Psalm.* CXIII. — La *Suite* (99-120) revient sur la question, mais avec encore plus de faiblesse.

l'impuissance des Idoles, et si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir [1], il ne faloit pas attaquer avec mépris leur impuissance [2], il faloit desabuser les *Gens du pouvoir extraordinaire qui paroissoit en elles. En effet, auroit-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on*

1 toujours qu'elles ne peuvent rien 1687 — 4 les peuples 1687.

---

1. On a ici un exemple frappant de la manière dont raisonne et discute Baltus. « Tout cela fait voir assez clairement, si je ne me trompe, — dit-il après avoir cité, inexactement, les paroles de Fontenelle, — que vous croyez que les démons connoissent véritablement l'avenir. » Autre erreur capitale, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant Tertullien, Minutius Felix, etc., etc. « Ils assûrent tous que ces malins Esprits ne connoissent point les choses futures, particulierement celles qui dépendent des causes libres ou contingentes : qu'ils ne prédisent dans un lieu que ce qu'ils ont vû dans un autre, ou le mal qu'ils ont résolu de faire et la cessation de celuy qu'ils ont fait : qu'ils se trompent presque toûjours, et qu'ils ne cherchent qu'à tromper : que toutes leurs prédictions ne sont que des mensonges, ou tout au plus des conjectures : et qu'enfin la connoissance certaine de l'avenir n'appartient qu'à Dieu seul. C'est en même temps la doctrine de toute la Theologie qui est fondée sur l'Ecriture Sainte. Cela estant, la conclusion que vous tirez encore de cette fausse supposition, est aussi très-fausse : qui est que dans le systéme des Oracles rendus par les démons, le paganisme n'auroit esté qu'une erreur involontaire et excusable. Ce qui est si faux, que quand bien même vos deux suppositions seroient vrayes, cette consequenec que vous en tirez, ne laisseroit pas que d'estre fausse, par la raison que mille autres circonstances qui se trouvoient dans les Oracles, faisoient connoitre évidemment que ce n'estoit pas Dieu ny aucun bon Esprit, mais les démons qui les rendoient. » *Réponse*, 73-76. — Il n'est que juste d'ajouter que, sur une observation de Leclerc, Baltus a écrit (*Suite*, 125) : « Mr. de Fontenelle ne dit pas en termes exprés que les démons connoissent l'avenir », mais il le suppose « dans le chapitre V. de sa premiere Dissertation et dans le XVI. » On voit le sérieux, et la portée surtout, de la *Réponse* et de la *Suite*.

2. « Pourquoy n'auroient-ils pas dû le faire, même dans cette supposition ? Les idoles auroient-elles cessé pour cela d'estre un morceau de bois, de pierre ou de métal ? Mais Mr. avant que de raisonner ainsi, vous deviez nous avoir dit, qui sont ceux des saints Peres, qui ont crû ou supposé que les idoles parloient et predisoient l'avenir. Car de tous ceux que j'ay lû, je n'en ay trouvé aucun qui ait eu une pensée si fausse, ny qui ait pû vous donner lieu de la luy attribuer. Ils sçavoient trop ce que vous semblez ignorer, que ce n'estoient point les statuës, mais les Prêtres des idoles qui parloient et qui se mesloient de prédire l'avenir. » Baltus, *Réponse*, 71.

croyoit estre animé d'une vertu divine, ou tout au moins, d'une vertu plus qu'humaine ? Il est vray que ces Demons estoient ennemis de Dieu ; mais les Payens pouvoient-ils le deviner ? Si les Demons demandoient des ceremonies bar*bares ou extravagantes, les Payens les croyoient bizarres* ou cruels, mais ils ne laissoient pas pour cela de les croire plus puissans que les hommes, et ils ne sçavoient pas que le vray Dieu leur offroit sa protection contre eux. Ils ne se soumettoient le plus souvent à leurs Dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il faloit appaiser à quelque prix que ce fust, et cette soumission et cette crainte n'estoient pas sans fondement, si en effet les Demons donnoient des preuves de leur pouvoir, qui fussent au dessus de la Nature. Enfin le Paganisme, ce culte si abominable aux yeux de Dieu, n'eust été qu'une erreur involontaire et excusable.

Mais, direz-vous, si les faux Prestres ont toûjours trompé les Peuples, le Paganisme n'a esté non plus qu'une simple erreur où tomboient les Peuples credules, qui au fond avoient dessein d'honorer un Estre Superieur.

La diference est bien grande. C'est aux hommes à se précautionner contre les Erreurs où ils peuvent estre jettez par d'autres hommes, mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils seront jettez par des Genies qui sont au dessus d'eux. Mes lumieres suffisent pour examiner si une Statuë parle, ou ne parle pas, mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus desabuser de la Divinité que je lui attribuë [1]. En un mot,

25 où ils seroient jettez 1687.

1. « Je ne scay si vous trouverez bien des gens qui vous ressemblent en cela, même parmy les plus simples et les plus grossiers. Pour

Dieu n'est obligé par les loix de sa bonté, qu'à me garantir moy-mesme ; pour les autres, c'est à ma raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que quand Dieu a permis aux Demons de faire des prodiges, il les a en mesme temps confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eust pû estre trompé par ses Magiciens ; mais Moïse estoit là plus puissant que les Magiciens de Pharaon. Jamais les Demons n'ont eu tant de pouvoir, ny n'ont fait tant de choses surprenantes, que du temps de Jesus-Christ et des Apostres.

Cela n'empêche pas que le Paganisme n'ait toûjours esté appellé avec justice le culte des Demons. Premierement l'idée qu'on y prend de la Divinité, ne convient nullement au vray Dieu, mais à ces Genies réprouvez et éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des Payens n'estoit pas tant d'adorer le premier Estre, qui est la source de tous les biens, que ces Estres malfaisans dont ils craignoient la colere ou le caprice. Enfin les Demons, qui ont, sans contredit, le pouvoir de tenter les hommes, et de leur tendre des pieges, favorisoient autant qu'il estoit en eux, l'erreur grossiere des Payens, et leur fermoient les yeux sur des impostures visibles. De là vient qu'on dit que le Paganisme rouloit, non pas sur les prodiges, mais sur les prestiges des Demons, ce qui suppose qu'en tout ce

18 le premier Etre, la source 1687.

---

moy je vous avoüe que je verrois toutes les statuës du monde parler, sans leur attribuer pour cela aucune divinité. Mais encore une fois, c'estoit des hommes et non point des statués, qui rendoient les Oracles du paganisme. » Baltus, *Réponse*, 72.

qu'ils faisoient, il n'y avoit rien de réel ny de vray, ny de tel que de donner effectivement la parole à une Statuë.

Il peut estre cependant que Dieu ait quelquefois permis aux Demons d'animer les Idoles. Si cela est arrivé, Dieu avoit alors ses raisons, et elles sont toûjours dignes d'un profond respect. Mais à parler en general, la chose n'a point esté ainsi. Dieu permit au Diable de brûler les maisons de Job, de desoler ses pasturages, de faire mourir tous ses troupeaux, de fraper son corps de mille playes, mais ce n'est pas à dire que le Diable soit lâché sur tous ceux à qui les mesmes malheurs arrivent. On ne songe point au Diable quand il est question d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job est un cas particulier, on raisonne indépendamment de cela, et nos raisonnemens generaux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puissance de Dieu peut faire à tout.

Il paroist donc que l'opinion commune sur les Oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu, et qu'elle décharge le Paganisme d'une bonne partie de l'extravagance, et mesme de l'abomination que les Saints Peres y ont toûjours trouvée. Les Payens devoient dire pour se justifier, que ce n'estoit pas merveille qu'ils eussent obéy à des Genies qui animoient des Statuës, et faisoient tous les jours cent choses extraordinaires, et les Chrestiens pour leur ôter toute excuse, ne devoient jamais leur accorder ce Point. Si toute la Religion Payenne n'avoit esté qu'une imposture des Prestres, le Christianisme profitoit de l'excés du ridicule où elle tomboit.

Aussi y a-t-il bien de l'apparence que les disputes des Chrestiens et des Payens estoient en cet estat, lors que

1-3 il n'y avait rien de réel ni de vrai 1742 — 5 permis aux démons quelques effets réels 1742.

Porphire avoüoit si volontiers que les Oracles estoient rendus par de mauvais Demons. Ces mauvais Demons lui estoient d'un double usage. Il s'en servoit, comme nous avons vû, à rendre inutiles, et mesme desavantageux à la Religion Chrestienne les Oracles dont les Chrestiens prétendoient se parer, mais de plus, il rejettoit sur ces Genies cruels et artificieux, toute la folie et toute la barbarie d'une infinité de Sacrifices, que l'on reprochoit sans cesse aux Payens.

C'est donc attaquer Porphire jusque dans ses derniers retranchemens, et c'est prendre les vrais interests du Christianisme, que de soûtenir que les Demons n'ont point esté les auteurs des Oracles[1].

CHAPITRE VI.

Que les Demons ne sont pas suffisamment établis par le Platonisme[2].

Dans les premiers temps, la Poësie et la Philosophie estoient la mesme chose, et toute sagesse estoit renfermée dans les Poëmes. Ce n'est pas que par cette alliance la Poësie en valust mieux, mais la Philosophie en valoit

16 par le Paganisme 1713 — 18 la même chose : toute sagesse 1728.

1. Van Dale, 3 et 183. — On le voit, le chapitre est tout entier de Fontenelle. Et ce n'est ni le moins original, ni le moins vigoureusement lié.

2. Il est curieux que Fontenelle, à partir de 1713, ait substitué *Paganisme* à *Platonisme* dans le titre d'un chapitre où il n'est guère question que de Platon.

beaucoup moins [1]. Homere et Hesiode ont esté les premiers Philosophes Grecs, et delà vient que les autres Philosophes ont toûjours pris fort serieusement ce qu'ils avoient dit, et ne les ont citez qu'avec honneur [2].

Homere confond le plus souvent les Dieux et les Demons, mais Hesiode distingue quatre especes de natures raisonnables, les Dieux, les Demons, les Demi-dieux ou Heros, et les Hommes. Il va plus loin, il marque la durée de la vie des Demons ; car ce sont des Demons, que les Nimphes dont il parle dans l'endroit que nous allons citer, et Plutarque l'entend ainsi.

Une Corneille, dit Hesiode, *vit neuf fois autant qu'un homme ; un Cerf quatre fois autant qu'une Corneille ; un Corbeau trois fois autant qu'un Cerf ; le Phenix neuf fois autant qu'un Corbeau ; et les Nimphes enfin dix fois autant que le Phenix.*

On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poëtique, indigne qu'un Philosophe y fasse aucune reflexion, et indigne mesme qu'un Poëte l'imite ; car l'agrément luy manque autant que la verité : mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de 70. ans, ce qui en

1. On reconnaît bien là l'auteur du traité *Sur la poésie en général*, et Van Dale n'a rien à revendiquer ici, pas plus que dans la citation d'Hésiode et son commentaire, dans les réflexions philosophiques sur un point particulier du système de Platon, et enfin et surtout dans la fine et ironique analyse du mythe de l'Amour chez le philosophe grec. C'est donc encore un des chapitres où Fontenelle a le plus mis du sien.

2. Van Dale, 190 : « Poetas nullos adduxi, ut pote qui delectationis ergo, non serio de Diis ac Daemonibus locuti sunt, licet eam in rem à Plutarcho allegetur Hesiodus. » — Mais Fontenelle ne dédaignait pas d' « égayer » son livre au moyen de quelques « ornements » ; il a donc lu le traité de Plutarque *Sur la cessation des Oracles*, et y a pris (chap. x, xi et xii) ce qu'il dit ici d'Homère, d'Hésiode, et du commentaire de Plutarque — en y ajoutant ses réflexions, malicieuses à son ordinaire.

est la durée ordinaire, les Demons devroient vivre 680400. ans, et qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pû faire l'experience d'une si longue vie dans les Demons, il aime mieux croire qu'Hesiode par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. L'interpretation n'est pas trop naturelle ; mais sur ce pied-là on ne conte pour la vie des Demons que 9720. ans, et alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pû trouver que les Demons vivoient ce temps-là. De plus, il remarque dans le nombre de 9720. de certaines perfections Pithagoriciennes, qui le rendent tout-à-fait digne de marquer la durée de la vie des Demons. Voila les raisonnemens de cette Antiquité si vantée.

Des Poëmes d'Homere et d'Hesiode les Demons ont passé dans la Philosophie de Platon. Il ne peut estre trop loüé de ce qu'il est celuy d'entre les Grecs qui a conceu la plus haute idée de Dieu ; mais cela mesme l'a jetté dans de faux raisonnemens. Parce que Dieu est infiniment élevé au dessus des hommes, il a crû qu'il devoit y avoir entre lui et nous des especes moyennes qui fissent la communication de deux extremitez si éloignées [1], et par le moyen desquelles l'action de Dieu passast jusqu'à nous. Dieu, disoit-il, ressemble à un triangle qui a ses trois costez égaux, les Demons à un triangle qui

3 avoir l'experience 1687.

1. Fontenelle pourrait bien aussi avoir pris cette idée au même dialogue, chap. x. C'est Cléombrote qui parle : « 'Εμοὶ δὲ δοκοῦσι πλείονας λῦσαι καί μείζονας ἀπορίας οἱ τὸ τῶν δαιμόνων γένος ἐν μέσῳ θεῶν καὶ ἀνθρώπων, καὶ τρόπον τινὰ τὴν κοινωνίαν ἡμῶν συνάγον εἰς ταὐτὸ καὶ συνάπτον ἐξευρόντες. » Du moins est-il assez légitime de conjecturer que ces idées lui auront été rappelées par ce passage de Plutarque.

n'en a que deux égaux, et les hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée est assez belle, il ne luy manque que d'estre mieux appuyée.

Mais quoy ? ne se trouve-t-il pas aprés tout, que Platon a raisonné juste, et ne sçavons-nous pas certainement par l'Ecriture Sainte qu'il y a des Genies Ministres des volontez de Dieu, et ses Messagers auprés des hommes ? N'est-il pas admirable que Platon ait découvert cette verité par ses seules lumieres naturelles ?

J'avoüe que Platon a deviné une chose qui est vraye, et cependant je luy reproche de l'avoir devinée. La revelation nous assure de l'Existence des Anges et des Demons, mais il n'est point permis à la raison humaine de nous en assurer. On est embarassé de cet espace infiny qui est entre Dieu et les hommes, et on le remplit de Genies et de Demons, mais de quoy remplira-t-on l'espace infiny qui sera entre Dieu et ces Genies, ou ces Demons mesmes ? Car de Dieu à quelque creature que ce soit, la distance est infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverse, pour ainsi dire, ce vuide infiny pour aller jusqu'aux Demons, elle pourra bien aller aussi jusqu'aux hommes, puis qu'ils ne sont plus éloignez que de quelques degrez, qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lors que Dieu traite avec les hommes par le moyen des Anges, ce n'est pas à dire que les Anges soient necessaires pour cette communication, ainsi que Platon le pretendoit, Dieu les y employe pour des raisons que la Philosophie ne penetrera jamais, et qui ne peuvent estre parfaitement connuës que de luy seul.

Selon l'idée que donne la comparaison des Triangles,

3 mieux fondée 1687.

on voit que Platon avoit imaginé les Démons, afin que de Creature plus parfaite, en Creature plus parfaite on montast enfin jusqu'à Dieu, de sorte que Dieu n'auroit que quelques degrez de perfection par dessus la premiere des Creatures. Mais il est visible que comme elles sont toutes infiniment imparfaites à son égard, parce qu'elles sont toutes infiniment éloignées de luy, les differences de perfection qui sont entre elles, disparoissent dés qu'on les compare avec Dieu ; ce qui les éleve les unes au dessus des autres, ne les approche pourtant pas de luy.

Ainsi à ne consulter que la raison humaine, on n'a point besoin de Démons, ny pour faire passer l'action de Dieu jusqu'aux hommes, ny pour mettre entre Dieu et nous quelque chose qui approche de luy, plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-estre Platon luy-mesme n'estoit-il pas aussi seur de l'Existence de ses Démons que les Platoniciens l'ont esté depuis. Ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'il met l'Amour au nombre des Démons, car il mesle souvent la galanterie avec la Philosophie, et ce n'est pas la galanterie qui lui réüssit le plus mal. Il dit que l'Amour est Fils du Dieu des Richesses, et de la Pauvreté, qu'il tient de son Pere la grandeur de courage, l'élevation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son merite, l'envie d'avoir toûjours la preference, mais qu'il tient de sa Mere cette indigence, qui fait qu'il demande toûjours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empesche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, et cette crainte d'estre

13 on n'a besoin 1742.

méprisé qu'il ne peut jamais perdre. Voilà à mon sens, une des plus jolies Fables qui se soient jamais faites. Il est plaisant que Platon en fist quelquefois d'aussi galantes, et d'aussi agreables qu'auroit pû faire Anacréon lui-mesme, et quelquefois aussi ne raïsonnast pas plus solidement qu'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de sa nature, mais aussi on ne sçait plus ce que c'est que les Démons, du moment que l'Amour en est un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un sens naturel et philosophique, ny qu'il ait voulu dire que l'Amour fust un Estre hors de nous, qui habitast les Airs. Assurément il l'a entendu dans un sens galant, et alors il me semble qu'on nous permet de croire que tous ces Démons sont de la mesme espece que l'Amour, et que puisqu'il mesle des Fables dans son Sistême, il ne se soucie pas beaucoup que le reste de son Sistême passe pour fabuleux. Jusqu'icy nous n'avons fait que répondre aux raisons qui ont fait croire que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel, commençons presentement à attaquer cette opinion.

CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point crû qu'il y eust rien de surnaturel dans les Oracles.

Si au milieu de la Grece même où tout retentissoit d'Oracles, nous avions soûtenu que ce n'estoient que

6 que n'auroit fait 1728 — 15 tous ses Demons 1687— 16 puisqu'il mêle de gayeté de cœur 1687.

des impostures, nous n'aurions étonné personne par la hardiesse de ce Paradoxe, et nous n'aurions point eu besoin de prendre des mesures pour le débiter secrettement. La Philosophie s'estoit partagée sur le fait des Oracles, les Platoniciens et les Stoïciens tenoient leur party; mais les Ciniques, les Peripateticiens, et les Epicuriens s'estoient hautement déclarez contre eux [1]. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles ne l'estoit donc pas tant que la moitié des Sçavans de la Grece ne fussent encore en liberté de n'en rien croire, et cela malgré le préjugé commun à tous les Grecs, ce qui merite d'estre conté pour quelque chose.

7 s'en moquoient hautement 1687 — 9 ne l'étoit pas tant 1687.

---

1. Van Dale, 207. « Omnes Epicurei, et Academici, et Peripatetici, et Cynici ridebant Oracula. »

On se souvient que c'est ici que commence la *Seconde partie* de la *Réponse à l'Histoire des Oracles*. Elle est très faible, comme on pourra s'en convaincre, puisque nous la citons à peu près intégralement pour ce qui concerne les chap. VIII, IX, X et XI de Fontenelle. Et elle laisse à peu près intactes toutes les questions qui y sont soulevées.

« Il n'y a que quelques Cyniques » qui se sont moqués des oracles, affirme Baltus (*Réponse*, 134), « et quand ils auroient été de vostre sentiment, comme Œnomaus l'un d'entre eux paroit en avoir esté, leur autorité ne seroit pas d'un fort grand poids et ne vous feroit pas assurément beaucoup d'honneur ». Au surplus, de ce que les philosophes n'ont pas cru au surnaturel dans les oracles, il ne s'ensuit pas qu'ils aient cru « qu'ils n'estoient que des fourberies et des impostures des hommes ». En effet, « n'ont-ils pas pû attribuer ce qui s'y voyoit d'extraordinaire, à quelques causes naturelles, ainsi qu'Aristote semble l'avoir fait, en attribuant l'enthousiasme des Sibylles et de tous ceux qui passent pour inspirez, à leur temperament mélancholique, ou à la vertu des exhalaisons de certains endroits de la terre ? Eusebe de qui vous avez tiré ce que vous dites icy, dit-il que ces Philosophes ont crû que les Oracles n'estoient que des fourberies ? Point du tout. Il dit seulement qu'ils les ont rejetté comme inutiles, menteurs et pernicieux... Vous n'avez donc pas droit de produire ces Philosophes comme s'ils eussent esté de vostre sentiment ; et les Peripateticiens beaucoup moins que les deux autres : Car Ciceron, dans ses livres de la Divination, compte les Peripateticiens entre les Philosophes, qui ont soûtenu toutes les espèces de divinations. » 132-133.

Eusèbe * nous dit que six cens personnes d'entre les Payens avoient écrit contre les Oracles [1], mais je croy qu'un certain Oenomaüs dont il nous parle, et dont il nous a conservé quelques Fragmens, est un de ceux dont les Ouvrages meritent le plus d'estre regretez.

Il y a plaisir à voir dans ces Fragmens qui nous restent, cet Oenomaüs plein de la liberté Cinique, argumenter sur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu, et le prendre luy-mesme à partie. Voicy, par exemple, comment il traite le Dieu de Delphes, sur ce qu'il avoit répondu à Crésus.

Crésus en passant le Fleuve Halis renversera un grand Empire.

En effet Crésus en passant le Fleuve Halis attaqua Cirus, qui comme tout le monde sçait, vint fondre sur luy, et le dépoüilla de tous ses Estats [2].

Tu t'estois vanté dans un autre Oracle rendu à Crésus, dit

**L. 4. de la Prép. Evan.*

1. Van Dale, *Préface*, 17. « Cœterum cum sexcenti... »
« Vous pouviez en prenant ainsi les choses à la lettre, en compter dix-mille; puisque Eusebe se sert du mot grec μυρίων, qui en signiffie tout autant, et que le Traducteur latin que vous avez seul consulté, a rendu élegamment par le mot *sexcenti*. Il est surprenant que vous n'ayez pas fait attention que le mot latin *sexcenti* en cet endroit, ainsi que le mot grec μυρίοι, accentué comme il l'est, signiffie d'une maniere indeterminée une infinité ou un grand nombre ; et que c'est là une figure fort ordinaire, par laquelle on prend un nombre déterminé fort grand, pour un autre qui ne l'est pas, et qui est beaucoup moindre. Vous me direz peut-estre que vous prenez le mot de *six cens* dans le même sens; mais je n'ay point encore vû d'exemples de cet usage dans nos auteurs, et s'il y en a, vous me ferez plaisir de m'en instruire. » Baltus, *Rép.* 136. — Fontenelle ne fit jamais la correction, — et il est curieux que Bayle soit tombé dans la même erreur (*Nouv. Rép. Lettres*, fév. 1687).

2. Van Dale, 384-400. Entre les deux citations d'Œnomaüs, il y a, intercalée (388-394), une citation d'Hérodote, que Fontenelle a laissée. De plus, il a pratiqué de larges coupures dans les passages d'Œnomaüs. Enfin, il a eu raison de transporter ici les deux citations, que Van Dale avait faites pour prouver la fourberie des oracles.

Oenomaüs à Apollon, *que tu sçavois le nombre des grains de sable, tu t'estois bien fait valoir sur ce que tu voyois de Delphes cette Tortuë que Crésus faisoit cuire en Lidie, dans le mesme moment. Voila de belles connoissances pour en estre si fier. Quand on te vient consulter sur le succés qu'aura la Guerre de Crésus et de Cirus, tu demeures court. Car si tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoy te sers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre? Ne sçais-tu point qu'on ne les entendra pas? Si tu le sçais, tu te plais donc à te joüer de nous, si tu ne le sçais point, apprens de nous qu'il faut parler plus clairement, et qu'on ne t'entend point. Je te diray mesme que si tu as voulu te servir d'équivoques, le mot Grec par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand Empire, n'est pas bien choisi, et qu'il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cirus. S'il faut necessairement que les choses arrivent, pourquoy nous amuser avec tes ambiguïtez*[1] ?

1. Il y avait donc des oracles fort clairs, remarque tout aussitôt Baltus (*Réponse*, 225 sqq.), « et c'estoit particulierement ceux par lesquels ils prédisoient dans un païs ce qu'ils avoient vû dans un autre. La facilité qu'ils ont à se transporter presque en un moment en differens lieux, faisoit qu'ils débitoient souvent de pareils Oracles, qui se vérifioient exactement, et qui surprenoient par là étrangement les Payens. Tels estoient ceux par exemple, par lesquels ils prédisoient en Egypte, le temps auquel le Nil devoit inonder les campagnes, aprés avoir vu en Ethiopie les pluies abondantes qui y estoient tombées. Tel fût encore celuy qu'ils rendirent à Crœsus... Je serois fort curieux d'apprendre comment vous pouvez les expliquer selon vostre systéme. Dites-moy s'il vous plait, par quelle adresse les Prêtres de Delphes ont pû sçavoir que dans le même temps que les Envoyez de Crœsus consultoient l'Oracle, ce Prince faisoit cuire à Sardes une tortuë avec un agneau? Je fais reflexion à toutes les fourberies que vous leur prêtez. Je pense à tous les instrumens et à toutes les machines dont vous remplissez leurs cavernes, mais je n'y trouve que les trompettes du Chevalier Morland qui puissent vous estre icy de quelque usage. Comme vous supposez que les Prêtres des idoles avoient des espions dans toutes les provinces, qui les avertissoient de tout ce qui s'y passoit : il ne faut plus aprés cela, que leur donner à chacun une de ces trompettes des plus longues, par le moyen de laquelle ceux de Lydie ayent pû se faire entendre dans un moment, de Sardes jusques à Delphes. » Et ce sont précisément ces sortes d'oracles qu'on peut produire à Fontenelle, quand il dit « qu'il falloit qu'Eusèbe

Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé comme tu es, à nous chanter des Propheties inutiles ? Pourquoy tous ces Sacrifices que nous te faisons ? Quelle fureur nous possede ?

Mais Oenomaüs est encore de plus mauvaise humeur, sur cet Oracle que rendit Apollon aux Atheniens, lors que Xerxes fondit sur la Grece avec toutes les forces de l'Asie. La Pithie leur donna pour réponse, que Minerve, protectrice d'Athenes, tâchoit en vain par toutes sortes de moyens d'appaiser la colere de Jupiter ; que cependant Jupiter en faveur de sa Fille, vouloit bien souffrir que les Atheniens se sauvassent dans des murailles de bois, et que Salamine verroit la perte de beaucoup d'Enfans chers à leurs Meres, soit quand Cerés seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée.

Sur cela Oenomaüs perd entierement le respect pour le Dieu de Delphes. *Ce Combat du Pere et de la Fille*, dit-il, *sied bien à des Dieux, il est beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations et des interests si contraires. Jupiter est courroucé contre Athenes, il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie ; mais s'il n'a pas pû la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a esté réduit à emprunter des forces étrangeres, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville toutes les forces de l'Asie ? Aprés cela cependant il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois ; sur qui donc tombera sa colere ? Sur des pierres ? Beau Devin, tu ne sçais point à qui seront ces Enfans dont Salamine verra la perte, s'ils seront Grecs ou Perses ; il faut bien qu'ils soient de*

apportât..... n'y pût jamais être imputé ». Cf. Fontenelle, chap. IX. — L'auteur des *Remarques* ayant écrit : « Si le fait est vray, il n'y a rien à dire », « Il est certain », réplique Baltus (*Suite*, 323) ; d'ailleurs on a d'autres exemples, « tout pareils », de ces prédictions, par les oracles, « dans un lieu de ce qu'ils avoient vû dans un autre », et « Cicéron, Valère Maxime, Denys d'Halycarnasse, Strabon, Florus, etc., rapportent les mêmes exemples ».

l'une où de l'autre Armée ; mais ne sçais-tu point du moins qu'on verra que tu ne le sçais point ? Tu caches le temps de la Bataille sous ces belles expressions poëtiques, soit quand Cerés sera dispersée, soit quand elle sera ramassée, tu veux nous éblouïr par ce langage pompeux. Mais ne sçait-on pas bien qu'il faut qu'une Bataille navale se donne au temps des Semailles, ou de la Moisson ? Apparemment ce ne sera pas en hiver. Quoy qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moyen de ce Iupiter que Minerve tâche d'appaiser. Si les Grecs perdent la Bataille, Iupiter a esté inexorable ; s'ils la gagnent, Iupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis, Apollon, qu'on fuye dans des murs de bois, tu conseilles, tu ne devines pas. Moy qui ne sçay point deviner, j'en eusse bien dit autant, j'eusse bien jugé que l'effort de la Guerre seroit tombé sur Athenes, et que puis que les Atheniens avoient des Vaisseaux, le meilleur pour eux estoit d'abandonner leur Ville, et de se mettre tous sur la Mer.

Telle estoit la veneration que de grandes Sectes de Philosophes avoient pour les Oracles, et pour les Dieux-mêmes qu'on en croyoit auteurs. Il est assez plaisant que toute la Religion Payenne ne fust qu'un Problême de Philosophie [1]. Les Dieux prennent-ils soin des affaires des hommes ? N'en prennent-ils pas soin ? Cela est essentiel, il s'agit de sçavoir si on les adorera, ou si on les laissera là sans aucun culte ; tous les Peuples ont déja pris le party d'adorer, on ne voit de tous costez que Temples, que Sacrifices ; cependant une grande Secte de Philosophes soûtient publiquement que ces Sacrifices, ces Temples, ces Adorations sont autant

14 l'effet 1742.

1. Toutes ces réflexions sont de Fontenelle.

de choses inutiles, et que les Dieux loin de s'y plaire, n'en ont aucune connoissance. Il n'y a point de Grec qui n'aille consulter les Oracles sur ses affaires, mais cela n'empesche pas que dans trois grandes Ecoles de Philosophie, on ne traite hautement les Oracles d'impostures [1].

Qu'il me soit permis de pousser un peu plus loin cette reflexion, elle pourra servir à faire entendre ce que c'estoit que la Religion chez les Payens. Les Grecs en general avoient extremement de l'esprit, mais ils étoient fort legers, curieux, inquiets, incapables de se moderer sur rien ; et pour dire tout ce que j'en pense, ils avoient tant d'esprit, que leur raison en soufroit un peu. Les Romains estoient d'un autre caractere ; Gens solides, serieux, appliquez, qui sçavoient suivre un principe, et prévoir de loin une consequence. Je ne serois pas surpris que les Grecs, sans songer aux suites, eussent traité étourdiment le pour et le contre de toutes choses, qu'ils eussent fait des Sacrifices, en disputant si les Sacrifices pouvoient toucher les Dieux, et qu'ils eussent consulté les Oracles, sans s'estre assurez que les Oracles ne fussent pas de pures illusions. Apparemment les Philosophes s'interessoient assez peu au gouvernement pour ne se pas soucier de choquer la Religion dans leurs disputes, et peut-estre le Peuple n'avoit pas assez de oy aux Philosophes pour abandonner la Religion, ny pour y rien changer sur leur parole ; et enfin la passion dominante des Grecs estoit de discourir sur toutes les

21 sans être assurez 1687.

1. Ce paragraphe et le suivant jusqu'à: « ..... mais même la tourner entièrement en ridicule » n'appartiennent qu'à Fontenelle.

matieres, à quelque prix que ce pust estre. Mais il est sans doute plus étonnant que les Romains, et les plus habiles d'entre les Romains, et ceux qui sçavoient le mieux combien la Religion tiroit à consequence pour la politique, ayent osé publier des Ouvrages, où non seulement ils mettoient leur Religion en question, mais mesme la tournoient entierement en ridicule. Je parle de Ciceron, qui dans ses Livres de la Divination, n'a rien épargné de ce qui estoit le plus Saint à Rome. Aprés qu'il a fait voir assez vivement à ceux contre qui il dispute, quelle extrême folie c'estoit que de consulter des entrailles d'Animaux, il les reduit à répondre, que les Dieux qui sont tout-puissans, changent ces entrailles dans le moment du Sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté, et l'avenir. Cette réponse estoit de Chrisippe, d'Antipater, et de Possidonius, tous grands Philosophes, et Chefs du Party des Stoïciens.

Ah ! que dites-vous ? reprend Ciceron [1], *il n'y a point de Vieilles si credules que vous. Croyez-vous que le mesme Veau ait le foye bien disposé, s'il est choisi pour le Sacrifice par une certaine personne, et mal disposé, s'il est choisi par une autre ? Cette disposition du foye peut-elle changer en un instant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient ? Ne voyez-vous pas que c'est le hazard qui fait le choix des Victimes ; L'experience mesme ne vous l'apprend-elle pas ? Car souvent les entrailles d'une Victime sont tout-à-fait funestes, et celles*

12 c'étoit de consulter 1728 — 22 disposition de foye 1728.

1. Van Dale, 425. —La citation est mieux placée ici que dans le *De Oraculis*, et Fontenelle se garde bien de morceler, comme a fait Van Dale (205-210 et 417-436), ses preuves du mépris que les anciens ont souvent manifesté des oracles.

de la Victime qu'on immole immediatement aprés, sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premieres entrailles ? Ou comment les Dieux se sont-ils appaisez si promptement ? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un Bœuf que Cesar sacrifioit, et que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre sans en avoir un, il faut necessairement qu'il se soit retiré dans le moment du Sacrifice. Est-il possible que vous ayez assez d'esprit pour voir qu'un Bœuf n'a pû vivre sans cœur, et que vous n'en ayez pas assez pour voir que ce cœur n'a pû en un moment s'envoler je ne sçay où ? Et un peu aprés il ajoûte : *Croyez-moy, vous ruinez toute la Phisique pour défendre l'Art des Aruspices. Car ce ne sera pas le cours ordinaire de la Nature qui fera naistre et mourir toutes choses, et il y aura quelques corps qui viendront de rien, et retourneront dans le neant. Quel Phisicien a jamais soûtenu cette opinion ? Il faut pourtant que les Aruspices la soûtiennent.*

Je ne donne ce passage de Ciceron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultoit à la Religion qu'il suivoit luy-mesme ; en mille autres endroits il ne fait pas plus de grâce aux Poulets sacrez, au vol des Oyseaux, et à tous les miracles, dont les Annales des Pontifes estoient remplies.

Pourquoy ne lui faisoit-on pas son Procés sur son impieté ? Pourquoy tout le Peuple ne le regardoit-il pas avec horreur ? Pourquoy tous les Colleges des Prestres ne s'élevoient-ils pas contre luy ? Il y a lieu de croire que chez les Payens la Religion n'estoit qu'une pratique, dont la speculation estoit indifferente. Faites comme les autres, et croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant ; mais le peuple qui n'en reconnoissoit pas l'impertinence, s'en contentoit, et les Philosophes

s'y soumettoient aisément, parce qu'il ne les génoit guere.

Aussi voit-on que toute la Religion Payenne ne demandoit que des ceremonies, et nuls sentimens du cœur. Les Dieux sont irritez, tous leurs foudres sont prests à tomber, comment les appaisera-t-on ? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis ? Faut-il rentrer dans les voyes de la justice naturelle qui devroist estre entre tous les hommes ? Point du tout. Il faut seulement prendre un Veau de telle couleur, né en tel temps, l'égorger avec un tel couteau, et cela desarmera tous les Dieux. Encore vous est-il permis de vous moquer en vous-mesmes du Sacrifice, si vous voulez, il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en estoit de mesme des Oracles, y croyoit qui vouloit, mais on ne laissoit pas de les consulter. La coûtume a sur les hommes une force qui n'a nullement besoin d'estre appuyée de la raison [1].

1 et les gens d'esprit s'y soumettoient 1687 — 12 en vous-même 1742.

1. Ces trois derniers paragraphes ne renferment que des réflexions qui n'ont pas été inspirées par Van Dale. On retrouvera la dernière dans *l'Origine des fables*.

CHAPITRE VIII.

Que d'autres que des Philosophes ont aussi assez souvent fait peu de cas des Oracles[1].

Les Histoires sont pleines d'Oracles, ou méprisez par ceux qui les recevoient, ou modifiez à leur fantaisie*. Pactias Lidien, et Sujet des Perses, s'estant refugié à Cumes, Ville Grecque, les Perses ne manquerent pas d'envoyer demander qu'on le leur livrast. Les Cuméens firent aussitost consulter l'Oracle des Branchides, pour sçavoir comment ils en devoient user. L'Oracle répondit qu'ils livrassent Pactias. Aristodicus, un des premiers de Cumes, qui n'estoit pas de cet avis, obtint par son credit qu'on envoyast une seconde fois vers l'Oracle, et mesme il se fit mettre du nombre des Députez. L'Oracle ne luy fit que la réponse qu'il avoit déja faite. Aristodicus peu satisfait, s'avisa en se promenant autour du

**Herodote, l. 1.*

1. « Vous dites encore que d'autres *que les philosophes ont fait peu de cas des Oracles*... Vous en rapportez un exemple ou deux : mais qu'en pouvez-vous conclure ? que les Oracles n'estoient que des fourberies ? Cette consequence n'est pas juste. N'y a-t-il pas des incredules et des impies parmy les Chrêtiens qui se mocquent des miracles ? Peut-on conclure de là, que les miracles ne sont que des fourberies ? D'ailleurs ces Payens, Philosophes ou autres, ne pouvoient-ils pas croire, comme quelques-uns en effet l'ont crû, ainsi que vous le reconnoissez vous-même, que les Oracles estoient rendus par des démons ou des génies menteurs et malfaisans, et les mépriser par consequent beaucoup ? Les Chrêtiens l'ont toûjours crû ainsi, et les ont méprisé beaucoup par cette raison. On a donc pû mépriser les Oracles, sans croire pour cela, qu'ils n'estoient que des fourberies des Prêtres des idoles. » Baltus, *Réponse*, 137.

Temple, d'en faire sortir de petits oiseaux, qui y faisoient leurs nids. Aussitost il sortit du Sanctuaire une voix qui lui crioit : *Détestable Mortel, qui te donne la hardiesse de chasser d'icy ceux qui sont sous ma protection ? Et quoy ! Grand Dieu*, répondit bien vîte Aristodicus, *vous nous ordonnez bien de chasser Pactias qui est sous la nostre ? Oüy, je vous l'ordonne*, reprit le Dieu, *afin que vous qui estes des Impies, vous perissiez plûtost, et que vous ne veniez plus importuner les Oracles sur vos affaires* [1].

Il paroist bien que le Dieu estoit poussé à bout, puis qu'il avoit recours aux injures, mais il paroist bien aussi qu'Aristodicus ne croyoit pas trop que ce fust un Dieu qui rendist ces Oracles, puis qu'il cherchoit à l'atraper par la comparaison des oiseaux ; et aprés qu'il l'eut atrapé en effet, apparemment il le crut moins Dieu que jamais. Les Cuméens eux-mesmes n'en devoient estre guere persuadez, puis qu'ils croyoient qu'une seconde Députation pouvoit le faire dédire, ou que du moins il penseroit moins à ce qu'il devoit répondre. Je remarque icy en passant, que puis qu'Aristodicus tendoit un piege à ce Dieu, il faloit qu'il eust préveu qu'on ne luy laisseroit pas chasser les oiseaux d'un asile si Saint sans en rien dire, et que par consequent les Prestres estoient extremement jaloux de l'honneur de leurs Temples.

* Ceux d'Egine [2] ravageoient les costes de l'Attique, et les Atheniens se preparoient à une Expedition contre

* *Hérodote, l.* 5.

11 il paroit bien aussi 1718.

1. Van Dale, 415.
2. Van Dale, 419.

Egine, lors qu'il leur vint de Delphes un Oracle, qui les menaçoit d'une ruine entiere, s'ils faisoient la Guerre aux Eginetes plûtost que dans trente ans ; mais ces trente ans passez, ils n'avoient qu'à bâtir un Temple à Eaque, et entreprendre la Guerre, et alors tout leur devoit réüssir. Les Atheniens qui brûloient d'envie de se vanger, couperent l'Oracle par la moitié ; ils n'y défererent qu'en ce qui regardoit le Temple d'Eaque, et ils le bâtirent sans retardement ; mais pour les trente ans, ils s'en moquerent, ils allerent aussitost attaquer Egine, et eurent tout l'avantage. Ce n'est point un particulier qui a si peu d'égard pour les Oracles, c'est tout un Peuple, et un Peuple tres-superstitieux.

Il n'est pas trop aisé de dire comment les peuples Payens regardoient leur Religion. Nous avons dit qu'ils se contentoient que les Philosophes se soûmissent aux Ceremonies, cela n'est pas tout-à-fait vray. Je ne sçache point que Socrate refusast d'offrir de l'encens aux Dieux, ny de faire son personnage comme les autres dans les Festes publiques ; cependant le Peuple luy fit son procés sur les sentimens particuliers qu'on luy imputoit en matiere de Religion, et qu'il faloit presque deviner en luy, parce qu'il ne s'en estoit jamais expliqué ouvertement. Le Peuple entroit donc en connoissance de ce qui se traitoit dans les Ecoles de Philosophie, et comment soufroit-il qu'on y soûtinst hautement tant d'opinions contraires au culte étably, et souvent à l'existence mesme des Dieux ? Du moins, il sçavoit parfaitement ce qui se joüoit sur les Theatres. Ces Spectacles estoient faits pour luy, et il est seur que jamais les Dieux n'ont esté traitez avec moins de respect que dans les Comedies d'Aristophane. Mercure dans le Plutus vient se plaindre de ce qu'on a rendu la veuë au Dieu des Richesses, qui aupa-

ravant estoit aveugle, et de ce que Plutus commençant à favoriser également tout le monde, les autres Dieux à qui on ne fait plus de Sacrifices pour avoir du bien, meurent tous de faim. Il pousse la chose jusqu'à demander un Employ, quel qu'il soit, dans une maison bourgeoise, pour avoir du moins de quoy manger. Les Oiseaux [1] d'Aristophane sont encore bien libres. Toute la Piece roule sur ce qu'une certaine Ville des Oiseaux que l'on a dessein de bâtir dans les Airs, interromproit le commerce qui est entre les Dieux et les hommes, rendroit les Oiseaux maistres de tout, et réduiroit les Dieux à la derniere misere. Je vous laisse à juger si tout cela est bien devot. Ce fut pourtant ce mesme Aristophane qui commença à exciter le Peuple contre la prétenduë impieté de Socrate. Il y a là ce je ne sçay quoy d'inconcevable, qui se trouve si souvent dans les affaires du monde.

Il est toûjours constant par ces exemples, et il le seroit encore par une infinité d'autres, s'il en estoit besoin, que le Peuple estoit quelquefois d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa Religion. Il en pratiquoit les Ceremonies seulement pour se délivrer des inquietudes qu'il eust pû avoir en ne les pratiquant pas; mais au fond il ne paroist pas qu'il y eust trop de foy. A l'égard des Oracles, il en usoit de mesme. Le plus souvent il les consultoit pour n'avoir plus à les consulter; et s'ils ne s'accommodoient pas à ses desseins, il ne se

15 il y a là je ne sçai quoi 1742.

---

1. C'est un des passages où Fontenelle complète son modèle. Van Dale ne cite en effet que *la Paix* d'Aristophane ; il est vrai que la citation est longue (447-452).

gênoit pas beaucoup pour leur obeïr. Ainsi ce n'estoit peut-estre pas une chose si constante, mesme parmy le Peuple, que les Oracles fussent rendus par des Divinitez.

Aprés cela, il seroit fort inutile de rapporter des Histoires de grands Capitaines, qui ne se sont pas fait une affaire de passer par dessus des Oracles ou des Auspices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cela s'est pratiqué mesme dans les premiers Siecles de la Republique Romaine, dans ces temps d'une heureuse grossiereté, où l'on estoit si scrupuleusement attaché à la Religion, et où, comme dit Tite-Live dans l'endroit mesme que nous allons citer de luy, on ne connoissoit point encore cette Philosophie qui apprend à mépriser les Dieux* [1]. Papirius faisoit la Guerre aux Samnites, et dans les conjonctures où l'on étoit; l'Armée Romaine souhaitoit avec une extrême ardeur, que l'on en vinst à un Combat. Il falut auparavant consulter les Poulets sacrez, et l'envie de combattre estoit si generale, que quoy que les Poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avoient soin d'observer l'Auspice, ne laisserent pas de rapporter au Consul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela le Consul promet en mesme temps à ses Soldats et la Bataille et la Victoire. Cependant il y eut contestation entre les Gardes des Poulets sur cet Auspice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papirius, qui dit qu'on luy avoit rapporté un Auspice favorable, et qu'il s'en tenoit là; que si on ne luy avoit pas dit la verité, c'estoit l'affaire

* *Tite-Live, l. 10.*

1. Van Dale, 421. — Cet épisode de Papirius est une des narrations les plus « égayées » de l'*Histoire des Oracles*.

de ceux qui prenoient les Auspices, et que tout le mal devoit tomber sur leur teste. Aussitost il ordonna qu'on mist ces malheureux aux premiers rangs, et avant que l'on eust encore donné le signal de la Bataille, un trait partit, sans que l'on sceust de quel costé, et alla percer le Garde des Poulets qui avoit rapporté l'Auspice à faux. Dés que le Consul sceut cette nouvelle, il s'écria, *Les Dieux sont icy presens, le criminel est puny, ils ont déchargé toute leur colere sur celuy qui la meritoit, nous n'avons plus que des sujets d'esperance.* Aussitost il fit donner le signal, et il remporta une victoire entiere sur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les Dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce pauvre Garde de Poulets, et que le General en voulut tirer un sujet de rasseurer les Soldats, que le faux Auspice pouvoit avoir ébranlez. Les Romains sçavoient déja de ces sortes de tours dans le temps de leur plus grande simplicité.

Il faut donc avoüer que nous aurions grand tort de croire ny les Auspices, ny les Oracles plus miraculeux que les Payens ne les croyoient eux-mesmes. Si nous n'en sommes pas aussi desabusez que quelques Philosophes, et que quelques Generaux d'Armée, soyons-le du moins autant que le Peuple l'estoit quelquefois [1].

Mais tous les Payens méprisoient-ils les Oracles ? Non, sans doute. Et bien, quelques particuliers qui n'y ont point eu d'égard, suffisent-ils pour les décrediter entiere-

19 de croire les auspices, ou les Oracles 1742 — 22 et quelques Generaux d'armée 1728.

---

1. Des réflexions de cette nature en disent long sur le dessein secret de Fontenelle.

ment [1] ? A l'autorité de ceux qui n'y croyoient pas, il ne faut qu'opposer l'autorité de ceux qui y croyoient [2].

1. Van Dale, 205. « At non omnes quidem Ethnici, imò ne omnes Christiani in eadem, circa hanc materiam, fuere sententiâ. » Et tandis que Van Dale s'efforce de l'établir à grand renfort de citations de Cicéron, des Epicuriens, des Académiciens, des Péripatéticiens, des Cyniques, de Strabon, de Nicéphore Grégoras, d'Eusèbe, dont les contradictions à ce sujet sont amusantes, de Vossius, de Cœlius Rodiginus, etc. (205-225), Fontenelle raisonne, et dévoile à son lecteur les principes les plus subtils et les plus redoutables du cartésianisme. Ce passage est un des plus « dangereux » du livre, et un de ceux aussi contre lesquels s'est le plus vigoureusement — et le plus inutilement — escrimé Baltus.

2. « Mais quand bien même il s'ensuivroit, que ceux qui les ont méprisé, n'ont pas crû qu'ils fussent rendus par les Dieux ou par les Démons, quel poids peut avoir leur autorité contre celle de tous les autres ? Quelques Epicuriens et quelques Cyniques n'ont point crû, qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles ; mais tous les autres Philosophes en ont esté persuadez, et l'ont soûtenu fortement. Deux ou trois, qui passoient pour des impies parmy les Payens, s'en sont mocquez ; mais tous les autres les ont respecté, comme ce qu'il y avoit de plus divin dans leur religion. Les villes et les Provinces entieres y accouroient en foule. Elles ne faisoient point de guerres, elles n'envoyoient point de colonies, elles n'entreprenoient point d'affaires considerables, qu'elles n'eussent auparavant consulté l'oracle. En un mot le Paganisme n'a jamais rien eû de plus fameux ni de plus respecté. Que peut donc l'autorité d'un petit nombre de particuliers, regardez par les autres comme des impies, comparée à celle de tant de peuples, de tant de villes et de provinces, de tant de Princes et de Philosophes ?

Vous avez senti la force de cet argument, et pour l'affoiblir vous dites, que *le témoignage de ceux qui croyent une chose établie, n'a point de force pour l'appuier ; mais que le témoignage de ceux qui ne la croyent pas, a de la force pour la détruire*. Voila une proposition qui me paroit fort étrange, et qui peut avoir des consequences qui le sont encore davantage. C'est une vérité établie que l'existence de Dieu : et lorsqu'il s'agit de la confirmer par l'autorité, celle du petit nombre d'athées qui ne la croyent pas, doit-elle l'emporter sur celle de tous les peuples et de toutes les nations de la terre qui la croyent ? L'autorité de ces impies aura-t-elle plus de force pour la détruire, que celle de tous les autres hommes pour l'appuier ? Le Christianisme est établi et répandu par tout le monde : l'autorité de quelques libertins qui n'y ont pas beaucoup de foy, doit-elle prévaloir sur celle de tous les autres Fidéles qui le croyent, et qui le reconnoissent pour la seule véritable religion ? Jusqu'à présent n'a-t-on point crû, et les simples lumieres du bon sens n'apprennent-elles pas, qu'en matiere de suffrages et d'autoritez, la plus grande et la plus saine partie doit toûjours l'emporter ?

Mais dites-vous ; et c'est la preuve que vous apportez de votre paradoxe : *ceux qui croyent. .. des raisons de croire*. C'est à mon sens tout le contraire. Car à l'exception du petit peuple, qui soit qu'il croye ou qu'il ne croye pas, ne se met pas fort en peine de s'instruire du pour ou du contre ;

Ces deux autoritez ne sont pas égales. Le témoignage

il ne se peut gueres, que ceux qui croyent, ne soient pas instruits des raisons de ne pas croire ; et ceux qui ne croyent pas, peuvent tres aisément n'estre pas instruits des raisons de croire. La raison est qu'il y a de la peine à croire. C'est une servitude contre laquelle l'esprit humain se révolte naturellement. Ainsi ceux qui croyent sont portez à examiner les raisons de ne pas croire, afin de se délivrer, s'il est possible, de cette servitude si fâcheuse : Et ceux qui ne croyent pas, comptant pour beaucoup d'estre délivrez de ce joug incommode, évitent naturellement tout ce qui pourroit les y engager, et sont bien plus portez à s'instruire des raisons de ne pas croire, pour se fortifier toûjours de plus en plns dans leur incredulité, que de celles qni pourroient les obliger à croire. La disposition d'esprit et de cœur où ils sont, leur donne autant de goût pour les premieres raisons, que de mépris et d'aversion pour les secondes. Celles-là leur paroissent toûjours convaincantes et décisives ; et celles-cy selon eux, ne méritent pas seulement que l'on y fasse attention.

L'experience ne confirme que trop cette verité. On voit tous les jours que l'autorité la plus méprisable, la plus petite apparence de probabilité, fait plus d'impression sur une infinité de gens, pour ne point croire, que les raisons les plus évidentes et l'autorité la plus grande et la plus respectable, lorsqu'il s'agit de croire. » Baltus, *Réponse*, 139-143. Cf. encore *Suite* (282-298) et *Réponse* (143-145). Il faut citer ce dernier passage. « Souffrez Monsieur, que je vous apporte icy pour exemple, et que je vous prie de me dire sincerement, pourquoy l'autorité de Mr. Van-Dale, qui assurément de quelque côté qu'on la regarde, n'est pas fort considerable, et qui dans la matiere dont il s'agit, devoit au moins vous estre très-suspecte, l'a emporté neanmoins dans vostre esprit, sur celle de tous les Peres de l'Eglise, des Chrêtiens de tous les siecles et des Payens même les plus éclairez ; et ses conjectures frivoles et ridicules, sur toutes les preuves solides que les premiers ont apportées pour appuier leur sentiment ? Je n'en vois point d'autre raison que le penchant que nous avons vous et moy, à l'incredulité. Vous ne croyez pas facilement les choses où il entre du Merveilleux : comme vous avez reconnu que c'est là une foiblesse de l'esprit humain, vous tâchez de vous en garantir. Il n'y a que dans la Physique, où vous me paroissez bien different de vous-même. Car lorsqu'il s'agit d'établir la pluralité des mondes, et de placer des habitans dans les planetes et dans toutes les étoiles, alors il me semble que le Merveilleux vous plaît extremement, et que vous avez même beaucoup de penchant à le croire.

Mais pour revenir à nostre sujet, je vous ay fait voir dans la premiere partie de cette Réponse, que vous n'estiez pas trop bien instruit des raisons, que les Anciens Chrêtiens avoient eûës, pour croire les démons auteurs des Oracles. J'apprehende même qu'il ne se trouve bien des gens, qui n'ayant pas pour vous autant d'estime que j'en ay, ne croyent en voyant les fautes dans lesquelles vous estes tombé en citant Eusebe et Porphyre, que vous en avez parlé sans les avoir lûs exactement. Ne puis-je donc pas conclure de-là contre vous-même, que ceux qui ne croyent pas ne se mettent pas toûjours fort en peine de s'instruire des raisons de croire ? »

de ceux qui croyent une chose déja établie, n'a point de force pour l'appuyer, mais le témoignage de ceux qui ne la croyent pas, a de la force pour la détruire. Ceux qui croyent, peuvent n'estre pas instruits des raisons de ne point croire, mais il ne se peut guere que ceux qui ne croyent point, ne soient pas instruits des raisons de croire.

C'est tout le contraire quand la chose s'établit ; le témoignage de ceux qui la croyent, est de soi-mesme plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croyent point ; car naturellement ceux qui la croyent, doivent l'avoir examinée ; et ceux qui ne la croyent point, peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ny dans l'autre cas, l'autorité de ceux qui croyent, ou ne croyent point, soit de décision, je veux dire seulement que si on n'a point d'égard aux raisons sur lesquelles les deux partis se fondent, l'autorité des uns est tantost plus recevable, et tantost celle des autres. Cela vient en general, de ce que pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faut faire quelque usage de sa raison, bon ou mauvais, mais il n'est point besoin d'en faire aucun pour rejetter une opinion nouvelle, ou pour en prendre une qui est commune. Il faut des forces pour resister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre [1].

Et il n'importe sur le fait des Oracles, que parmy

18 plus recevable, tantôt 1742.

---

1. La remarque est sans doute inutile : dans tout le *De Oraculis*, il n'y a rien de plus net et de plus incisif, et qui soit aussi de plus de « décision », comme dit Fontenelle.

ceux qui y croyoient quelque chose de divin et de surnaturel, il se trouve des Philosophes d'un grand nom, tels que les Stoïciens. Quand les Philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le Peuple mesme, parce qu'ils s'entêtent également et du préjugé, et des fausses raisons dont ils le soûtiennent. Les Stoïciens en particulier, malgré le faste de leur Secte, avoient des opinions qui font pitié [1]. Comment n'eussent-ils pas cru aux Oracles ? Ils croyoient bien aux Songes. Le grand Chrisippe ne retranchoit de sa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre Femmelette.

CHAPITRE IX.

Que les anciens Chrestiens eux-mesmes n'ont pas trop cru que les Oracles fussent rendus par les Démons.

Quoy qu'il paroisse que les Chrestiens Sçavans des premiers Siecles aimassent assez à dire que les Oracles estoient rendus par les Démons, ils ne laissoient pas de reprocher souvent aux Payens qu'ils estoient joüez par leurs Prestres. Il faloit que la chose fust bien vraye, puisqu'ils la publioient aux dépens de ce Sistéme des Démons, qu'ils croyoient leur estre si favorable.

Voicy comment parle Clement Alexandrin au troisiéme Livre des Tapisseries [2]. *Vante nous, si tu veux, ces Oracles*

1. Van Dale, 207. — On remarquera ce mépris d'un philosophe pour une certaine espèce de philosophes.
2. Van Dale, *Préface*, 15.

pleins de folie et d'impertinence, ceux de Claros, d'Apollon Pithien, de Didime, d'Amphiaraus, d'Amphilocus. Tu peux encore y ajoûter les Augures, et les Interpretes des Songes, et des Prodiges. Fais nous paroistre aussi devant l'Apollon Pithien, ces gens qui devinoient par la farine ou par l'orge, et ceux qui ont été si estimez parce qu'ils parloient du ventre. Que les Secrets des Temples des Egiptiens, et que la Necromantie des Etrusques demeurent dans les tenebres; toutes ces choses ne sont certainement que des Impostures extravagantes, et de pures tromperies pareilles à celles des jeux de dez. Les Chèvres qu'on a dressées à la Divination, et les Corbeaux qu'on a instruits à rendre des Oracles, ne sont, pour ainsi dire, que les Associez de ces Charlatans qui fourbent tous les hommes.

Eusebe au commencement du quatriéme Livre de sa Preparation Evangelique, propose dans toute leur étenduë les meilleures raisons qui soient au monde, pour prouver que tous les Oracles ont pû n'estre que des Impostures, et ce n'est que sur ces mesmes raisons que je prétens m'appuyer dans la suite, quand je viendray au détail des fourberies des Oracles.

J'avouë cependant que quoy qu'Eusebe sçust si bien tout ce qui pouvoit empescher qu'on les crust surnaturels, il n'a pas laissé de les attribuer aux Démons [1], et il

2 de Didime, d'Amphilochus 1742. (Amphiaraüs est dans le texte de Clément d'Alexandrie cité par Van Dale). — 10 pareilles à celle des jeux de Dés 1742.

---

1. Van Dale, 213 : « Mirandum... est Eusebium, qui multas ac solidissimas rationes affert, cur meritò credatur Oracula fraude ac fallaciis hominum fuisse adornata, permansisse tamen in ista opinione, per malos Daemonas ea hominibus fuisse reddita. » — Bayle (*Nouvelles de la République des Lettres*, févr. 1687) cite ce passage, et le commente ainsi : « Un homme qui auroit voulu insinuer adroitement que les Oracles n'étoient qu'un artifice des prêtres, et qui auroit voulu néanmoins

semble que l'authorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis, est d'un grand préjugé pour le party qu'il embrasse.

Mais remarquez qu'Eusebe aprés avoir fort bien prouvé que les Oracles ont pû n'estre que des Impostures des Prestres, asseure sans détruire ny affoiblir ces premieres preuves, qu'ils ont pourtant esté le plus souvent rendus par des Démons. Il faloit qu'il apportast quelque Oracle non suspect, et rendu dans de telles circonstances que quoy que beaucoup d'autres pussent estre imputez à l'artifice des Prêtres, celuy-là n'y pust jamais estre imputé ; mais c'est ce qu'Eusebe ne fait point du tout. Je voy bien que tous les Oracles ne peuvent avoir esté que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoy ? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les Démons. Voilà une assez pitoyable espece de raisonnement [1]. Ce seroit autre chose si Eusebe dans les circonstances des temps où il s'est trouvé, n'avoit osé dire ouvertement que les Oracles ne fussent pas l'ouvrage des Démons ; mais qu'en faisant semblant de le soûtenir, il

s'accommoder au torrent, afin de n'irriter pas les âmes dévotes, en auroit usé comme a fait Eusebe. Mais on pourroit aussi l'imiter, si l'on étoit de l'humeur de certaines gens qui se determinent pour une opinion, encore qu'ils ne sachent pas répondre aux argumens qui la combatent. C'est pourquoi l'on nous a donné ici à choisir la suposition qui nous reviendra le mieux, *selon que nous estimerons plus ou moins Eusebe*. Ceux qui voudront suivre l'auteur se determineront au premier parti. »

1. « Il est vrai que ce raisonnement est pitoyable ; mais de qui est-il ? De vous ou d'Eusebe ? Est-il donc vrai qu'il n'a point apporté d'autres raisons de son sentiment que sa fantaisie ? Et à quoy employe-t-il trois livres entiers de son ouvrage, le quatriéme, le cinquiéme et le sixiéme ? si ce n'est à prouver fort au long son sentiment par un tres grand nombre de raisons et d'autoritez, qu'il répete encore en abregé dans le cinquiéme livre de sa Démonstration. Comment avez-vous pû dissimuler cela, si vous l'avez lû ? Mais vous n'en avez pas eû le loisir. Vous vous en estes rapporté entierement à ce que Mr. Van Dale en a inseré dans son livre... Tout cela ne prouve-t-il donc pas encore évidemment, que ceux qui ne croyent pas, ne se soucient gueres de s'instruire des raisons de croire ? » Baltus, *Réponse*, 147-148.

eust insinué le contraire avec le plus d'adresse qu'il eust pû.

C'est à nous à croire l'un ou l'autre selon que nous estimerons plus ou moins Eusebe. Pour moy, je croy voir clairement que dans l'endroit dont il est question, il n'y a placé les Démons que par maniere d'acquit, et par un respect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune[1].

Un passage d'Origene dans son Livre septiéme contre Celse, prouve assez bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux Démons que pour s'accommoder au temps, et à l'estat où estoit alors cette grande dispute entre les Chrestiens et les Payens. *Ie pourrois,* dit-il, *me servir de l'autorité d'Aristote et des Peripateticiens, pour rendre la Pithie fort suspecte ; je pourrois tirer des écrits d'Epicure et de ses Sectateurs une infinité de choses, qui décrediteroient les Oracles, et je ferois voir aisément que les Grecs eux-mesmes n'en faisoient pas trop de cas ; mais j'accorde que ce n'estoient point des fictions ny des impostures ; voyons si en ce cas là mesme, à examiner la chose de prés, il seroit besoin que quelque Dieu s'en fust mêlé, et s'il ne seroit pas plus raisonnable d'y faire presider de mauvais Dêmons, et des Genies ennemis du Genre humain.*

Il paroist assez que naturellement Origene eust cru des Oracles ce que nous en croyons[2] ; mais les Payens qui les produisoient pour un titre de la Divinité de leur Religion, n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs Prêtres[3]. Il faloit donc pour gagner

1. Van Dale (213-222) s'est contenté de rapporter deux très longs passages d'Eusèbe (en mettant en capitales les phrases les plus significatives), et de témoigner son étonnement des contradictions qu'on y relève. Fontenelle est moins naïf et il a le regard autrement pénétrant.

2. Van Dale (200-201) cite Origène, et ajoute simplement : « Quae Origenis verba quidem indicant, nolle eum praefracte obniti communi, de ea re Christianorum sententiae ; attamen satis indicare ipsum, cui sit addictus opinioni. » — Les observations qui suivent, et toute cette fin de chapitre, sont de Fontenelle seul.

3. « Vous trouvez étrange que luy (Origène) et Eusebe ayent sçû ce

quelque chose sur les Payens, leur accorder ce qu'ils soûtenoient si opiniatrement et leur faire voir que quand mesme il y auroit eu du surnaturel dans les Oracles, ce n'estoit pas à dire que la vraye Divinité y eust eu part, et alors on estoit obligé de mettre les Démons en jeu.

Il est vray qu'absolument parlant, il valoit mieux en exclure tout à fait les Démons, et que l'on eust donné par là une plus grande atteinte à la Religion Payenne, mais tout le monde ne penetroit peut-estre pas si avant dans cette matiere, et l'on croyoit faire bien assez lors que par l'hipothese des Démons, qui satisfaisoit à tout avec deux paroles, on rendoit inutiles aux Payens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvoient jamais alleguer en faveur de leur faux culte [1].

12 satisfait 1728.

que l'on pouvoit dire, pour faire voir que les Oracles n'estoient que des impostures des Prêtres des idoles, sans neanmoins embrasser ce sentiment. La raison en est claire. C'est qu'après l'avoir examiné, ils ne l'ont pas trouvé conforme à la verité. C'est qu'entre cette multitude d'Oracles qui ont esté devant et aprés la naissance de Nostre Seigneur, ils ne doutoient pas qu'il n'y en eût quelques-uns, qui n'avoient été en effet que de pures fourberies, comme ceux qu'Eusebe dit avoir esté decouverts de son temps. C'est enfin parce qu'à la maniere de tous les autres écrivains, ils ont voulu se prévaloir de tout ce que l'on pouvoit dire contre les Oracles, et rapporter tout ce qui pouvoit servir à les décrier, en s'en tenant neanmoins toûjours au sentiment qu'ils jugeoient le plus véritable et le plus conforme à ce que l'Ecriture leur avoit appris. » Baltus, *Réponse*, 148. Il cite alors le passage de Clément Alexandrin (*Avertissement aux Gentils*) auquel Fontenelle a déjà fait des emprunts, et conclut (152) : « Vous voyez Monsieur, que Clement Alexandrin parle de l'Oracle fameux de l'Apollon de Delphes, qui fut la cause de la perte que Crœsus fit de son royaume, et qui lui auroit même coûté la vie, si Cyrus n'eust été plus humain que le démon qui rendit cet Oracle. Cet auteur a donc crû comme tous les autres, que les démons avoient été les auteurs des Oracles, et par consequent vous devez reconnoître que de tous les anciens Chrétiens, il n'y en a pas un seul qui ait esté de vostre sentiment. »

1. Ces observations sont personnelles à Fontenelle, et il faut les rapprocher de celles que nous avons signalées aux chap. VII et VIII.

Voilà apparemment ce qui fut cause que dans les premiers Siecles de l'Eglise on embrassa si generalement ce Sistême sur les Oracles. Nous perçons encore assez dans les tenebres d'une antiquité si éloignée, pour y démêler que les Chrestiens ne prenoient pas tant cette opinion à cause de la verité qu'ils y trouvoient, qu'à cause de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le Paganisme, et s'ils renaissoient dans les temps où nous sommes, délivrez comme nous des raisons étrangeres qui les determinoient à ce party, je ne doute point qu'ils ne suivissent presque tous le nostre.

Jusqu'icy nous n'avons fait que lever les prejugez qui sont contraires à nostre opinion, et que l'on tire ou du Sistême de la Religion Chrestienne, ou de la Philosophie, ou du sentiment general des Payens, et des Chrestiens mesme. Nous avons répondu à tout cela, non pas en nous tenant simplement sur la défensive, mais le plus souvent mesme en attaquant. Il faut presentement attaquer encore avec plus de force, et faire voir par toutes les circonstances particulieres qu'on peut remarquer dans les Oracles, qu'ils n'ont jamais merité d'estre attribuez à des Genies[1].

1. Van Dale, 225. « Age ! ipsi rem arduam, multis forte visam, aggrediamur : ac proprio Marte, propriam nostram opinionem defendere ac stabilire conemur. »

CHAPITRE X.

Oracles corrompus [1].

On corrompoit les Oracles avec une facilité qui faisoit bien voir qu'on avoit à faire à des hommes [2]. La Pithie Philippise, disoit Demosthene, lorsqu'il se plaignoit que les Oracles de Delphes estoient toûjours conformes aux interests de Philippe.

*Quand Cleomene [3] Roy de Sparte voulut dépoüiller

**Hérodote, l. 6.*

1. Les oracles ont pu être corrompus, et Baltus en convient (*Réponse*, 157) : mais il remarque aussi que le chapitre de Fontenelle ne le prouve pas trop bien. Inutile d'ajouter qu'il prouve moins encore lui-même les faiblesses de la démonstration de Fontenelle.

2. « Pour répondre à cela, je vous prie de supposer un moment, que les Oracles estoient rendus par les démons. Je vous demande si dans cette supposition, on n'eust pas eû la même facilité à les corrompre ? Qui empêchoit je vous prie, la Prêtresse de Delphes de supposer des Oracles en faveur du Roy de Macédoine ?... Ne pouvoit-elle pas dire que le Dieu ou le Démon qui la possedoit, lorsqu'elle estoit assise sur le trêpié, luy avoit fait dire telle ou telle chose quoyqu'il n'en fût rien ? Les Prophétes de l'ancienne loy tout inspirez de Dieu qu'ils estoient, ne se laissoient-ils pas corrompre quelquefois de la même maniere ? Et par la complaisance qu'ils avoient pour les princes ou pour le peuple, ne leur rendoient-ils pas des réponses et des Oracles comme venant de Dieu même, quoyqu'ils n'en vinssent pas ? Ne disoient-ils pas : Voicy ce que le Seigneur dit, quoyque le Seigneur ne les eût point envoyé, comme il s'en plaint lui-même par la bouche de ses autres Prophétes plus religieux et plus fidéles que ceux-là ? Est-ce à dire pour cela que tous les autres Oracles que ces Prophétes trop complaisans rendoient, n'estoient que des fourberies et des prédictions supposées ? » Baltus, *Réponse*, 153-155. Suivent deux citations de Jérémie (XIV, 13, et XXIII, 16), et l'exemple du prophète de Bethel (*Rois*, III, XIII, 18) qui rend simultanément deux oracles, l'un faux pour tromper un autre prophète, l'autre vrai, que Dieu lui avait inspiré. *A fortiori* donc les païens ont-ils pu faire ce que faisaient les véritables prophètes, sans qu'on puisse les accuser pour cela d'avoir toujours « fourbé ».

3. Van Dale, 404.

de la Royauté Demarate l'autre Roy, sous pretexte qu'il n'estoit pas Fils d'Ariston son Predecesseur, et qu'Ariston luy-mesme s'estoit plaint qu'il lui estoit né trop peu de temps aprés son mariage, on envoya à l'Oracle sur une question si difficile, et en effet elle estoit de la nature de celles qui ne peuvent estre décidées que par les Dieux. Mais Cleomene avoit pris les devans auprés de la Superieure des Prestresses de Delphes ; elle declara que Demarate n'estoit point Fils d'Ariston. La fourberie fut découverte quelque temps aprés, et la Prêtresse privée de sa Dignité. Il faloit bien vanger l'honneur de l'Oracle et tascher de le reparer.

*Pendant qu'Hippias estoit Tiran d'Athenes, quelques Citoiens qu'il avoit bannis obtinrent de la Pithie à force d'argent, que quand il viendroit des Lacédemoniens la consulter sur quoy que ce pust estre, elle leur dist toûjours qu'ils eussent à délivrer Athenes de la tirannie. Les Lacédemoniens, à qui on redisoit toûjours la mesme chose à tout propos, crurent enfin que les Dieux ne leur pardonneroient jamais de mépriser des ordres si frequens, et prirent les armes contre Hippias quoy qu'il fust leur allié [1].

Si les Démons rendoient les Oracles, les Démons ne manquoient pas de complaisance pour les Princes qui estoient une fois devenus redoutables [2], et on peut remarquer que l'Enfer avoit bien des égards pour Alexandre

* *Hérodote, l. 5.*

1. Van Dale, 406.
2. Van Dale, 404. « At oracula saepius pretio fuisse corrupta ; seu potius Antistites ac Prophetas sese Principibus ac Magnatibus fecisse mercenarios, eorumque ad placita qui aut potentiores caeteris erant, quod eos timerent ; aut qui majori mercede responsa Prophetarum mercati erant, sese accommodasse... patet..»

et pour Auguste. Quelques Historiens disent nettement qu'Alexandre voulut d'autorité absoluë estre Fils de Jupiter Hammon, et pour l'interest de sa vanité, et pour l'honneur de sa Mere qui estoit soupçonnée d'avoir eu quelque Amant moins considerable que Jupiter. On y ajoûte qu'avant que d'aller au Temple, il fit avertir le Dieu de sa volonté, et que le Dieu l'executa de fort bonne grace. Les autres Auteurs tiennent tout au moins que les Prestres imaginerent d'eux-mesmes ce moyen de flater Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui fonde toute cette Divinité d'Alexandre sur une méprise du Prestre d'Hammon, qui en salüant ce Roy, et luy voulant dire en Grec, *O mon fils*, prononça dans ces mots une *S* au lieu d'une *N*, parce qu'estant Libien il ne sçavoit pas trop bien prononcer le Grec, et ces mots avec ce changement signifioient, *O fils de Jupiter*. Toute la Cour ne manqua pas de relever cette faute du Prestre à l'avantage d'Alexandre, et sans doute le Prestre luy-mesme la fit passer pour une inspiration du Dieu qui avoit conduit sa langue, et confirma par des Oracles sa mauvaise prononciation [1]. Cette derniere façon de conter l'Histoire me plaist assez ; j'aime à donner de petites origines aux grandes choses, cela me paroist naturel, et digne du jeu de la fortune.

6 On y a ajouté qu'avant que d'aller 1728 — 20-23 Cette dernière façon de conter l'Histoire est peut-être la meilleure, les petites origines conviennent assés aux grandes choses 1687.

---

1. Van Dale, 310. — « L'enfer a eû tort sans doute de flatter l'ambition d'Alexandre en le faisant passer pour fils de Jupiter, et de l'exciter par là à porter le fer et le feu aux quatre coins du monde pour s'en rendre maître. Qui ne voit l'intérêt que les démons avoient d'en agir autrement, et de rendre ce jeune conquerant plus sage et plus modéré ? » Baltus, *Réponse*, 158.

Auguste fut si amoureux de Livie, qu'il l'enleva à son Mary toute grosse qu'elle estoit, et ne se donna pas le loisir d'attendre qu'elle fust accouchée pour l'épouser. Comme l'action estoit un peu extraordinaire,* on en consulta l'Oracle. L'Oracle qui sçavoit faire sa cour, ne se contenta pas de l'approuver ; il assura que jamais un Mariage ne reüssissoit mieux que quand on épousoit une personne déja grosse. Voilà pourtant, ce me semble, une étrange maxime [1].

Il n'y avoit à Sparte que deux Maisons dont on pûst prendre des Rois [2]. Lisander, un des plus grands Hommes que Sparte ait jamais eus, forma le dessein d'ôter cette distinction trop avantageuse à deux Familles, et trop injurieuse à toutes les autres, et d'ouvrir le chemin de la Royauté à tous ceux qui se sentiroient assez de merite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan si composé, et qui embrassoit tant de choses, que je m'étonne qu'un homme d'esprit en ait pû esperer quelque succés. Plutarque dit fort bien que c'estoit comme une Demonstration de Mathematique, à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une Femme dans le Pont, qui prétendoit estre grosse d'Apollon. Lisander jetta les yeux sur ce Fils d'Apollon, pour s'en servir quand il seroit né. C'estoit avoir des veuës bien étenduës. Il fit courir le bruit que les Prêtres de Delphes gardoient d'anciens

**Prudence.*

1. Van Dale, 435. — « En effet à quoy pensoient les démons de debiter une pareille maxime ? Elle ne leur convient point du tout. Il faut qu'on la leur ait supposée malitieusement, exprés pour les décrier. Comment n'ont-ils pas vû qu'en autorisant la passion d'Auguste, ils excitoient une infinité de gens à l'imiter, et à violer comme luy les droits les plus sacrez? De là quelle honte pour eux! Quelle perte et quelle désolation pour tout l'enfer ! » *Ibid.*, 159.
2. Van Dale, 409.

Oracles, qu'il ne leur estoit pas permis de lire, parce qu'Apollon avoit reservé ce droit à quelqu'un qui seroit sorty de son Sang, et qui viendroit à Delphes faire reconnoistre sa naissance. Ce Fils d'Apollon devoit estre le petit Enfant de Pont, et parmy ces Oracles si misterieux, il y en devoit avoir qui eussent annoncé aux Spartiates, qu'il ne faloit donner la Couronne qu'au merite, sans avoir égard aux Familles. Il n'estoit plus question que de composer les Oracles, de gagner le Fils d'Apollon, qui s'appeloit Silenus, de le faire venir à Delphes, et de corrompre les Prestres. Tout cela estoit fait, ce qui me paroist fort surprenant; car quelles machines n'avoit-il pas falu faire joüer? Déja Silenus estoit en Grece, et il se préparoit à s'aller faire reconnoistre à Delphes pour Fils d'Apollon, mais malheureusement un des Ministres de Lisander fut effrayé, quoy que tard, de se voir embarqué dans une affaire si delicate, et il ruina tout.

On ne peut guere voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles, mais en le rapportant, je ne veux pas dissimuler ce que mon Auteur dissimule, c'est que Lisander avoit déja essayé de corrompre beaucoup d'autres Oracles, et n'en avoit pû venir à bout. Dodone avoit resisté à son argent, Jupiter Hammon avoit esté inflexible, et mesme les Prestres du lieu députerent à Sparte pour accuser Lisander, mais il se tira d'affaire par son credit. La grande Prestresse mesme de Delphes avoit refusé de luy vendre sa voix, et cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux Colleges qui n'avoient rien de commun, l'un de Prêtres, et l'autre de Prêtresses; car Lisander qui ne pût corrompre la grande Prestresse, corrompit bien les Prestres. Les Prestresses estoient les seules qui rendissent des Oracles de vive voix, et qui fissent les enragées sur le Trepié; mais apparemment les Prestres avoient un

Bureau de Propheties écrites, dont ils estoient les Maistres, les Dispensateurs, et les Interpretes.

Je ne doute point que ces Gens-là, pour l'honneur de leur Métier, ne fissent quelquefois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner, sur tout si on leur demandoit des choses dont il n'y eust pas lieu d'esperer beaucoup de succés, telle qu'estoit la nouveauté que Lisander avoit dessein d'introduire dans le Gouvernement de Sparte, Peut-estre mesme le party d'Agesilas, qui estoit alors opposé à celui de Lisander, avoit soupçonné quelque chose de ce projet, et avoit pris les devans auprés des Oracles. Les Pretres d'Hammon eussent-ils pris la peine de venir du fond de la Libie à Sparte, faire un procés à un homme tel que Lisander, s'ils ne se fussent entendus avec ses Ennemis, et s'ils n'y eussent esté poussez par eux ?

CHAPITRE XI.

Nouveaux établissemens d'Oracles.

Les Oracles qu'on établissoit quelquefois de nouveau, font autant de tort aux Demons que les Oracles corrompus [1].

1. Van Dale, 432. — « Il est manifeste selon vous, que ces nouveaux Oracles n'ont pû estre que des impostures des hommes ; d'où vous concluez qu'on ne peut pas se dispenser de porter le même jugement des plus anciens. Je doute Monsieur, que la comparaison que vous faites de ces nouveaux Oracles avec les anciens, soit tout à fait juste, et quand elle le seroit, il me semble qu'elle ne prouveroit pas grand'chose. Premierement il n'est pas trop seûr qu'Héphestion, Antinoüs et Auguste

Aprés la mort d'Ephestion, Alexandre voulut absolument pour se consoler, qu'Ephestion fust Dieu [1]. Tous les Courtisans y consentirent sans peine. Aussi tost voilà des Temples que l'on bastit à Ephestion en plusieurs Villes, des Festes qu'on instituë en son honneur, des

ayent rendu des Oracles dans les temples qui leur ont esté consacrez aprés leur mort ; et les Auteurs que vous citez pour le prouver, nous laissent au moins en liberté d'en douter.

En effet Lucien dit seulement que les flatteurs d'Alexandre voyant jusqu'où alloit sa passion pour Héphestion, n'oublioient rien de tout ce qui estoit capable de l'entretenir et de l'augmenter, en rapportant je ne sçay combien d'apparitions de ce nouveau Dieu, en luy attribuant des guérisons et en vantant ses Oracles. Qui ne voit que Lucien ne donne tout cela que pour des mensonges, que ces Courtisans débitoient hardiment, pour mieux faire leur cour à leur maître ? Il se mocque de la lâche complaisance de ces indignes flatteurs, et de la sotte présomption d'Alexandre, qui se crût non seulement un Dieu luy-même, mais encore assez puissant pour en faire d'autres. » Baltus, *Réponse*, 159-161. — De même pour Antinous. « Spartien en estoit si persuadé, qu'il n'a point fait de difficulté d'ajoûter, que les réponses en vers que l'on faisoit courir sous le nom de cette nouvelle divinité, passoient pour estre de la composition d'Hadrien même, bien loin que l'on crût qu'elles eussent esté renduës par Antinous ou par ses Prêtres. » *Ib.*, 160. — « L'Oracle d'Auguste n'est pas plus certain que ceux d'Héphestion et d'Antinoüs. Ce qui vous a donné lieu de l'établir, c'est un petit mot du poète Prudence (l. I, contra Symmachum) qui dit pour se mocquer des Dieux du paganisme, qui avoient tous esté faits par des hommes, que les Romains en suivant cet exemple, avoient aussi fait Dieu l'Empereur Auguste, en luy, élevant un temple, luy consacrant des prêtres, luy offrant des sacrifices, se prosternant devant son autel et luy demandant des réponses. Il me semble que ces réponses pourroient bien estre celles que les Aruspices rendoient touchant le succès des sacrifices, aprés avoir examiné les entrailles des victimes ; et non pas des Oracles tels que les faux prophetes des idoles en rendoient par la voye de la fureur et de l'enthousiasme. Quoy qu'il en soit, c'est un Poëte qui parle, et qui par plusieurs périphrases qui signifient toutes à peu prés la même chose, veut seulement donner à entendre qu'Auguste fût reconnu pour une divinité. » *Ibid.*, 162-164. — Au surplus, même confirmés, ces oracles ne prouveraient rien pour l'imposture des oracles en général, « parce que je ne vois pas ce qui auroit pu empêcher les démons de s'emparer des temples de ces nouvelles divinitez, et d'y étaler leurs impostures et leurs prestiges, comme dans les autres où ils rendoient des oracles depuis tant de siecles. Ont-ils coûtume de s'endormir sur leurs interets et de négliger les occasions qui se présentent de séduire les hommes, et d'étendre leur empire ? » *Ibid.*, 164-165.

1. Van Dale, 430-432.

Sacrifices qu'on lui fait, des guerisons miraculeuses qu'on luy attribuë, et afin qu'il n'y manquast rien, des Oracles qu'on luy fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre estonné d'abord de voir la Divinité d'Ephestion réüssir si bien, la crut enfin vraye luy-mesme, et se sceut bon gré de n'estre pas seulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des Dieux.

Adrien fit les mesmes folies pour le bel Antinoüs [1]. Il fit bastir en mémoire de luy la Ville d'Antinopolis, luy donna des Temples et des Prophetes, dit saint Jerôme ; or, il n'y avoit des Prophetes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inscription Greque qui porte,

A ANTINOÜS.

Le Compagnon des Dieux d'Egipte,

M. Ulpius Apollonius, son Prophête.

Aprés cela, on ne sera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des Oracles, ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Assurément Auguste valoit bien Antinoüs et Ephestion, qui selon toutes les apparences, ne dûrent leur Divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux Oracles faisoient faire des reflexions à ceux qui estoient le moins du monde capa-

1. Van Dale, 432. — L'édition de 1701, dont s'est servi Baltus, a ici une faute curieuse. « Vous dites que cet Empereur fit bâtir à ce nouveau Dieu une ville appelée *Andrinopolis*. Je ne doute pas que vous n'ayez écrit, Antinopolis. C'est une faute d'impression qui merite d'estre corrigée parce qu'elle pourroit causer une erreur grossiere, et faire prendre mal à propos une ville de Thrace que nous appelons Andrinople, pour Antinople ville d'Egypte. Il est vrai qu'Estienne de Byzance dit qu'elle s'appelloit aussi Adrianopolis du nom de celuy qui l'avoit bâtie, mais je ne crois pas que cela suffise pour luy donner le nom d'Andrinopolis. » Baltus, 162.

bles d'en faire [1]. N'y avoit-il pas assez de sujet de croire qu'ils estoient de la même nature que les Anciens, et pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaraüs, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon mesme, ne suffisoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Ephestion, et d'Auguste [2] ?

1. Van Dale, 436. « Quibus *aliquid* saltem *saliebat laeva sub parte mamillae*, facillimè odorabantur id quod res erat ; similiaque cogitare debebant de Trophonii, Amphiarai, Amphilochi, Orphei... Oraculis. » — « Pourquoy donc aucun Auteur de l'antiquité n'a-t-il pas fait ces reflexions si aisées à faire ? Pourquoy aucun ne s'est-il avisé de juger des anciens Oracles par ces nouveaux, et de produire ceux-cy, pour montrer que ceux-là n'estoient que des fourberies ? Les Chrêtiens sur tout ne devoient-ils pas le faire ? Neanmoins Origene qui parle assez au long d'Antinoüs et des honneurs qu'on lui rendoit en Egypte, dit qu'entre les prodiges qu'on lui attribuoit, il y en avoit qui estoient l'effet de l'imposture du démon qui présidoit à son temple. Par où vous voyez que bien loin de conclure de l'Oracle d'Antinoüs, que les plus anciens n'estoient que des fourberies des hommes, il reconnoit même dans celuy-ci l'operation du malin Esprit. » Baltus, *Réponse*, 165. — D'après Leclerc, les démons ont pu se mêler à l'institution des nouveaux oracles, mais là-dessus « l'on est autant en droit de prendre la negative que l'affirmative ». — « Cela seroit vrai, réplique Baltus (*Suite*, 302), si toutes choses d'ailleurs estoient égales, et si Mr. de Fontenelle avoit eû des raisons pour prendre la negative, comme les Peres de l'Eglise, et en particulier Origene, en ont eû pour prendre l'affirmative. Or Mr. de Fontenelle n'apporte aucune raison, aucune autorité, pour montrer que ces nouveaux Oracles ont esté l'effet des fourberies des Prestres des idoles ; au lieu que les Peres de l'Eglise ayant l'autorité de l'Ecriture Sainte, leur propre experience, et plusieurs autres raisons, qui leur apprenoient, que les Oracles generalement parlant, estoient l'effet de l'imposture et de la malice du démon ; ils ont eû droit d'attribuer encore ceux-cy à la même cause ; d'autant plus qu'ils y voyoient les mêmes mauvais effets et les mêmes illusions que dans tous les autres. Il y a encore une autre difference ; c'est que les Peres de l'Eglise n'ont pas produit ces nouveaux Oracles comme une preuve de leur sentiment ; ce qu'ils en ont dit n'est qu'une suite et une consequence qu'ils tirent des principes et des raisons sur lesquelles ils s'appuient. Mr. de Fontenelle au contraire les produit comme une preuve même et un principe sur lequel il prétend prouver que tous les Oracles n'ont esté que des fourberies humaines. Or que doit-on penser d'une preuve ou d'un principe sur lequel on peut aussi facilement *prendre la negative que l'affirmative ?...* »

2. Van Dale, 434. — « Les Oracles anciens dont vous parlez, ont pû avoir la même origine que ces nouveaux : c'est à dire la flatterie, la superstition, l'idolatrie ; mais cela n'empêche pas que les démons pour

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vray, que ces nouveaux Oracles fussent dans le mesme credit que les Anciens ; il s'en faloit beaucoup.

On ne faisoit rendre à ces Dieux de nouvelle creation qu'autant de réponses qu'il en faloit, pour en pouvoir faire sa cour aux Princes, mais du reste on ne les consultoit pas bien serieusement, et quand il estoit question de quelque chose d'important, on alloit à Delphes. Les vieux Trépiés estoient en possession de l'avenir depuis un temps immemorial, et la parole d'un Dieu experimenté étoit bien plus sure, que celle de ces Dieux qui n'avoient encore nulle experience.

Les Empereurs Romains qui estoient interessez à faire valoir la Divinité de leurs Predecesseurs, puisqu'une pareille Divinité les attendoit, auroient dû tascher à rendre plus celebres les Oracles des Empereurs Deïfiez comme Auguste, si ce n'eust esté que les Peuples accoûtumez à leurs anciens Oracles, ne pouvoient prendre la mesme confiance pour les autres. Je croirois bien mesme que quelque panchant qu'ils eussent aux plus ridicules Superstitions, ils se mocquoient de ces nouveaux Oracles, et en general de toutes les nouvelles Institutions de

augmenter cette même idolatrie, ne se soient meslez dans les uns et dans les autres. Je sçay que cela vous paroit incroyable : mais cela vient de ce que vous vous estes formé des idées sur ce sujet qui ne sont pas justes. *Il seroit*, dites-vous, *fort étrange et fort surprenant, qu'il n'eust fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un démon en possession d'une statuë.* Il semble que vous ignoriez les raisons qui portoient les démons à s'emparer des temples à Oracles et de ceux qui les rendoient. N'en cherchez point d'autres que leur propre malice, le desir qu'ils ont de perdre les hommes et de les éloigner de la connoissance et du culte du véritable Dieu, l'envie de se faire honorer eux-mêmes comme des Dieux et de s'égaler au Tout-puissant. Vous pouviez apprendre ces raisons des Peres de l'Eglise, qui les ont tirées de l'Ecriture ; et par là vous eussiez reconnu que les démons ont pû et voulu très-fort se mesler de l'Oracle d'Héphestion, ainsi que de tous les autres. » Baltus, *Réponse*, 167-169.

Dieux. Le moyen qu'on prist l'Aigle qui se lâchoit du Bucher d'un Empereur Romain, pour l'Ame de cét Empereur qui alloit prendre sa place au Ciel ?

Pourquoy donc le Peuple avoit-il esté trompé à la premiere Institution des Dieux et des Oracles ? En voicy, je croy, la raison. Pour ce qui regarde les Dieux, le Paganisme n'en a eu que de deux sortes principales, ou des Dieux que l'on supposoit estre essentiellement de nature Divine, ou des Dieux qui ne l'estoient devenus qu'aprés avoir esté de nature humaine. Les premiers avoient esté annoncez par les Sages ou par les Legislateurs avec beaucoup de Misteres, et le Peuple, ny ne les voyoit, ny ne les avoit veus. Les seconds, quoy qu'ils eussent esté hommes aux yeux de tout le monde, avoient esté érigez en Dieux par un mouvement naturel des Peuples touchez de leurs bien-faits. On se formoit une idée tres-relevée des uns parce qu'on ne les voyoit point, et des autres parce qu'on les aimoit ; mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un Empereur Romain qui estoit Dieu par ordre de la Cour, et non pas par l'amour du Peuple, et qui outre cela, venoit d'estre homme fort publiquement.

Quant aux Oracles, leur premier établissement n'est pas non plus fort difficile à expliquer[1]. Donnez-moi une

22 homme publiquement 1728 — 24 non plus difficile 1728.

---

1. A l'explication de Fontenelle, Baltus oppose la sienne. « Il est difficile de déterminer précisément le temps de la naissance des Oracles. Il est fort probable qu'ils ont commencé presque aussitost que l'idolatrie. C'est le sentiment des Peres de l'Eglise et des Theologiens qui attribuent le progrès de l'idolatrie à ces sortes de prestiges du Démon. Ce qui est de certain, c'est que les Oracles estoient deja en usage dez le temps de la guerre de Troye, comme on le voit dans Homere. Ovide fait consulter l'oracle de Themis par Deucalion et Pyrrha, après le déluge qui

demy douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le Soleil qui fait le jour, je ne desespereray pas que des Nations entieres n'embrassent cette opinion [1]. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps,

arriva de leur temps. L'Ecriture Sainte dèz le temps de Moyse les deffend aux Israëlites, entre les autres sortes de Divinations qui estoient en usage parmy les payens, elle les deffend, dis-je, tantôt sous le nom de Pythons et tantôt sous d'autres termes, qui signiffient la même chose, que ce que l'on entend par les Oracles. » Baltus, *Réponse*, 172, en note. — Ovide cité comme une autorité en la matière, et son autorité mise sur le même rang que celle de l'Ecriture Sainte : il fallait être Baltus pour servir si naivement une si étrange mixture !

1. C'est la phrase que les ennemis de Fontenelle jugèrent « perfide » entre toutes. « Je ne sçay pas trop Monsieur, ce que vous pretendez par là, ni si c'est aux Oracles seuls que vous en voulez. Ce qui est de vrai, c'est que je connois une personne très-habile et très-éclairée, qui ayant vû cet endroit de vostre livre, y a trouvé je ne sçay quel venin caché qui luy a déplû infiniment. Mais sans m'arrêter à vouloir pénétrer vos intentions, je vous prie de me dire, si vous avez vû dans l'histoire quelque exemple d'une erreur semblable, et qui se soit établie de la maniere que vous dites. Assurément vous comptez beaucoup sur la stupidité des hommes. Il me semble neanmoins qu'ils ne se rendent pas si facilement à tout ce que l'on veut leur persuader, particulierement si ce sont des choses contraires à leurs sens et à leur experience. Pour peu qu'ils ayent d'esprit et d'intelligence, ils demandent des preuves et des raisons. Ce n'est pas tout, ils veulent encore dans ces occasions, des prodiges et des miracles, ou vrais, ou au moins qui leur paroissent tels. Ce seroit en vérité une chose fort curieuse, de voir comment vous vous y prendriez, pour persuader à cinq ou six personnes, que ce n'est pas le soleil qui fait le jour. Et quand vous en seriez venu à bout, ce seroit encore une chose plus curieuse à voir, comment ces cinq ou six personnes s'y prendroient, pour persuader la même erreur à des nations entieres. Il faudroit pour cet effet qu'elles fussent en même temps infiniment stupides et infiniment habiles : infiniment stupides pour donner dans une erreur si grossiere et si palpable ; infiniment habiles pour la persuader à des nations entieres. » Baltus, *Réponse*, 169-171. — On sait que ce commentaire et ce « venin » ne furent pas du goût du *Journal de Trévoux*, où on pouvait lire (août 1707) : « L'auteur de la proposition (*Donnez-moi une demy-douzaine...*), Homme au-dessus de pareils soupçons, parle d'une opinion speculative, qui n'interesse en rien la cupidité, et dont l'experience ne puisse juger. Les faits que les Apôtres ont crus et qu'ils ont persuadez, sont d'une autre nature : Il étoit également difficile que les Apôtres les crussent sans évidence, et qu'ils les persuadassent sans miracle. Une croyance qui doit coûter le repos et la vie, qui humilie l'esprit, qui gêne toutes les passions, est toûjours difficile à recevoir. » p. 1405. — Cf. encore Baltus, *Suite*, 282, sqq.

la voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée. Il y avoit sur le Parnasse un trou d'où il sortoit une exhalaison qui faisoit danser les Chévres, et qui montoit à la teste. Peut estre quelqu'un qui en fut entesté se mit à parler sans sçavoir ce qu'il disoit, et dit quelque verité. Aussi-tost il faut qu'il y ait quelque chose de Divin dans cette exhalaison, elle contient la science de l'avenir, on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect, les Ceremonies se forment peu à peu. Ainsi nasquit apparemment l'Oracle de Delphes, et comme il devoit son origine à une exhalaison qui entestoit, il faloit absolument que la Pithie entrast en fureur pour prophetiser [1]. Dans la pluspart des autres Oracles, la fureur n'estoit pas necessaire. Qu'il y en ait une fois un d'estably, vous jugez bien qu'il va s'en establir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoy ne parleront ils point icy ? Les Peuples frappez du merveilleux de la chose, et avides de l'utilité qu'ils en esperent [2], ne demandent qu'à voir naistre des Oracles en tous lieux, et puis l'Ancienneté survient à tous ces Oracles, qui leur fait tous les biens du monde [3]. Les nouveaux

1. « Je m'étonne que Mr. Van Dale n'ait point parlé de certains Fanatiques d'Angleterre, que l'on assûre écumer, rouler les yeux, trembler, et faire mille autres postures violentes, lorsqu'ils s'imaginent, ou qu'ils veulent que l'on s'imagine que l'esprit de Dieu descend sur eux. Il est donc possible que la Prêtresse de Delphes ait été secoüée d'une maniere furieuse, sans qu'aucun Démon s'en mêlât. Outre qu'il y a bien de l'apparence que les Poetes ont exagéré la chose, la trouvant très-propre à de pompeuses descriptions. » Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684. — Baltus, 184.

2. Van Dale, 440. « Adde quod et incolae et eorum circumjacentes vicini, inde vitam lucrosam agerent ac jucundam. »

3. « Premierement tous les Oracles ne se sont pas établis en même temps, répond Baltus (171): on peut vous en montrer qui ont été établis dans les siecles les plus éclairez, et pour cela je n'ay besoin que de vostre témoignage. Vous reconnoissez que les Oracles d'Héphestion, d'Antinoüs et d'Auguste ont esté de véritables Oracles semblables aux anciens, à cela près qu'ils n'estoient pas si fameux. » Mais les autres « n'ont-ils

n'avoient garde de réüssir tant, c'estoient les Princes qui les établissoient, les Peuples croyent bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mesmes [1].

Ajoûtez à tout cela, que dans le temps de la premiere Institution et des Dieux et des Oracles, l'ignorance estoit beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La Philosophie n'estoit point encore née, et les Superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vray que ce qu'on appelle le Peuple, n'est jamais fort éclairé [2];

pas subsisté durant les siecles les plus éclairez » ? Or, comment n'a-t-on jamais reconnu leurs fourberies ? Surtout comment ont-ils pu commander tant de cruautés et d'horreurs ? exiger par exemple des victimes humaines ? « Est-ce que les hommes se livroient ainsi aveuglément à une mort cruelle, sans s'assûrer auparavant de la verité de l'Oracle, sans ouvrir jamais les yeux aux fourberies barbares, à la faveur desquelles les Prêtres des Idoles se jouoient ainsi de leur vie ? On a vû des peuples entiers abandonner leur patrie et leurs biens pour éviter d'estre obligez de se soûmettre à ces Oracles sanguinaires, et jamais la pensée ne leur seroit venue de se deffier de l'imposture de leurs Prêtres ? O! Mr. si l'on peut croire que des hommes ont pû se joüer ainsi de la vie des autres hommes pendant des siecles entiers, sans que l'on ait pû jamais découvrir leur fourberie, que ne peut-on pas croire après cela ? » *Ibid.*, 123.

1 Tous ces raisonnements et ces remarques malicieuses ne sont que de Fontenelle.

2. « Le Peuple est trés-facile à tromper cela est vray, si l'on entend par-là, que l'on peut facilement persuader au peuple des erreurs de spéculation et de créance, et l'y entretenir aprés l'avoir séduit : cela dis-je, est facile, sur tout lorsque ceux qui entreprennent de le tromper, ont soin de luy oster de devant les yeux la seule regle sensible, évidente et infaillible qui pourroit le retirer de son égarement; et viennent à bout de lui persuader qu'il doit estre luy-même la régle de sa créance, et s'en tenir à son sens particulier. source funeste de tous les égaremens de l'Esprit humain en matiere de Religion. Mais si en disant que le peuple est facile à tromper, nostre Critique veut dire, comme en effet il le prétend, que l'on peut facilement par des tromperies, des tours de soupplesses et des impostures de charlatans, en imposer à ses yeux, à ses sens, à son experience; et qu'il n'y a rien de si facile que de faire durer de pareilles fourberies, je luy soûtiens que le peuple n'est pas plus facile à tromper en cette maniere que les plus sçavans et les plus habiles; puisqu'il a d'aussi bons yeux que les autres hommes, et qu'outre cela, il est ordinairement plus deffiant et plus soupçonneux; parce que sentant sa faiblesse et son ignorance, il apprehende toûjours que l'on n'en abuse pour le surprendre. » Baltus,

cependant la grossiereté dont il est toûjours, reçoit encore quelques differences selon les Siecles ; du moins il y en a où tout le monde est Peuple, et ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des Erreurs. Ce n'est donc pas merveille si les Peuples faisoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens ; mais cela n'empeschoit pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un Demon alloit se loger dans la Statuë d'Ephestion pour y rendre des Oracles, dés qu'il avoit plû à Alexandre d'en faire élever une à Ephestion comme à un Dieu, ou si la Statuë rendoit des Oracles sans ce Demon, celle d'Apollon Pithien pouvoit bien en faire autant. Or il seroit, ce me semble, fort étrange et fort surprenant qu'il n'eust fallu qu'une fantaisie d'Alexandre

9 dans un temple d'Ephestion 1728 — 11-13 élever un à Ephestion comme à un Dieu ; ou s'il se rendoit des Oracles dans ce Temple sans Démon, il pouvoit bien s'en rendre de même dans le Temple d'Apollon Pithien 1728.

Suite, 332. Et le bon Père met au défi qu'on lui montre « un seul de tous les fourbes, de tous les charlatans, de tous les joueurs de gobelets et de marionnettes qui ont jamais esté, qui ait trompé une Ville entiere par ces sortes de tours, durant un an, un mois, ou même un jour, et qui soit venu à bout de lui persuader que tout cela estoit surnaturel et divin ». — En vain Leclerc lui prouve qu'il y a eu de « longues et universelles tromperies », par l'exemple des Bramines, des Talapoins, des Bonzes, et de l'Indoustan, et du Royaume de Siam, et de la Chine : « A tout cela que puis-je autre chose ? — répond avec charité le bon Père — sinon porter compassion à nostre Faiseur de *Remarques*, de tant de voyages entrepris inutilement, et d'une si belle érudition débitée en pure perte. » — Au surplus, « qui ne sçait de quoy l'Esprit humain est capable dèz-là qu'il n'a point de règle sûre en matiere de Religion et de créance, et qu'il s'abandonne à ses propres idées ? Qui ne sçait combien il est aisé, lorsqu'il est dans cet estat, de le faire tomber dans les erreurs les plus grossieres, sur tout lorsqu'elles favorisent l'incredulité naturelle ou la corruption du cœur ? Qui ne sçait enfin avec combien de facilité ces sortes d'erreurs se communiquent à des peuples entiers, se soutiennent et se perpétuent plusieurs siecles ? » *Suite*, 313.

pour envoyer un Demon en possession d'une Statuë, qui fust devenuë par là une éternelle occasion d'erreur à tous les hommes [1].

CHAPITRE XII.

Lieux où estoient les Oracles [2].

Nous allons entrer presentement dans le détail des artifices que pratiquoient les Prestres ; cela renferme

1-2 en possession d'un Temple, et faire naître par là 1728.

---

1. On ne rencontre jamais dans Van Dale des réflexions de cette tranquille et redoutable ironie.

2. « Mais enfin voyons donc quels ressorts ils ont fait joüer, pour en imposer si cruellement à tout le genre humain. Entrons dans le détail de ces fourberies si bien concertées, que vous leur avez fournies, pour representer leurs comedies ridicules et leur sanglantes tragedies. Il faut sans doute qu'elles ayent esté d'un raffinement et d'une subtilité infinie, pour avoir trompé durant plus de deux mille ans, tous les peuples et toutes les nations de la terre les plus éclairées. Les voicy telles que vous les avez imaginées aprés M. Van-Dale. » Baltus, *Réponse*, 175. — C'est le ton ironique d'un triomphateur pour qui la victoire est acquise d'avance, et d'ailleurs facile. Est-il rien en effet de plus aisé que de ruiner les insinuations de Fontenelle ? Et faut-il même se donner la peine de raisonner ? « Je ne m'amuserai point non plus à réfuter en particulier » des « explications si recherchées et si subtiles... Outre qu'elles ne le meritent pas, c'est que je sortirois de mon sujet qui ne regarde que les Oracles proprement dits. D'ailleurs ce que je dirai des autres, suffira pour faire voir le ridicule de ces... explications, sans entrer dans un plus grand détail. » 178. Ce n'est pas qu'on ne pût donner « plusieurs réponses particulieres à tout ce que *l'auteur dit* icy sans preuves » ; mais on se contentera « d'une seule réponse generale, qui renversera toutes ces machines *données* aux Prêtres des idoles, et qui rendra inutiles toutes ces cavernes et ces conduits soûterrains ». En effet tout le système de Fontenelle est fondé sur cette erreur, « qui est de croire que les Oracles se rendoient

beaucoup de choses de l'Antiquité assez agreables et assez particulieres [1].

par les statuës ». Or, ils étaient rendus par des prêtres « transportez de cette fureur qu'ils appelloient divine » — voyez, sur cette fureur, Virgile, Lucain, Platon, Cicéron, Aristote, Porphyre, Jamblique, car « il seroit inutile d'accumuler un plus grand nombre de témoignages » — : « il ne reste donc plus rien des accusations et des faits entassés par l'auteur des *Oracles* ; son échafaudage « tombe de soy-même », et nous pouvons conclure (191-193) : « Cela estant indubitable, je conclus premierement, que vous vous estes trompé, lorsque vous avez dit, que dans la pluspart des Oracles la fureur n'estoit point necessaire. Secondement, que les Oracles proprement dits ne se rendant que par des Prêtres et des Prêtresses qui paroissoient remplis de fureur et d'enthousiasme, tout ce que vous dites icy des conduits soûterrains, des cavernes et des statues où les Prêtres se cachoient, de leurs trompettes et de toutes leurs autres machines, ne sert de rien ; puisque vous ne les attribuez tous ces artifices et toutes ces fourberies, que parce que vous supposez que c'estoient les statues qui rendoient les Oracles ou les Prêtres des idoles cachez dans les statues. Troisiémement, que n'ayant pas attaqué autrement dans vostre ouvrage cette espece d'Oracle, qui estoit la plus commune et en même temps la plus fameuse, vous n'avez combattu qu'une chimére, et laissé les Oracles dans leur entier. Quatriémement, que pour avoir une idée juste de la maniere la plus commune dont les Oracles se rendoient, on n'a qu'à se représenter un homme ou une femme véritablement possédez du démon. Puisque tout ce que les Anciens nous disent de cette fureur, dont tous ces Prêtres d'idoles estoient transportez, est parfaitement semblable à ce que nous voyons et à ce que nous lisons des vrais Possédez. Cinquiémement, que les Peres de l'Eglise et les anciens Chrêtiens, qui les ont en effet toûjours regardez comme de véritables possédez, ont eû raison de conclure que les démons estoient les auteurs des Oracles. Puisque cette fureur qui transporte l'ame, qui la trouble, et qui la met hors d'elle même, ne peut estre que l'effet de l'operation du malin Esprit. » Après ce beau raisonnement, il est plaisant d'entendre dire au jésuite qu'il pourrait s'égayer de Fontenelle et de ses imaginations et de ses trompettes, s'il avait « quelque chose de cet enjouement et de ce sel » dont le philosophe assaisonne tous ses ouvrages, mais il néglige « tous ces agrémens pour ne s'attacher qu'au solide », car « il aime mieux perdre quelque chose de ses avantages » que de donner à son adversaire « le moindre sujet de chagrin et s'éloigner des sentimens d'estime et de considération » qu'il a et qu'il aura toujours pour lui (195).

1. Il y a ici, dans Van Dale, des indications et des aveux bien curieux : « Ut autem haec aliquo cum ordine ac methodo tractemus : considerabimus primo... » Il annonce sept points, ajoute naïvement : « Quibus et alia data occasione interspergam, huc, directè aut indirectè, facientia », et conclut : « Quae omnia licet non eodem ordine, uti hîc posui illa, pertractem, mihique libertatem dissertationibus concessam reservaverim ; non puto id Lectoribus ullo modo obfuturum. » Mais alors à quoi bon annoncer un plan ? Rien n'était plus inutile (225-226). Et

Les Païs montagneux, et par consequent pleins d'antres et de cavernes, estoient les plus abondans en Oracles. Telle estoit la Beotie, qui anciennement, dit Plutarque, en avoit une tres-grande quantité. Remarquez en passant que les Beotiens estoient en reputation d'estre les plus sottes gens du monde ; c'estoit-là un bon Païs pour les Oracles, des Sots et des Cavernes [1].

Je ne croy point que le premier établissement des Oracles ait esté une imposture meditée, mais le peuple tomba dans quelque superstition qui y donna lieu et dont quelques gens un peu plus rafinez profiterent. Car les sottises du peuple sont telles assez souvent, qu'elles n'ont pû estre préveuës, et quelquefois ceux qui le trompent, ne songeoient à rien moins, et ont esté avertis par luy-mesme de le tromper. Ainsi ma pensée est qu'on n'a pas mis d'abord des Oracles dans la Beotie parce qu'elle est montagneuse, mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Beotie de la maniere que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le mesme païs, furent mis aussi dans des Cavernes, parce que les Prestres en avoient reconnu la commodité.

10-11 superstition qui donna lieu à des gens un peu plus raffinés d'en profiter 1687 — 15 esté invités 1687 — 15 à le tromper 1687 — 21 furent mis dans des cavernes 1728.

---

en effet, trente pages plus loin, il s'excuse d'une digression « tamen aliquibus forsan non injucunda ». 256.

1. Van Dale, 226. « Notandum igitur primò τῶν χρηστηρίων τὰ πλεῖστα, iis in regionibus fuisse adornata quae montanae erant, quaeque abundabant speluncis, cryptis ac cavernis, iisque Oraculorum septa fuisse superstructa; inter quas excellebat Bœotia : quae, teste Plutarcho, antiquitus Oraculorum fuerat feracissima. » Et, 263 : « At cum minus adhuc perspicaces essent homines, plura quoque Oracula ubique terrarum vigebant. Sed in illis praesertim Regionibus quibus

Cet usage ensuite se répandit presque par tout. Le prétexte des Exhalaisons divines rendoit les Cavernes necessaires, et il semble de plus que les Cavernes inspirent d'elles-mesmes je ne sçay quelle horreur, qui n'est pas inutile à la superstition [1]. Dans les choses qui ne sont faites que pour fraper l'imagination des hommes, il ne faut rien negliger. Peut-estre la situation de Delphes a-t-elle bien servy à la faire regarder comme une Ville sainte. Elle estoit à moitié chemin de la montagne du Parnasse, bâtie sur un peu de terre-plain, et environnée de précipices qui la fortifioient sans le secours de l'art. La partie de la montagne qui estoit au dessus, avoit à peu prés la figure d'un Theatre, et les cris des hommes, et le son des trompettes se multiplioient dans les rochers. Croyez qu'il n'y avoit pas jusqu'à ces Echos qui ne valussent leur prix [2].

La commodité des Prestres, et la majesté des Oracles, demandoient donc également des Cavernes ; aussi ne voyez-vous pas un si grand nombre de Temples prophetiques en plat païs, mais s'il y en avoit quelques-uns, on sçavoit bien remedier à ce defaut de leur situation. Au lieu de cavernes naturelles, on en faisoit d'artificielles [3],

ingenia erant stupidiora. Unde Bœotia (de qua novimus illud ab omnibus fere decantatum proverbium ; seu versum istum Horatii qui in proverbium cessit, *Bœotum in crasso jurares aëre natum* ; quippe stupidiora magisque obtusa audiebant Bœotorum pectora), tam ferax fuit olim... » — On voit comment Fontenelle aiguise les armes qu'il emprunte à Van Dale, et comment il les rend plus pénétrantes et plus meurtrières. On voit aussi comment il « raisonne autrement » que Van Dale, comme il dit dans sa *Préface*. — Baltus, 178.

1. Van Dale, 244. «..... Obscuritas loci, quâ adyta semper, ad majorem venerationem horroremque religiosum incutiendum, obtenebrata erant. »

2. Van Dale, 234. — Ce passage de Fontenelle est un résumé de Justin (XXIV, vi), cité par Van Dale.

3. Van Dale, 239. « Ubi autem deerant talia subsidia, non deerant, quae defectum horum sat commode supplere, adyta scilicet, poterant ; quae, ratione structurae suae, Antri quaedam species erant intra Templa Fatidica. »

c'est à dire, de ces Sanctuaires qui estoient des especes d'antres, où residoit particulierement la Divinité, et où d'autres que les Prestres n'entroient jamais.

Quand la Pithie se mettoit sur le Trépié, c'estoit dans son Sanctuaire, lieu obscur et éloigné d'une certaine petite* chambre où se tenoient ceux qui venoient consulter l'Oracle. L'ouverture mesme de ce Sanctuaire estoit toute couverte de feüillages de Laurier, et ceux à qui on permettoit d'en approcher, n'avoient garde d'y rien voir [1].

D'où croyez-vous que vienne la diversité avec laquelle les Anciens parlent de la forme de leurs Oracles ? C'est qu'ils ne voyoient point ce qui se passoit dans le fond de leurs Temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'Oracle de Dodone, et cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs ? Aristote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux colomnes, sur l'une desquelles est un Bassin d'airain, et sur l'autre la Statuë d'un Enfant qui tient un foüet, dont les cordes, estant aussi d'airain, font du bruit contre le Bassin lors qu'elles y sont poussées par le vent [2].

* *Plutarque, Dial. des Or. qui ont cessé.*

8 étoit couverte 1687, 1742 ; étoit toute couverte 1698, 1707, 1713, 1728.

---

1. Van Dale, 243. « Insidebat Pythia Tripodi ; at in adyto, ac procul ex oculis eorum qui praetensum illum Apollinem consultum venerant. » Et, 244 : « Notemus interim et iis, quibus (si quibusdam id contigit) propius ad adyta accedere permittebatur, visum ita ibi fuisse praepeditum per laureas fraudes, quibus illa erant obsepta, ut illuc eorum acies penetrare nequiret, qui cupide nimis eo introspicere tentabant. »
2. Van Dale, 278.

Démon, suivant le mesme Suidas, dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen est tout environné de Bassins, qui aussi-tost que l'un est poussé contre l'autre, se communiquent ce mouvement en rond, et font un bruit qui dure assez de temps [1].

D'autres disent que c'estoit un Chesne résonnant qui secoüoit ses branches et ses feüilles, lors qu'il estoit consulté, et qui déclaroit ses volontez par des Prestresses nommées Dodonides [2].

Il paroist bien par tout cela qu'il n'y avoit que le bruit de constant, parce qu'on l'entendoit de dehors, mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où se rendoit l'Oracle, on ne sçavoit que par conjectures, ou sur le rapport infidelle des Prestres, ce qui causoit le bruit [3]. Il se trouve pourtant dans l'Histoire, que quelques personnes ont eu le privilege d'entrer dans ces Sanctuaires, mais ce n'étoient pas des gens moins considerables qu'Alexandre et Vespasien [4]. Strabon rapporte de Callisthene, qu'Alexandre entra seul avec le Prestre dans le Sanctuaire d'Hammon, et que tous les autres n'entendirent l'Oracle que de dehors.

Tacite [5] dit aussi que Vespasien estant à Alexandrie, et ayant déja des desseins sur l'Empire, voulut consulter

14 ou par le rapport 1742.

1, Van Dale, 276.

2. Van Dale, 279.

3. Van Dale, 279. « Audiebant quidem aeris sonum, sed unde ille proficisceretur, quonamve modo ille excitaretur ignorabant; atque habebant illa à Sacerdotibus partim, partim ex conjectura. »

4. Van Dale, 240. « Nullos igitur consultores ad illa admittebant, nisi qui Reges aut Principes. » Suivent les anecdotes d'Alexandre et de Vespasien.

5. Van Dale, 241-242.

l'Oracle de Serapis, mais qu'il fit auparavant sortir tout le monde du Temple. Peut-estre cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le Sanctuaire. A ce conte les exemples d'un tel privilege seront tres-rares, car mon Auteur avoüe qu'il n'en connoist point d'autres que ces deux-là, si ce n'est peut-estre qu'on y veüille ajoûter ce que Tacite dit de Titus, à qui le Prestre de la Venus de Paphos ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses qui regardoient les desseins qu'il meditoit alors ; mais cet exemple prouve encore moins que celuy de Vespasien, la liberté que les Prêtres accordoient aux Grands d'entrer dans les Sanctuaires de leurs Temples. Sans doute il falloit un grand credit pour les obliger à la confidence de leurs Misteres, et mesme ils ne la faisoient qu'à des Princes naturellement interessez à leur garder le secret, et qui dans le cas où ils se trouvoient, avoient quelque raison particuliere de faire valoir les Oracles.

Dans ces Sanctuaires tenebreux estoient cachées toutes les machines des Prestres, et ils y entroient par des conduits souterrains [1]. Rufin nous décrit le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, et pour apporter un témoignage encore plus fort que le sien, l'Ecriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'imposture des Prestres de Belus [2], qui sçavoient bien rentrer secretement dans son Temple pour prendre les Viandes qu'on y avoit offertes [3] ? Il me semble que cette

1. Van Dale, 243-245.
2. Van Dale, 245.
3. Dans sa *Suite* (346-349), Baltus a essayé de répondre à Fontenelle autrement qu'en lui démontrant la fâcheuse confusion que les *Oracles* avaient commise entre les prêtres et les statues. « Et moy je soûtiens que de tous les Paradoxes et de tous les Romans, que l'on a jamais faits pour divertir le public, il n'y en a point où l'on ait gardé moins de vraisemblance, et où l'on trouve plus d'impossibilitez évidentes que dans celuy que Mrs. Van-Dale et de Fontenelle ont débité serieuse-

Histoire seule devroit décider toute la question en nostre faveur. Il s'agit là d'un des Miracles du Paganisme, qui estoit crû le plus universellement, de ces Victimes que les Dieux prenoient la peine de venir manger eux-mesmes[1]. L'Ecriture attribuë-t-elle ce prodige aux Demons ? Point du tout, mais à des Prestres imposteurs ; et c'est là la seule fois où l'Ecriture s'étend un peu sur un prodige du

ment. Je dis d'impossibilitez évidentes : car quand on supposeroit les Prêtres des idoles mille fois plus fourbes et plus rusez qu'ils ne l'estoient, et qu'on leur fourniroit encore mille autres moyens plus subtils pour tromper les peuples : je soûtiens qu'il est impossible que pendant deux mille ans ils se soient tellement accordez entre eux, et ayent gardé un secret si impenetrable dans toutes les Villes et dans toutes les Provinces du monde, où il y avoit des Oracles, que jamais ils ne se soient démentis en rien. Qu'aucun ne se soit trouvé entre eux d'assez bonne foy et assez homme de bien, pour avoir horreur de ces infames et cruelles fourberies. Qu'il n'y en ait point eu d'étourdi et d'inconsideré, pour découvrir mal-à-propos tout le mystere, faute de quelques précautions. Que l'on n'ait jamais pû pénétrer dans ces affreux sanctuaires, dans ces chemins souterrains et dans ces cavernes, où ils gardoient toutes leurs machines. Qu'ils n'ayent jamais eu besoin d'ouvriers pour les raccommoder. Qu'ils ayent eu seuls le secret de composer des drogues propres à donner des songes extraordinaires ; et qu'enfin ils ayent pû se succeder perpetuellement les uns aux autres, et faire passer leurs secrets, leurs machines et leurs tours de soupplesse, à tous ceux qui devoient les suivre dans les mêmes emplois, de siecle en siecle et de generation en generation, sans que jamais on en ait pû rien découvrir. » D'autant que ces prêtres « estoient ordinairement les plus honnêtes gens d'entre les payens... Croirons-nous donc qu'un homme comme Plutarque, si raisonnable, si éclairé et si plein de probité, ait été un fourbe et un imposteur de profession ?... En vérité j'ay honte d'estre obligé de réfuter de pareilles chimeres. »

1. Van Dale, 245. — Sur cette affirmation de Fontenelle, Baltus (196) demande des explications et des références. « Je sçay que les Poëtes leur donnent pour nourriture l'Ambroisie et le Nectar : que quelques autres ont crû que la fumée des sacrifices leur estoit fort agreable ; mais je n'en connois aucun qui ait dit, qu'ils venoient eux-mêmes manger la chair des victimes. J'avois crû jusques à présent que tous les Grecs et les Romains estoient fort persuadez du contraire, et convaincus parfaitement que c'estoient les hommes qui s'en nourrissoient, après en avoir fait consumer une petite partie par le feu du sacrifice. » Il cite là-dessus Virgile, Porphyre, Ovide et surtout Pausanias, d'autant que Fontenelle dit, d'après ce dernier auteur, que « ceux qui venoient consulter l'oracle de Trophonius ne vivoient que des chairs sacrifiées », et conclut : « Souffrez que je vous prie de vous accorder icy avec vous-même et avec l'auteur que vous faites profession de suivre. »

Paganisme, et en ne nous avertissant point que tous les autres n'estoient pas de la mesme nature, elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en estoient. Combien aprés tout devoit-il estre plus aisé de persuader aux peuples que les Dieux descendoient dans des Statuës pour leur parler, et leur donner des instructions utiles, que de leur persuader qu'ils venoient manger des membres de Chevres et de Moutons ? et si les Prestres mangeoient bien en la place des Dieux, à plus forte raison pouvoient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des Sanctuaires augmentoient la voix, et faisoient un retentissement qui imprimoit de la terreur. Aussi voyez-vous dans tous les Poëtes que la Pithie poussoit une voix plus qu'humaine [1] ; peut-estre mesme les Trompettes qui multiplient le son, n'estoient-elles pas alors tout-à-fait inconnuës ; peut-estre le Chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveller un secret que les Prestres Payens avoient sceu avant luy, et dont ils avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le Pere Kirker [2] asseure qu'Alexandre avoit une de ces Trompettes avec laquelle il se faisoit entendre de toute son Armée en mesme temps.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'extrême application que les Prestres avoient à fourber. Du Sanctuaire, ou du fond des Temples, il

5 dans des temples 1728 — 6 leur parler, leur donner 1742.

1. Van Dale, 244. « Atque ipsa Virgo Pythia per commoda instrumenta in id adaptata etiam suas partes agere poterat ; sive ut per tubam locutoriam vocem intenderet ut sic humanis majora sonare videretur. »

2. Van Dale, 245.

sortoit quelquefois une* vapeur tres-agreable [1], qui remplissoit tout le lieu où estoient les Consultans. C'estoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout. Jugez si des gens qui poussoient jusqu'à ces minuties inutiles l'exactitude de leurs impostures, pouvoient rien negliger d'essentiel.

CHAPITRE XIII.

Distinctions de jours, et autres Misteres des Oracles.

Les Prestres n'oublioient aucune sorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'estoit point permis de consulter l'Oracle. Cela avoit un air misterieux, ce qui est déja beaucoup en pareilles matieres ; mais la principale utilité qu'ils en retiroient, c'est qu'ils pouvoient vous renvoyer sur ce prétexte, s'ils avoient des raisons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pendant ce temps de silence ils prenoient leurs mesures, et faisoient leurs préparatifs [2].

A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais esté. Il estoit allé à Delphes pour consulter le Dieu, et

**Plut., Dial. des Or.*

4 presque inutiles 1687.

---

1. Van Dale, 243.
2. Van Dale, 245.

la Prestresse qui pretendoit qu'il n'estoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le Temple. Alexandre qui estoit brusque, la prit par le bras pour l'y mener de force, et elle s'écria, *Ah ! mon fils, on ne peut te résister. Je n'en veux pas davantage,* dit Alexandre, *cet Oracle me suffit* [1].

Les Prestres avoient encore un secret pour gagner du temps, quand il leur plaisoit. Avant que de consulter l'Oracle, il falloit sacrifier ; et si les entrailles des Victimes n'estoient pas heureuses, c'est que le Dieu n'estoit pas encore en humeur de répondre. Et qui jugeoit des entrailles des Victimes ? Les Prestres ; le plus souvent mesme, ainsi qu'il paroist par beaucoup d'exemples, ils estoient seuls à les examiner, et tel qu'on obligeoit à recommencer le Sacrifice, avoit pourtant immolé un animal, dont le cœur et le foye estoient les plus beaux du monde [2].

Ce qu'on appelloit les Misteres et les Ceremonies secretes d'un Dieu, estoit sans doute un des meilleurs artifices que les Prestres eussent imaginé pour leur seureté. Ils ne pouvoient si bien couvrir leur jeu, que bien des gens ne soupçonnassent la fourberie. Ils s'aviserent d'établir de certains Misteres, qui engageoient à un secret inviolable ceux qui y estoient initiez [3].

10 heureuses, le Dieu n'estoit pas 1728.

---

1. Van Dale, 429.
2. Van Dale, 268-270.
3. Van Dale, 437. « Quominus vero ipsorum circa haec praetensa Deorum Oracula fraudes atque imposturae detegerentur, initiationes quoque ac Mysteria iis adjungebant ; quibus hominum mentes aut superstitione attonitas et occaecatas redderent, aut conscientias ipsorum sibi obstrictas (qui praecipuus scopus erat) tenerent. » — « Il me semble que le silence auquel les Mysteres engageoient, ne regardoit que les Mysteres mêmes, et non pas les Oracles qui

Il est vrai qu'il y avoit de ces Misteres dans des Temples qui n'avoient point d'Oracles; mais il y en avoit aussi dans beaucoup de Temples à Oracles, par exemple, dans celuy de Delphes. Plutarque dans ce Dialogue si souvent cité, dit qu'il n'y avoit personne à Delphes, ny dans tout ce païs, qui ne fust initié aux Misteres. Ainsi tout estoit dans la dépendance des Prestres; si quelqu'un eust osé ouvrir la bouche contre eux, on eust bien crié à l'Athée et à l'Impie, et on luy eust fait des affaires dont il ne se fust jamais tiré [1].

Sans les Misteres, les habitants de Delphes n'eussent pas laissé d'estre toûjours engagez à garder le secret aux Prestres sur leurs friponneries; car Delphes estoit une Ville qui n'avoit point d'autre revenu que celuy de son Temple, et qui ne vivoit que d'Oracles; mais les Prestres s'assuroient encore mieux de ces peuples en se les attachant par le double lien de l'interest et de la

estoient très-differens. Autant que les Prêtres des idoles vouloient que les premiers fussent tenus secrets, autant vouloient-ils que l'on publiât les derniers, et qu'on les répandit par tout comme la chose la plus capable de donner une haute idée de la puissance de leurs dieux. Pausanias (l. IX) nous assûre que l'on obligeoit ceux qui avoient consulté l'Oracle de Trophonius, d'exposer publiquement dans des tableaux tout ce qu'ils avoient vû et tout ce qu'ils avoient entendu... Mais ni luy ni les autres ne disent rien de tout ce qui se passoit dans les Mysteres. Ils font toûjours entendre comme Hérodote, qu'ils ne peuvent en parler, sans se rendre coupables d'impiété » ; et l'on n'aurait là-dessus aucune notion précise sans les renseignements ou les indiscrétions de Firmicus, d'Arnobe et de Clément Alexandrin. « Enfin il estoit permis à tout le monde d'aller consulter les Oracles, au lieu que la grace d'estre initié aux mysteres ne s'accordoit qu'à des gens choisis, et aprés beaucoup de cérémonies et d'épreuves. » Baltus, *Réponse*, 199-201.

1. Van Dale, 440. « ...omnes circumjacentes populos mysteriis Delphicis fuisse initiatos, ac per id ipsorum conscientias Antistitibus Delphicis fuisse obstrictas... Dum igitur sic duplici modo... obstricti essent : nullum periculum erat, ipsos aliquid horum propalaturos : aut si quis ita impius inveniretur, omni vi ac conatu ipsum persequebantur; dirisque devovebant. » — Van Dale, 440 : «... incolae et eorum circumjacentes vicini inde vitam lucrosam agerent ac jucundam. »

superstition. On eust été bien receu à parler contre les Oracles dans une telle Ville.

Ceux qu'on initioit aux Misteres, donnoient des assurances de leur discretion ; ils estoient obligez à faire aux Prestres une confession de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie, et c'estoit aprés cela à ces pauvres initiez à prier les Prestres de leur garder le secret [1].

Ce fut sur cette confession qu'un Lacedemonien qui s'alloit faire initier aux Misteres de Samothrace, dit brusquement au Prestre, *Si j'ay fait des crimes, les Dieux les sçavent bien.*

Un autre répondit à peu prés de la mesme façon. *Est-ce à toy ou au Dieu qu'il faut confesser ses crimes ? C'est au Dieu,* dit le Prestre, *Et bien, retire-toy donc*, reprit le Lacedemonien, *et je les confesseray au Dieu* [2].

Tous ces Lacedemoniens n'avoient pas extrémement l'esprit de devotion. Mais ne pouvoit-il pas se trouver quelque impie, qui allast avec une fausse confession se faire initier aux Misteres, et qui en découvrist ensuite toute l'extravagance, et publiast la fourberie des Prestres ?

Je croy que ce malheur a pû arriver, et je croy aussi que les Prestres le prévenoient autant qu'il leur estoit possible. Ils voyoient bien à qui ils avoient affaire, et je vous garantis que les deux Lacedemoniens dont nous venons de parler, ne furent point receus. De plus, on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'estre initiez aux Misteres, parce que c'estoient des gens qui faisoient profession de s'en moquer, et je ne croy pas mesme qu'on

1. Van Dale, 437. « Confessiones omnium, quae aut fanda aut nefanda unquam in vita perpetraverant, ab ipsis exigebantur. » Suivent les deux anecdotes rapportées par Fontenelle.
2. Van Dale, 438.

leur rendist d'Oracles [1]. Ce n'estoit pas une chose difficile que de les reconnoistre; tous ceux d'entre les Grecs qui se méloient un peu de Litterature, faisoient choix d'une Secte de Philosophie, et le surnom qu'ils tiroient de leur Secte, estoit presque ce qu'est parmy nous celuy qu'on prend d'une Terre. On distinguoit, par exemple, trois Demetrius, parce que l'un estoit Demetrius le Cinique, l'autre, Demetrius le Stoïcien, l'autre, Demetrius le Peripateticien.

La coûtume d'exclure les Epicuriens de tous les Misteres estoit si generale, et si necessaire pour la seureté des choses sacrées, qu'elle fut prise par ce grand Fourbe, dont Lucien nous décrit si agreablement la Vie, cet Alexandre qui joüa si long-temps les Grecs avec ses Serpens [2]. Il avoit mesme ajoûté les Chrestiens aux Epicuriens, parce qu'à son égard ils ne valoient pas mieux les uns que les autres, et avant que de commencer ses Ceremonies, il crioit, *Qu'on chasse d'icy les Chrestiens.* A quoy le peuple répondoit comme en une espece de Chœur, *Qu'on chasse les Epicuriens.* Il fit bien pis; car se voyant tourmenté par ces deux sortes de Gens, qui quoy que poussez par differens interests, conspiroient à tourner ses Ceremonies en ridicule, il declara que le Pont où il faisoit alors sa demeure, se remplissoit d'Impies, et que le Dieu dont il estoit le Prophete, ne parleroit plus, si on ne l'en vouloit défaire, et sur cela il fit courir sus aux Chrestiens et aux Epicuriens.

L'Apollon de Daphné, Fauxbourg d'Antioche, estoit dans la mesme peine, lors que du temps de Julien l'Apostat il répondit à ceux qui luy demandoient la cause de son silence, qu'il s'en faloit prendre à de certains

1. Van Dale, 440-441.
2. Van Dale, 441.

Morts enterrez dans le voisinage [1]. Ces Morts estoient des Martirs Chrestiens, et entre autres Saint Babilas. On veut communément que ce fust la presence de ces Corps bienheureux qui ostoit aux Démons le pouvoir de parler dans l'Oracle; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de Chrétiens qui se faisoit aux Sepulcres de ces Martirs, incommodoit les Prétres d'Apollon, qui n'aimoient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clair-voyans, et qu'ils tâcherent par ce faux Oracle d'obtenir d'un Empereur Payen qu'il fist jetter hors de là ces Corps dont le Dieu se plaignoit.

Pour revenir presentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins, et pour comprendre en une seule reflexion toutes celles qu'on peut faire là dessus, je voudrois bien qu'on me dist pourquoy les Démons ne pouvoient prédire l'avenir que dans des Trous, dans des Cavernes, et dans des lieux obscurs, et pourquoy ils ne s'avisoient jamais d'aller animer une Statüe qui fust

19 d'animer une Statüe ou de faire parler une Prêtresse dans un carrefour, exposé de toutes parts 1728.

---

1. Van Dale, 442. — Fontenelle ne fait que rapporter l'explication de Van Dale. — « Les Reliques du St. Martyr Babylas estoient-elles dans le temple d'Apollon, ou falloit-il y entrer necessairement, lorsque l'on alloit les honorer au lieu où elles estoient ?... Qui empêchoit les Prêtres » de fermer les portes du temple « après y avoir admis ceux qu'ils jugeoient à propos »... « Si le trop grand jour les incommodoit, que ne faisoient-ils parler durant la nuit leurs statues ? Mais sur tout, que n'employoient-ils dans ces occasions leurs trompettes mugissantes, en menaceant tous les prophanes qui oseroient approcher, des plus terribles châtimens ? Une chose si effroyable auroit esté capable de faire fuir tous les Chrêtiens et de remplir toute la ville d'Antioche de frayeur. J'ay en verité du déplaisir Monsieur, de voir que vous ayez mieux aimé adopter sur ce sujet les imaginations ridicules de Mr. Van Dale, que suivre le sentiment de Socrate, de Ruffin, de Theodoret, de Sozomene, de Nicephore, et sur tout de St. Jean Chrysostome. » Baltus, *Réponse*,

dans un Carrefour, exposée de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetez, et plus encore ceux qui se rendoient en Songe, avoient absolument besoin de Démons, mais il nous sera bien aisé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.

CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetez.

Les Préstres n'estoient pas scrupuleux jusqu'au point de n'oser décacheter les Billets qu'on leur apportoit [1], il faloit qu'on les laissast sur l'Autel, aprés quoy on fermoit le Temple, où les Prestres sçavoient bien rentrer sans qu'on s'en aperçust, ou bien il falloit mettre ces Billets entre les mains des Prestres afin qu'ils dormissent dessus, et reçussent en Songe la réponse qu'il y faloit faire, et dans l'un et l'autre cas ils avoient le loisir et la liberté de les ouvrir [2]. Ils sçavoient pour cela plusieurs secrets, dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux Prophete de Lucien. On peut les voir dans Lucien mesme, si l'on est curieux d'apprendre

203. Et, avec ce que nous en avons cité dans les notes depuis le chap. VII, c'est tout ce que le jésuite a trouvé à répondre aux raisonnements et aux faits allégués par Fontenelle jusqu'ici.

1. Van Dale, 311, 319.

2. Van Dale, 332.

comment on pouvoit décacheter les Billets des Anciens sans qu'il y parust [1].

Asseurément on s'étoit servy de quelqu'un de ces Secrets pour ouvrir le Billet que ce Gouverneur de Cilicie [2] dont parle Plutarque, avoit envoyé à l'Oracle de Mopsus qui estoit à Malle, Ville de cette Province. Le Gouverneur ne sçavoit que croire des Dieux; il estoit obsedé d'Epicuriens qui luy avoient jetté beaucoup de doutes dans l'esprit. Il se resolut, comme dit agréablement Plutarque, d'envoyer un Espion chez les Dieux, pour apprendre ce qui en estoit. Il luy donna un Billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopsus. Cet Envoyé dormit dans le Temple, et vit en Songe un homme fort bien fait, qui luy dit, *Noir*. Il porte cette réponse au Gouverneur. Elle parut tres-ridicule à tous les Epicuriens de sa cour, mais il en fut frapé d'étonnement et d'admiration, et en leur ouvrant son Billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits, *T'immoleray-je un Bœuf blanc ou noir ?* aprés ce miracle, il fut toute sa vie fort devot au dieu Mopsus. Nous éclaircirons ensuite ce qui regarde le Songe, il suffit presentement que le Billet avoit pû estre décacheté et refermé avec adresse. Il avoit toûjours falu le porter au Temple, et il

1. Van Dale, 320. « Quibus autem inventis sigilla recludere, codicillosque aperire valuerint, docet nos liquido Lucianus in Pseudomante Alexandro hoc sequenti modo.... » — « Cela suppose toûjours que les Prêtres seuls estoient adroits et ruzez, et que tous ceux qui avoient affaire à eux, estoient des sots, qui ne soupçonnoient pas seulement que l'on pût ouvrir leurs billets; ou qui ne voyoient pas que dans leurs discours, ils avoient eux-mêmes decouvertle secret qu'ils vouloient cacher. » Ils étaient cependant « des gens deffians! » Baltus, *Réponse*, 205. Surtout « les Grecs et les Romains ont esté trés éclairez, et il n'y a que le démon qui ait pû les aveugler jusqu'au point où ils l'estoient sur leur religion; autant les Prêtres des idoles que tous les autres ». *Suite*, 381.

2. Van Dale, 318.

n'eust pas esté necessaire qu'il fust sorty des mains du Gouverneur, si un Démon eust dû y répondre [1].

Si les Prestres n'osoient se hazarder à décacheter les Billets [2], ils tâchoient de sçavoir adroitement ce qui amenoit les Gens à l'Oracle [3]. D'ordinaire c'estoient des Gens considerables, qui avoient dans la teste quelque dessein ou quelque passion qui n'étoit pas inconnüe dans le monde. Les Prestres avoient tant de commerce avec eux à l'occasion des Sacrifices qu'il faloit faire, ou des Délais qu'il faloit observer avant que l'Oracle parlast, qu'il n'éstoit pas trop difficile de tirer de leur bouche, ou

1. « Plutarque qui rapporte cet exemple, et Macrobe, celuy de Trajan, ne pouvoient-ils pas soupçonner la moindre chose ? Mais les uns et les autres estoient sans doute moins fins et moins habiles que vostre Auteur. Ils n'avoient pas eu le loisir d'imaginer une explication aussi heureuse et aussi recherchée que l'est celle que ce sçavant homme vous a fournie. » Baltus, *Réponse*, 210.

2. Van Dale, 320. « Sin verò... ita essent obsignati codicilli, ut recludere istos non ita commode valerent...... » etc.

3. Van Dale, 312. « Quoniam verò etiam Oracula potissimum a divitibus, ab iisque ob res maximi momenti adibantur, magnoque ut plurimum famulitio ejusmodi homines erant comitati (ex quibus rarissimè contingebat, quin, si non cuncti, saltem praecipui, illarum rerum quae ab Oraculo petenda forent, essent conscii) inde optimam nanciscebantur occasionem expiscandi per obliquas interrogatiunculas, dum detinerentur ibi diutius ; dum sacrificarent ; dum in diversoriis aut soli, aut cum aliis, ludendi aliorumve gratiâ, morarentur ; dum denique per... circumductores per omnia antiquitatis monumenta, aut ad visenda donaria, Templa, cellas, picturas, statuas, atque alia multa, quibus peregrini, (praesertim, si nihil aliud ipsis sit quo temporis taedium terant, aut aliàs quoque proprio naturae motu talibus delectentur) sese oblectarent. Cujusmodi circumductoribus abundabant ea loca ubi χρηστήρια sive Jovis, sive Apollinis, sive Serapidis, sive aliorum Deorum erant exstructa atque adornata..... Enarratores non incommodè vertit Xylander, quod hi non solum, obambulando hospitesque circumducendo, ostenderent ea quae spectanda ibi erant ; sed et simul unde haec vel illa donaria, haec vel illa statua, pictura, caeterave ornamenta venerant, quis illa dedicarat vel consacraverat ; qua de causa, quibusve occasionibus ; quid circa hanc illamve statuam sive prodigii aut miraculi, sive alius generis ostenti aliquid aut portenti, contigerat... Unde et Lucianus... » etc., etc. Toute la suite du développement de Fontenelle est dans Van Dale, 314-320. A son ordinaire, l'écrivain français n'a fait que résumer, clarifier, — et renforcer —, son modèle.

du moins de conjecturer quel estoit le sujet de leur voyage. On leur faisoit recommencer Sacrifices sur Sacrifices, jusqu'à ce qu'on se fust éclaircy. On les mettoit entre les mains de certains menus Officiers du Temple, qui sous prétexte de leur en montrer les Antiquitez, les Statües, les Peintures, les Offrandes, sçavoient l'art de les faire parler sur leurs Affaires. Ces Antiquaires pareils à ceux qui vivent aujourd'huy de ce métier en Italie, se trouvoient dans tous les Temples un peu considerables. Ils sçavoient par cœur tous les miracles qui s'y estoient faits, ils vous faisoient bien valoir la puissance et les merveilles du Dieu, ils vous contoient fort au long l'histoire de chaque Present qu'on luy avoit consacré. Sur cela Lucien dit assez plaisamment que tous ces gens là ne vivoient et ne subsistoient que de Fables, et que dans la Grèce on eust esté bien fâché d'apprendre des véritez dont il n'eust rien cousté [1]. Si ceux qui venoient consulter l'Oracle, ne parloient point, leurs Domestiques se taisoient-ils ? Il faut sçavoir que dans une Ville à Oracle, il n'y avoit presque que des Officiers de l'Oracle. Les uns estoient Prophetes et Prestres, les autres Poëtes qui habilloient en Vers les Oracles rendus en Prose, les autres simples Interpretes, les autres petits Sacrificateurs qui immoloient les Victimes, et en examinoient les entrailles, les autres vendeurs de parfums, ou d'encens, ou de bestes pour les Sacrifices, les autres Antiquaires, les autres enfin n'estoient que des Hoteliers que le grand abord des Etrangers enrichissoit. Tous ces gens là estoient dans les interests de l'Oracle et du Dieu ; et si par le moyen des Domestiques des Etrangers, ils découvroient quelque chose qui fust bon a sçavoir, vous ne devez pas douter que les Prestres n'en fussent avertis.

1. Van Dale, 313.

Le faux Prophete Alexandre [1] qui avoit étably son Oracle dans le Pont, avoit bien jusque dans Rome des Correspondans, qui luy mandoient les affaires les plus secrettes de ceux qui l'alloient consulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre mesme sans avoir besoin de recevoir de Billets, et ces moyens n'estoient pas sans doute inconnus aux Prestres de l'Apollon de Claros, s'il est vray qu'il suffisoit de leur dire le nom de ceux qui les consultoient [2]. Voicy comme Tacite en parle au 2. l. des Annales. *Germanicus alla consulter Apollon de Claros. Ce n'est point une femme qui y rend les Oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choisit dans de certaines familles, et qui est presque toujours de Milet* [3]. *Il suffit de luy dire le nombre et les noms de ceux qui viennent le consulter ; ensuite il se retire dans une grotte, et ayant pris de l'eau d'une source qui y est cachée, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'esprit, quoy que le plus souvent il soit tres-ignorant* [4].

Nous pourrions remarquer icy que l'on confioit bien à

16 d'une source qui y est, il vous répond 1728. (Voici le texte de Tacite, cité par Van Dale : « tum in specum digressus, haustâ fontis arcani aquâ ».)

1. Van Dale, 315-316 et 333.
2. Van Dale, 311.
3. Van Dale, 311.
4. « Aprés cela, tout le monde ne doit-il pas tomber d'accord qu'il n'y avoit que de l'imposture dans cet Oracle ? Les preuves que vous en produisez ne le démontrent-elles pas évidemment ? Je ne sçay pas ce qu'en ont pensé ceux qui les ont lûes dans vostre livre. J'apprehende qu'ils ne les ayent pas trouvé tout à fait concluantes. Pour moy je vous avoue que je ne suis point content : et que j'aurois mieux aimé que vous eussiez fait quelques reflexions sur ce que le même auteur ajoûte, que ce faux prophète répondoit aux pensées de ceux qui le consultoient. Il me semble en effet que le démon même ne le peut pas, puisque le secret des cœurs ainsi que la connoissance certaine de l'avenir, est reservé à Dieu seul.... Ainsi ou il faut absolument rejetter ce que dit Tacite de l'Oracle de Claros, ou y reconnoître comme dans tous les autres, l'operation du malin Esprit. » Baltus, *Réponse*, 212.

une femme l'Oracle de Delphes, parce qu'il n'estoit question que d'y faire la Démoniaque ; mais que comme celuy de Claros avoit plus de difficulté, on ne le donnoit qu'à un homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du Prophete, sur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle, ne pouvoit jamais estre fort bien prouvée, qu'enfin le Démon de l'Oracle, tout Démon qu'il estoit, ne pouvoit se passer de sçavoir les noms de ceux qui le consultoient, mais nous n'en sommes pas là presentement, c'est assez d'avoir fait voir comment on pouvoit répondre non seulement à des Billets cachetez, mais à de simples pensées. Il est vray qu'on ne pouvoit pas répondre aux pensées de tout le monde, et que ce que le Prestre de Claros faisoit pour Germanicus, il ne l'eust pas pû faire pour un simple Bourgeois de Rome.

CHAPITRE XV.

Des Oracles en Songe.

Le nombre est fort grand des Oracles qui se rendoient par Songes. Cette maniere avoit plus de merveilleux qu'aucune autre, et avec cela elle n'estoit pas fort difficile dans la pratique. Le plus fameux de tous ces Oracles estoit celuy de Trophonius dans la Beotie [1]. Trophonius n'estoit qu'un simple Heros, mais ses

1. Van Dale, 235-238 ; 264-272. — Fontenelle a réuni les deux passages ; et, comme toujours, il a simplifié et « égayé ».

Oracles se rendoient avec plus de ceremonies que ceux d'aucun Dieu. Pausanias qui avoit esté luy mesme le consulter, et qui avoit passé par toutes ces ceremonies, nous en a laissé une description fort ample, dont je croy qu'on sera bien aise de trouver icy un abregé exact.

Avant que de descendre dans l'antre de Trophonius, il faloit passer un certain nombre de jours dans une espece de petite Chapelle qu'on appelloit de la Bonne Fortune, et du Bon Genie. Pendant ce temps on recevoit des Expiations de toutes les sortes, on s'abstenoit d'eaux chaudes, on se lavoit souvent dans le Fleuve Hircinas, on sacrifioit à Trophonius, et à toute sa famille, à Apollon, à Jupiter surnommé Roy, à Saturne, à Junon, à une Cerés Europe qui avoit esté Nourrice de Trophonius, et on ne vivoit que des chairs sacrifiées. Les Prestres apparemment ne vivoient aussi d'autre chose. Il faloit consulter les entrailles de toutes ces victimes, pour voir si Trophonius trouvoit bon que l'on descendist dans son Antre ; mais quand elles auroient esté toutes les plus heureuses du monde, ce n'estoit encore rien ; les entrailles qui décidoient estoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles estoient favorables, on vous menoit la nuit au Fleuve Hircinas. Là deux jeunes enfans de douze ou treize ans vous frotoient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisoit jusqu'à la source du Fleuve, et on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux, celles de Lethé qui éfaçoient de vostre esprit toutes les pensées profanes qui vous avoient occupé auparavant, et celles de Mnemosine qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'Antre sacré. Aprés tous ces preparatifs, on vous faisoit voir la Statuë de Trophonius, à qui vous faisiez vos prieres, on vous

équipoit d'une Tunique de lin, on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées, et enfin vous alliez à l'Oracle.

L'Oracle estoit sur une Montagne dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des Obelisques d'airain. Dans cette enceinte estoit une caverne de la figure d'un four taillée de main d'homme. Là s'ouvroit un trou assez étroit, où l'on ne descendoit point par des degrez, mais avec de petites échelles. Quand on y estoit descendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée estoit assez étroite. On se couchoit à terre, on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il faloit necessairement porter, on passoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, et aussi-tôt on se sentoit emporté au dedans avec beaucoup de force et de vitesse.

C'estoit là que l'avenir se declaroit, mais non pas à tous d'une mesme maniere. Les uns voyoient, les autres entendoient. Vous sortiez de l'Antre couché par terre comme vous y estiez entré, et les pieds les premiers. Aussi-tost on vous mettoit dans la Chaise de Mnemosine, où l'on vous demandoit ce que vous aviez veu ou entendu. De là on vous remenoit dans cette Chapelle du Bon Genie, encore tout étourdy et tout hors de vous. Vous repreniez vos sens peu à peu, et vous recommenciez à pouvoir rire, car jusque là la grandeur des Misteres, et la divinité dont vous étiez remply, vous en avoient bien empeché. Pour moy, il me semble qu'on n'eust pas dû attendre si tard à rire.

Pausanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui soit entré dans l'Antre de Trophonius, et qui n'en

23 ramenoit 1687.

soit pas sorty [1]. C'estoit un certain Espion que Demetrius y envoya pour voir s'il n'y avoit pas dans ce Lieu Saint quelque chose qui fust bon à piller. On trouva loin de là le corps de ce malheureux, qui n'avoit point été jetté dehors par l'ouverture sacrée de l'Antre.

Il ne nous est que trop aisé de faire nos reflexions sur tout cela [2]. Quel loisir n'avoient pas les Prestres pendant tous ces differens Sacrifices qu'ils vous faisoient faire, d'examiner si on estoit propre à être envoyé dans l'Antre ? car assurément Trophonius choisissoit ses Gens, et ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces Ablutions, et ces Expiations, et ces voyages nocturnes, et ces passages dans des cavernes étroites et obscures, vous remplissoient elles l'esprit de superstition, de frayeur, et de crainte ? Combien de machines pouvoient joüer dans ces tenebres ? L'Histoire de l'Espion de Démetrius, nous apprend qu'il n'y avoit pas de sureté dans l'Antre, pour ceux qui n'y apportoient pas de bonnes intentions, et de plus qu'outre l'ouverture sacrée qui estoit connüe de tout le monde, l'Antre en avoit une secrette qui n'estoit connuë que des

14 obscures, remplissoient-elles 1687.

1. Van Dale, 273.

2. Toutes ces « réflexions » de Fontenelle sont dans Van Dale, 268-274. Il faut y ajouter 246 et 272 (« parfums et odeurs »); 331 (« spectacles et bruits »). — « Premierement vous debitez toutes ces jolies conjectures sans aucune preuve, sans aucune autorité, sur des possibilitez imaginaires; n'y ayant rien dans tous les Auteurs qui ont parlé de ces sortes d'Oracles, qui puisse vous donner lieu de croire ou de soupçonner, que l'on employât tous ces artifices. Secondement, il me semble que tous ces parfums, ces odeurs et ces drogues estoient plus propres à causer des maux de teste et de fâcheuses insomnies, que des songes. Troisiemement, quand elles auroient pû causer des songes, elles n'en pouvoient donner qui eussent du rapport aux sujets pour lesquels on venoit consulter l'Oracle. » Baltus, *Réponse*, 215.

Prestres. Quand on s'y sentoit entrainé par les pieds, on estoit sans doute tiré par des cordes, et on n'avoit garde de s'en apercevoir en y portant les mains, puis qu'elles estoient embarassées de ces compositions de miel, qu'il ne faloit pas lâcher. Ces Cavernes pouvoient estre pleines de parfums et d'odeurs qui troubloient le cerveau, ces eaux de Lethé et de Mnemosine pouvoient aussi estre preparées pour le mesme effet. Je ne dis rien des spectacles et des bruits dont on pouvoit estre épouvanté, et quand on sortoit de là tout hors de soy, on disoit ce qu'on avoit veu ou entendu à des gens, qui profitant de ce desordre, le recüeilloient comme il leur plaisoit, y changeoient ce qu'ils vouloient, ou enfin en estoient toûjours les interpretes.

Ajoûtez à tout cela, que de ces Oracles qui se rendoient par Songes, il y en avoit ausquels il faloit se preparer par des jeünes, comme celuy* d'Amphiaraüs dans l'Attique, que si vos Songes ne pouvoient pas recevoir quelque interpretation apparente, on vous faisoit dormir dans le Temple sur nouveaux frais, que l'on ne manquoit jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des Songes, où il entrast des Dieux, et des choses extraordinaires, et qu'on vous faisoit dormir le plus souvent sur des peaux de Victimes, qui pouvoient avoir esté frottées de quelque drogue qui fist son effet sur le cerveau [1].

Quand c'estoient les Prestres qui en dormant sur vos Billets cachetez, avoient eux-mesmes les Songes prophe-

* *Philostrate, l. 2. de la vie d'Apollonius.*

27 sur les Billets 1687.

1. Van Dale, 319 sqq., 331.

tiques, vous voyez bien que la chose est encore plus aisée à expliquer. En verité, il y avoit du superflu dans les soins que prenoient les Prestres Payens pour cacher leurs impostures. Si on estoit assez credule et assez stupide pour se contenter de leurs Songes, et pour y ajoûter foy, il n'estoit pas besoin qu'ils laissassent aux autres la liberté d'en avoir, ils pouvoient se reserver ce droit à eux seuls, sans qu'on y eust trouvé à redire. De la maniere dont ces Peuples estoient faits, c'estoit leur faire trop d'honneur que de les fourber avec quelque précaution et quelque adresse [1].

1. Van Dale, 332. — « Qui nie que cela ne se soit pû faire? Il s'agit de montrer que cela s'est fait, et d'en apporter de bonnes preuves : autrement l'on se mocque de ces possibilitez, et on renvoye ceux qui s'en servent aux premiers principes de la Logique, pour apprendre qu'elles ne prouvent rien. » Baltus, *Suite*, 391. — A ce compte, en effet, « on pourra et on devra croire que Troie n'a jamais esté prise par les Grecs (comme Dion Chrysostome l'a soutenu dans son Paradoxe); que Busiris et Phalaris ont esté fort humains et fort raisonnables; qu'il y a un Estat trés-florissant et trés-bien policé dans l'Utopie; et sur tout qu'il y a des hommes dans la Lune, et dans toutes les Planetes. Pourquoy? parce que tout cela est possible, et que plusieurs Auteurs pour s'égayer, ont dit sur ce sujet, comme sur une infinité d'autres semblables, des choses qui ne sont pas hors de la vray-semblance. » *Suite*, 345. — Et Baltus, ne se lasse pas de répéter la même récrimination. « On diroit, en lisant leurs objections, qu'ils n'ont pas bien compris de quelle nature estoit la question dont il s'agissoit, ni quelle espece de preuves elle demandoit necessairement.

En effet à quoy se réduisent toutes celles qu'ils ont employées? A des conjectures et à des suppositions entierement dénuées d'autoritez et de témoignages. Dispute-t-on ainsi en matiere d'Histoire et d'Antiquitez Ecclesiastiques? Peut-on raisonnablement attaquer des faits bien prouvez, par de simples conjectures? A des témoignages authentiques, suffit-il d'opposer des suppositions et des possibilitez imaginaires? En un mot, peut-on entreprendre de prouver qu'une chose ne s'est pas faite, en montrant précisément qu'elle a pû ne pas se faire; ou qu'elle s'est faite, en prouvant d'une maniere vague, qu'absolument parlant elle a pû se faire? Et quand ces sortes de conjectures et de possibilitez auroient quelque force en elles-mêmes, en auroient-elles dans la question dont il s'agit, contre une foule de témoignages et d'autoritez expresses? Voilà neanmoins de quelle maniere l'Auteur des Remarques, et Mr. Bernard se sont comportez: l'un pour justifier le paradoxe de Mr. Van Dale; et l'autre pour soûtenir une explication qui en estoit comme l'abregé, et que j'avois crû devoir réfuter en passant. » Baltus,

Croira t'on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe un* Oracle de Mercure qui se rendoit de cette sorte ? Aprés beaucoup de ceremonies, on parle au Dieu à l'oreille, et on luy demande ce qu'on veut. Ensuite on se bouche les oreilles avec les mains, on sort du Temple, et les premieres paroles qu'on entend au sortir de là, c'est la Réponse du Dieu. Encore, afin qu'il fust plus aisé de faire entendre, sans estre aperçeu, telles paroles qu'on voudroit, cet Oracle ne se rendoit que le soir [1].

CHAPITRE XVI.

Ambiguité des Oracles.

Un des plus grands secrets des Oracles, et une des choses qui marque autant que des hommes s'en mesloient, c'est l'ambiguité des Réponses, et l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les évènemens qu'on pouvoit prévoir [2].

* *Pausanias.*

Suite, *Préface*, 4-6. — Et le reproche revient à chaque instant. « Voilà la maniere de raisonner de nostre auteur : où il faut des faits, il produit des possibilitez; où l'on demande des autoritez et des preuves positives, il nous débite des conjectures. » *Suite*, 20.

1. Van Dale, 335.

2. Van Dale, 316. — « Pour que la preuve fût « bonne et concluante contre le sentiment commun, il faudroit que les démons eussent toûjours pû et dû parler clairement dans les Oracles qu'ils rendoient. Alors aprés avoir montré qu'ils ne l'ont pas fait, vous auriez raison de conclure que l'on a tort de les leur attribuer; et qu'il est bien plus

*Lors qu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babilone, quelques uns des principaux de sa Cour allerent passer une nuit dans le Temple de Serapis, pour demander à ce Dieu s'il ne seroit point à propos de luy faire apporter le Roy afin qu'il le guerist. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeurast où il estoit. Serapis avoit raison, car s'il se le fust fait apporter, et qu'Alexandre fust mort en chemin, ou mesme dans le Temple, que n'eust-on pas dit ? Mais si le Roy recouvroit sa santé à Babilone, quelle gloire pour l'Oracle ? S'il mouroit, c'est qu'il lui estoit avantageux de mourir aprés des conquestes qu'il ne pouvoit ny augmenter, ny conserver. Il s'en falut tenir à cette derniere interpretation, qui ne manqua pas d'estre trouvée à l'avantage de Serapis, si-tost qu'Alexandre fut mort [1].

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le dessein d'aller attaquer les Parthes, on le pria d'en consulter l'Oracle de la Ville d'Heliopolis, auquel il ne faloit qu'envoyer un Billet cacheté. Trajan ne se fioit point trop aux Oracles, il voulut auparavant éprouver celuy-là.

* *Arrian*, *l*. 7.

croyable qu'il n'y avoit que des hommes imposteurs qui s'en meslassent Or vous n'avez point prouvé que les démons aient pû et dû toûjorus parler clairement et sans ambiguité dans leurs prédictions. Il faudroit pour cela qu'ils eussent une connoissance certaine de l'avenir et particulierement des choses qui dépendent des causes libres ou contingentes. » Or, et Baltus en a fait la preuve, les démons ne connaissent pas l'avenir; donc « ils estoient obligez pour cacher leur ignorance, d'envelopper leurs Oracles dans des obscuritez et des ambiguitez affectées, qui faisoient que l'on pouvoit les accommoder à plusieurs évenemens tout differens, souvent même opposez. » *Réponse*, 223. Il y avait d'ailleurs des oracles fort clairs, « et c'estoit particulierement ceux par lesquels ils prédisoient dans un païs ce qu'ils avoient vû dans un autre ». 225.

1. Van Dale 330.

Il y envoye un Billet cacheté, où il n'y avoit rien, on lui en renvoye autant. Voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoye une seconde fois un autre Billet cacheté, par lequel il demandoit au Dieu, s'il retourneroit à Rome, aprés avoir mis fin à la Guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on prist une Vigne qui estoit une des Offrandes de son Temple, qu'on la mist par morceaux, et qu'on la portast à Trajan. L'évenement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle, car Trajan mourut à cette Guerre, et on reporta à Rome ses os qui avoient esté representez par la Vigne rompüe [1].

Tout le monde sçavoit assurément que l'Empereur songeoit à faire la Guerre aux Parthes, et qu'il ne consultoit l'Oracle que sur cela, et l'Oracle eut l'esprit de luy rendre une Réponse allégorique, et si generale qu'elle ne pouvoit manquer d'estre vraye. Car que Trajan retournast à Rome victorieux, mais blessé, ou ayant perdu une partie de ses Soldats, qu'il fust vaincu, et que son Armée fust mise en fuite, qu'il y arrivast seulement quelque division, qu'il en arrivast dans celle des Parthes, qu'il en arrivast mesme dans Rome en l'absence de l'Empereur, que les Parthes fussent absolument défaits, qu'ils ne fussent défaits qu'en partie, qu'ils fussent abandonnez de quelques uns de leurs alliez,

1. Van Dale, 324. — Fontenelle ne fait guère que traduire Van Dale, comme d'ailleurs pour l'anecdote précédente sur Alexandre. — La réponse que reçut Titus était « telle qu'il la pouvoit avoir du démon : c'est à dire obscure, ambigué et qui pouvoit s'accommoder à plusieurs événemens tout differens. En effet le démon qui présidoit à cet Oracle, pouvoit bien sçavoir si Trajan avoit écrit quelque chose dans sa lettre, ou non ; mais il ne pouvoit pas sçavoir si le même Trajan retourneroit heureusement de son expedition ; parce qu'il ne peut pas prévoir seûrement l'avenir, qui dépend des causes contingentes. » Baltus, *Réponse*, 208.

la Vigne rompüe convenoit merveilleusement à tous ces cas differens ; et il est hors de doute qu'il en devoit arriver quelqu'un ; et je croy que les os de l'Empereur reportez à Rome, sur quoy l'on fit tomber l'explication de l'Oracle, estoient pourtant la seule chose à quoy l'Oracle n'avoit point pensé.

A propos de cette Vigne, je ne croy pas devoir oublier une espece d'Oracle qui s'accommodoit à tout, dont Apulée nous apprend que les Prestres de la Déesse de Sirie avoient esté les inventeurs [1]. Ils avoient fait deux Vers dont le sens estait. *Les Bœufs attellez coupent la terre, afin que les campagnes produisent leurs fruits.* Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoy ils ne répondissent. Si on les venoit consulter sur un Mariage, c'estoit la chose mesme, des Bœufs attellez ensemble, des campagnes fecondes. Si on les consultoit sur quelque terre que l'on vouloit acheter, voila des Bœufs pour la labourer, voila des champs fertiles. Si on les consultoit sur un Voyage, les Bœufs sont attellez, et tout prests à partir, et ces Campagnes fécondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la Guerre, ces Bœufs sous le joug, ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrez aussi vos ennemis ? Cette Déesse de Sirie apparemment n'aimoit pas à parler, et elle avoit trouvé moyen de satisfaire par une seule Réponse à toutes sortes de Questions.

Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus, prenoient volontiers la peine d'y ajuster l'évenement, et se

2-3 ces cas differens ; il y eust eu bien du malheur s'il n'en fust arrivé aucun 1687.

1. Van Dale, 325. — Encore un bon exemple de la manière dont Fontenelle abrège et égaie le texte de l'érudit hollandais.

chargeoient eux-mêmes de les justifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un sens dans l'intention de celuy qui avoit rendu l'Oracle, aprés l'évenement se trouvoit en avoir deux, et le Fourbe pouvoit se reposer sur ceux qu'il fourboit du soin de sauver son honneur. Quand le faux Prophete Alexandre répondit à Rutilien, qui luy demandoit quels Précepteurs il donneroit à son Fils, qu'il luy donnast Pithagore et Homere, il entendoit tout simplement qu'on luy fist étudier la Philosophie et les belles Lettres. Le jeune homme mourut peu de jours aprés, et on representoit à Rutilien que son Prophete s'estoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de subtilité la mort de son Fils annoncée dans l'Oracle, par ce qu'on luy donnoit pour Précepteurs Pithagore et Homere qui estoient morts [1].

CHAPITRE XVII.

Fourberies des Oracles manifestement découvertes [2].

Il n'est plus question de deviner les finesses des Prestres, par des moyens qui pourroient eux-mesmes

3 se trouvoit en avoir deux après l'évenement 1728 — 8 il entendit 1742.

1. Van Dale, 326.
2. Pour la première fois, Baltus (*Réponse*, 230-238) fait ici des concessions. — Dans cette foule d'oracles, il y en a eu évidemment « plusieurs de faux et qui n'estoient que l'effet de l'imposture de quelques fourbes qui ont cherché à se faire une réputation, à amasser de

paroistre trop fins, un temps a esté qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre ; ce fut quand la Religion Chrestienne triompha hautement du Paganisme sous les Empereurs Chrestiens.

Theodoret dit que Thophile, Evesque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette Ville les Statües creuses où les Prestres entroient par des chemins cachez pour y rendre des Oracles [1].

Lors que par l'ordre de Constantin on abatit le Temple d'Esculape à Eges en Cilicie, *on en chassa,* dit Eusebe dans la Vie de cet Empereur, *non pas un Dieu ny un Démon, mais le Fourbe qui avoit si long-temps imposé à la credulité des peuples.* A cela il ajoûte en general que

l'argent ou à établir leurs opinions en contrefaisant des miracles... Il y a eû dans tous les siecles des imposteurs... Il y en a eû dans le Christianisme même ». Mais — et le P. Baltus s'empresse de revenir à sa thèse — « mais ces fourbes ont esté découverts presque aussitôt, parce qu'il n'est pas possible que l'imposture se soûtienne longtemps. Il est rare qu'elle passe ceux qui en ont esté les premiers inventeurs », comme le prouvent les exemples du faux prophète Alexandre et de Théotecnus. En effet « tel est le sort des fourberies; quelque bien concertées qu'elles puissent estre, elles se démentent bientost par quelque endroit, et sont incontinent découvertes. Comme les hommes sont naturellement incredules et qu'ils ne croyent pas aisément, ainsi qu'on l'a remarqué avant moy (Gregor. Nyss. in vita S. Macrinae sub finem), ce qui est au delà de ce qu'ils voyent ou de ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes, tout ce qui est merveilleux et extraordinaire leur paroit suspect. Ils y soupçonnent toûjours de la fraude et de l'imposture, et pour peu qu'il y en ait, il n'est pas possible qu'elle leur échappe, à moins qu'elle ne soit l'effet de quelque Puissance superieure, qui les surpasse de beaucoup en subtilité et en malice. Il n'arrive même que trop souvent, par cet éloignement qu'ils ont de croire tout ce qui paroit extraordinaire, qu'ils supposent de la fourberie où ils n'ont pas la moindre raison d'en soupçonner. Que si la vérité, et souvent une vérité toute divine, a tant de peine de se faire reconnoître, comment une fourberie purement humaine pourroit-elle se soûtenir long-temps? Comment pourroit-elle subsister des siecles entiers, et tromper non pas quelques ignorans, mais les plus sçavans hommes et les nations entieres les plus éclairées et les plus habiles? » 233-235. Comment surtout un Fontenelle s'y laisse-t-il attraper, un Fontenelle, ennemi déclaré « de tout ce qui tient du Merveilleux » ?

1. Van Dale, 303.

dans les Simulacres des Dieux abatus, on n'y trouvoit rien moins que des Dieux ou des Démons, non pas mesme quelques malheureux Spectres obscurs et tenebreux, mais seulement du foin et de la paille, ou des ordures, ou des os de morts [1]. C'est de luy que nous apprenons l'Histoire de ce Theotecnus qui consacra dans la Ville d'Antioche une Statüe de Jupiter Dieu de l'Amitié, à laquelle il fit sans doute rendre des Oracles, puis qu'Eusebe dit que ce Dieu avoit des Prophetes. Theotecnus se mit par là en si grand credit, que Maximin le fit Gouverneur de toute la Province. Mais Licinius estant venu à Antioche, et se doutant de l'imposture, il fit mettre à la Question les Prestres et les Prophetes de ce nouveau Jupiter. Ils avoüerent tout, et furent punis du dernier Supplice, eux et leurs associez, et avant eux tous, Theotecnus leur Maistre [2]. Le mesme Eusebe nous

1. Van Dale, 112. —« Ce fourbe dont Eusebe parle en cet endroit, n'est autre qu'Esculape lui-même, c'est-à-dire le démon qui sous le nom de cette fausse divinité, séduisoit le peuple par ses Oracles. Ce qui vous a trompé, c'est le mot de démon, qu'Eusebe prend en cet endroit, dans le sens que les Payens lui donnoient, c'est-à-dire pour un Genie ou une divinité inférieure. » (Baltus, *Réponse*, 243). Il n'y avait qu'à lire Eusèbe, continue-t-il ; et il le cite (*De Vita Constantini*, l. III, chap. LVI). Mais le texte d'Eusèbe, trop long à reproduire ici, n'est pas lui-même bien probant; et l'erreur de Fontenelle ne tirerait d'ailleurs pas à conséquence.

2. Cette histoire de Théotecnus a fourni au P. Baltus un des passages les plus curieux assurément de sa *Réponse*. — Si les prêtres païens se sont rendus coupables, après l'avènement du christianisme, de tant de fourberies, c'est que « la pluspart des Oracles ayant cessé alors, parce que les démons en avoient esté chassez par le pouvoir de Jesus-Christ et par la foy des Chrêtiens, quelques Payens pour affermir leur religion qui tomboit en ruine, n'estant plus soutenuë de ces prétenduës merveilles des Oracles, qui en faisoient le plus ferme appui, tâcherent de réparer ce deffaut, en y suppleant par des artifices et des fourberies. Il leur estoit fort fâcheux de ne plus voir parmy eux comme autrefois, des gens inspirez, des songes prophétiques, des apparitions de leurs Dieux, plus de prodiges ny de miracles qui autorisassent leur idolâtrie. Ils firent donc en cette occasion ce qu'il estoit fort naturel qu'ils fissent, et ce qui s'est fait depuis plus d'une fois en

assure encore, au 4. liv. de la Prep. Ev. que de son temps les plus fameux Prophetes d'entre les Payens, et leurs Theologiens les plus celebres, dont quelques-uns mesme estoient Magistrats dans leurs Villes, avoient esté obligez par les tourmens d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. S'il s'agissoit presentement de ce que les Chrestiens en ont crû, tous ces passages d'Eusebe decideroient, ce me semble, la question. On plaçoit les Démons dans un certain Sisteme general qui servoit pour les Disputes, mais quand on venoit à un point de fait particulier, on ne parloit guere d'eux, au contraire, on leur donnoit nettement l'exclusion.

Je ne croy pas qu'il puisse jamais y avoir de meilleurs témoins contre les Démons que les Prestres Payens; ainsi, aprés leurs dépositions, la chose me paroist terminée [1]. J'ajouteray seulement icy un Chapitre sur les

quelque matiere à peu prés semblable. Ne pouvant plus avoir d'Oracles véritables, ils en contrefirent, ils en supposerent le mieux qu'ils pûrent. Mais comme de pareilles fourberies ne peuvent pas se soutenir long-temps, ils furent presque aussitost découverts et punis comme ils le méritoient ». 240. — Notre raisonneur ne s'arrête pas en si beau chemin, et de ces prémisses assez singulières, il tire cette conclusion plus singulière encore. « Il y a eû des miracles faux, donc il y en a un grand nombre de vrais, parceque les faux supposent les vrais, comme la fausse monnoye suppose qu'il y en a une qui est bonne et legitime. On ne contrefait pas la fausseté ; mais la fausseté contrefait la verité. La fausseté donc de quelques Oracles, les fourberies de quelques imposteurs, qui ont tâché d'en contrefaire, supposent qu'il y en a eu de vrais, c'est à dire qui n'ont pas esté l'effet de l'imposture des Prêtres payens. Ainsi j'ay droit de conclure du faux Oracle de Theotecnus, de celuy de l'imposteur Alexandre, et de quelques autres pareils, s'il s'en peut trouver, que ceux de Delphes, de Dodone, de Claros, ont esté vrais, dans le sens que je viens de donner à ce mot. » 242. — Sur Théotecnus, cf. Van Dale, *Préface*, 16.

1. Sur toutes ces questions, que Baltus n'a même pas examinées, voici cependant sa conclusion, *Réponse* (238-239) : « C'est ainsi qu'il arrive que pour ne vouloir point admettre un sentiment fort raisonnable, trés-bien prouvé et trés-conforme à ce que la foy et l'Ecriture nous enseignent, on s'engage souvent à croire et à soûtenir les paradoxes les plus étranges, et les systemes les plus chimeriques et les plus impossibles. D'où vient cela ? C'est que bien des gens n'aiment pas

Sorts, non pas pour en decouvrir l'imposture, car cela est compris dans ce que nous avons dit sur les Oracles, et de plus elle se decouvre assez d'elle mesme, mais pour ne pas oublier une espece d'Oracles, tres-fameuse dans l'Antiquité.

CHAPITRE XVIII [1].

Des Sorts.

Le Sort est l'effet du hazard, et comme la décision ou l'Oracle de la Fortune; mais les Sorts sont les Instrumens dont on se sert pour sçavoir quelle est cette décision.

4 trés fameux 1687.

à entendre parler des démons, ny de tout ce qui y a quelque rapport Cela réveille certaines idées de l'autre vie qui ne plaisent pas. Ils croyent assez les véritez de la religion sur des raisonnemens de speculation ; mais des preuves trop sensibles de ces mêmes veritez les incommodent. » Cf. encore 246-247. — Il est au moins curieux, à la fin de cette discussion, de faire connaître l'opinion de Le Clerc (*Biblioteque Choisie,* XIII, 180). « Je croy qu'il y a pû avoir des Oracles veritablement rendus par des Démons, ou par des Intelligences qui sont au dessus de la Nature Humaine ; quoi que je ne doute point que des hommes n'aient souvent été les auteurs des réponses que l'on attribuoit à ces Intelligences. Je croi, en même tems, qu'il ne nous est pas possible à présent de distinguer les Oracles rendus par les Démons, de ceux, où il y a eu de la tromperie humaine ; soit à cause que les histoires, que l'on vous en raconte, ne sont pas assurées : soit parce qu'elles ne sont pas assez circonstanciées, pour pouvoir juger solidement s'il y a eu de la fourberie, ou non. — Il me semble que ce sentiment tient le milieu, entre celui de Mr. de Fontenelle et celui de l'Auteur qui l'a attaqué ; car ces messieurs sont allez, châcun de son côté, un peu trop loin ».

1. Ce chapitre n'est qu'un résumé, fort succinct, de tout un long développement du *De Oraculis,* 341-375. Van Dale y explique, avec

Les Sorts estoient le plus souvent des especes de Dez sur lesquels estoient gravez quelques caracteres ou quelques mots dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprés. Les usages estoient differens sur les Sorts, dans quelques Temples, on les jettoit soy mesme, dans d'autres on les faisoit sortir d'une Urne, d'où est venüe cette maniere de parler si ordinaire aux Grecs, *le Sort est tombé* [1].

Ce jeu de Dez estoit toûjours precedé de Sacrifices, et de beaucoup de ceremonies. Apparemment les Prestres sçavoient manier les Dez, mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laisser aller, ils estoient toûjours maistres de l'explication [2].

Les Lacedémoniens allerent un jour consulter les Sorts de Dodone, sur quelque Guerre qu'ils entreprenoient; car outre les Chesnes parlans, et les Colombes, et les Bassins, et l'Oracle, il y avoit encore des Sorts à Dodone. Aprés toutes les ceremonies faites, sur le point qu'on alloit jetter les Sorts avec beaucoup de respect et de veneration, voila un Singe du Roy des Molosses, qui estant entré dans le Temple, renversa les Sorts et l'Urne. La

21 renverse 1728.

---

beaucoup de détails, la manière de préparer les dés, de les manier, etc. ; il insiste sur les diverses façons de consulter les sorts... C'est une vraie petite dissertation spéciale — dont Fontenelle ne donne que l'essentiel, et encore assez sèchement, il a dit pourquoi. Van Dale est plus explicite parce qu'il a conscience de traiter pour la première fois le sujet *ex professo*. Et encore ne parlera-t-il ici que des *Sortes divinatoriae*, sans rien dire des *Militares*, ni des *Politicae* ! — Il n'est pour ainsi dire pas question des « sorts » dans la *Réponse* de Baltus. Cf. ci-dessous, note 2.

1. Van Dale, 345-347.

2. Van Dale, 347. — Baltus (*Réponse*, 178) déclare simplement, à propos des « sorts » et des statues qui se meuvent, qu'il ne s'amusera pas à « réfuter » des « explications si recherchées et si subtiles ». Et il passe condamnation sur le chapitre tout entier.

Prestresse effrayée dit aux Lacedémoniens qu'ils ne devoient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver, et tous les * Ecrivains assurent que jamais Lacedémone ne reçeut un presage plus funeste [1].

Les plus celebres de toutes les Sorts estoient celles de Préneste et d'Antium, deux petites Villes d'Italie. A Preneste estoit la Fortune, et à Antium les Fortunes [2].

Les Fortunes d'Antium avoient cela de remarquable, que c'estoient des Statües qui se remuoient d'elles mesmes, selon le témoignage de Macrobe, l. I. ch. 23. et dont les mouvemens differens, ou servoient de Réponses, ou marquoient si l'on pouvoit consulter les Sorts [3].

Un passage de Ciceron au 2. l. de la Divination, où il dit que l'on consultoit les Sorts de Preneste par le consentement de la Fortune, peut faire croire que cette Fortune sçavoit aussi remuer la téte, ou donner quelque autre signe de ses volontez [4].

Nous trouvons encore quelques Statües qui avoient cette mesme proprieté. Diodore de Sicile, et Quinte-Curse, disent que Jupiter Hammon [5] estoit porté par quatre vingts Prestres dans une espece de Gondole d'or, d'où pendoient des coupes d'argent, qu'il estoit suivy d'un

Cicéron, l. I. 2. de la Divination.

6 étoient à Préneste et à Antium 1687.

---

1. Van Dale, 348-349 et 194.
2. Van Dale, 343, 345, 91.
3. Van Dale, 344.
4. Van Dale, 343.
5. Van Dale, 287. — On remarquera que Fontenelle, disciple trop fidèle de Van Dale, fait ici une digression sur les statues qui se meuvent d'elles-mêmes; et précisément, il n'y a pas de digression, au moins insolente, dans la petite dissertation sur les Sorts, chez Van Dale.

grand nombre de Femmes et de Filles qui chantoient des Himnes en langue du Païs, et que ce Dieu porté par ses Prestres, les conduisoit en leur marquant par quelques mouvemens, où il vouloit aller.

Le Dieu d'Heliopolis de Sirie, selon Macrobe, en faisoit autant [1]. Toute la difference estoit qu'il vouloit estre porté par des Gens les plus qualifiez de la Province, qui eussent long temps auparavant vescu en continence, et qui se fussent fait raser la teste.

Lucien dans le Traité de la Déesse de Sirie, dit qu'il a veu un Apollon encore plus miraculeux ; car estant porté sur les épaules de ses Prestres, il s'avisa de les laisser là, et de se promener par les airs, et cela aux yeux d'un homme tel que Lucien, ce qui est considerable [2].

Je suis si las de découvrir les fourberies des Prestres Payens, et je suis si persuadé aussi qu'on est las de m'en entendre parler, que je ne m'amuseray point à dire comment on pouvoit faire jouer de pareilles Marionnettes [3].

Dans l'Orient, les Sorts estoient des Fleches, et aujourd'huy encore les Turcs et les Arabes s'en servent de la mesme maniere [4]. Ezechiel dit que Nabucodonosor méla ses fléches contre Ammon et Jerusalem, et que la fléche sortit contre Jerusalem. C'estoit là une belle maniere de resoudre auquel de ces deux Peuples il feroit la Guerre [5].

1. Van Dale, 344.
2. Van Dale, 291, cite Lucien : « Aliud quoque dicam, quod me praesente fecit (Apollo). Sacerdotes illum in humeros sublatum fere-bant : ille verò iis inferiùs in terra relictis, solus in aëre ferebatur. »
3. Le mot *Marionnettes* est dans Van Dale (298) — qui témoigne, à plusieurs reprises, du dégoût que toutes ces fourberies lui inspirent : « sed me piget, pudet atque tædet talium nugarum ».
4. Van Dale, 349.
5. Van Dale, 351.

Dans la Gréce et dans l'Italie on tiroit souvent les Sorts de quelque Poëte celebre, comme Homere, ou Euripide [1]; ce qui se presentoit à l'ouverture du livre estoit l'arrest du Ciel. L'Histoire en fournit mille exemples. On voit mesme que quelque deux cens ans aprés la mort de Virgile, on faisoit déja assez de cas de ses Vers pour les croire prophetiques, et pour les mettre en la place des anciennes Sorts de Preneste. Car * Alexandre Severe, encore particulier, et dans le temps que l'Empereur Heliogabale ne luy vouloit pas de bien, reçût pour réponse dans le Temple de Preneste cet endroit de Virgile dont le sens est, *Si tu peux surmonter les Destins contraires, tu seras Marcellus* [2].

Icy mon Auteur se souvient que Rabelais a parlé des Sorts Virgilianes que Panurge va consulter sur son mariage, et il trouve cet endroit du Livre aussi sçavant qu'il est agréable et badin [3]. Il dit que les bagatelles et les sotises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus serieux des autres. Je n'ay point voulu oublier cet éloge parce que c'est une chose singuliere de le rencontrer au milieu d'un Traité des Oracles, plein de science et d'érudition. Il est certain que Rabelais avoit beaucoup d'esprit et de lecture, et un art tres-particulier

* *Lampridius.*

8 des Sorts qui avoient esté à Preneste 1687.

1. Van Dale, 364, 352, 110, 104.
2. Van Dale, 354, 99.
3. Van Dale, 341. « ... ac per lusum et jocum Doctissimus ille Gallus Rabelaesus, cujus nugae saepius multorum Doctorum seria vincunt ; in vitâ et gestis Gargantuae et Pantagruelis, tam doctè meo judicio, quam lepidè ac salsè. » — Le mot « icy » ne désigne que l'endroit du *De Oraculis* où commence le petit traité des Sorts, et non un point précis de ce traité.

de débiter des choses sçavantes comme de pures fadaises, et de dire de pures fadaises le plus souvent sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un Siécle qui l'eust obligé à plus d'honnesteté, et de politesse.

Les Sorts passerent jusque dans le Christianisme, on les prit dans les Livres Sacrez, au lieu que les Payens les prenoient dans leurs Poëtes. S. Augustin dans l'Epitre 119. à Januarius, paroist ne desapprouver cet usage que sur ce qui regarde les affaires du Siécle [1]. Gregoire de Tours nous apprend luy mesme quelle estoit sa pratique [2], il passoit plusieurs jours dans le jeûne et dans la priere, ensuite il alloit au Tombeau de S. Martin, où il ouvroit tel Livre de l'Ecriture qu'il vouloit, et il prenoit pour la réponse de Dieu, le premier passage qui s'offroit à ses yeux. Si ce passage ne faisoit rien au sujet, il ouvroit un autre livre de l'Ecriture.

D'autres prenoient pour Sort divin, la premiere chose qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'Eglise [3].

Mais qui croiroit que* l'Empereur Heraclius déliberant en quel lieu il feroit passer l'hiver à son Armée, se détermina par cette espece de Sort ? Il fit purifier son Armée pendant trois jours, ensuite il ouvrit le Livre des Evangiles, et trouva que son quartier d'hyver lui estoit marqué dans l'Albanie. Estoit-ce là une affaire dont on pust esperer de trouver la décision dans l'Ecriture [4] ?

L'Eglise est enfin venüe à bout d'exterminer cette Superstition, mais il luy a fallu du temps [5]. Du moment

* *Cedrenus.*

1. Van Dale, 369-370.
2. Van Dale, 369-370.
3. Van Dale, 371.
4. Van Dale, 374.
5. Van Dale, 374-375.

que l'Erreur est en possession des esprits, c'est une merveille si elle ne s'y maintient toûjours [1].

1. On trouvera cette idée dans l'*Origine des fables*. Fontenelle y était fort attaché. — « On ne peut attribuer ce que l'on a vû d'extraordinaire et de merveilleux dans les Oracles du paganisme, qu'à la puissance de Dieu ; ou à quelque cause naturelle, telle que pourroit estre une bile échauffée, ou la vertu de quelque exhalaison ; ou enfin à la malice et aux impostures des démons. On ne peut pas l'attribuer à Dieu ; puisque tous ces Oracles estoient remplis d'impiété, de cruauté, de mensonge, d'idolatrie, et de toute sorte d'abominations et d'infamies. On ne peut pas l'attribuer à quelque cause naturelle, puisqu'il y avoit bien des choses qui surpassoient les forces de toutes ces causes, comme la prédiction de plusieurs évenemens, la guérison de plusieurs maladies. On ne peut pas non plus l'attribuer aux fourberies des Prêtres des idoles, comme je l'ay fait voir. Il faut donc l'attribuer nécessairement à la malice et à l'imposture des démons, comme tous les anciens Chrétiens l'ont crû, et comme la plus-part le croyent encore à présent ». C'est la conclusion de Baltus (*Réponse*, 246) sur toute cette première dissertation de Fontenelle.

SECONDE DISSERTATION [1].

Que les Oracles n'ont point cessé au temps de la Venuë de Iesus-Christ.

La plus grande difficulté qui regarde les Oracles est surmontée, depuis que nous avons reconnu que les Démons n'ont point dû y avoir de part. Les Oracles estant ainsi devenus indifferens à la Religion Chrestienne, on ne s'interessera plus à les faire finir précisement à la Venüe de Jesus-Christ.

CHAPITRE I.

Foiblesse des raisons sur lesquelles cette Opinion est fondée.

Ce qui a fait croire à la pluspart des Gens que les Oracles avoient cessé à la Venuë de Jesus-Christ, ce sont

1. Il serait difficile, croyons-nous, de citer discussion plus embarrassée, plus entortillée, plus spécieuse — pour ne pas dire davantage — que la discussion du P. Baltus relative à cette « Seconde Dissertation » de Fontenelle. Il commence par donner le véritable sentiment des Pères de l'Eglise, à savoir que « les Oracles du Paganisme ont cessé aprés la Naissance du Sauveur du Monde et la prédication de son Evangile, non pas tout d'un coup, mais à mesure qu'il a esté connu des hommes, et que sa doctrine salutaire a esté reçeüë partout »; donc « cet évenement miraculeux doit estre attribué à Jesus-Christ, à son pouvoir sur les démons, et à celuy qu'il a donné aux Chrêtiens de les chasser en son nom »; il le prouve à sa façon ordinaire, c'est-à-dire

les Oracles mesme qui ont esté rendus sur le silence des Oracles, et l'aveu des Payens qui vers le temps de Jesus-Christ disent souvent qu'ils ont cessé [1].

Nous avons déja veu la fausseté de ces pretendus Oracles par lesquels un Démon devenu müet, disoit luy-mesme qu'il estoit müet. Ils ont esté ou supposez par le trop de zele des Chrestiens, ou trop facilement reçeûs par leur credulité.

Voicy un de ceux sur lesquels Eusebe se fonde pour soutenir que la Naissance de Jesus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphire, et Eusebe ne manque jamais à se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemy.[2].

longuement et faiblement ; conclut : « cela estant, il ne me sera pas difficile de réfuter tout ce que vous avancez dans votre seconde Dissertation, pour anéantir une vérité si glorieuse au Sauveur du Monde et si honorable à la Religion Chrêtienne » ; et, bien loin de rien réfuter, tombe lui-même dans d'amusantes contradictions : nous ne citerons que les plus curieuses.

1. Van Dale, 63. « In testimonium adducitur ipse Diabolus : qui alias mendaciorum Pater ; tamen hic coactus, veritatem confessus est. Edidit ergo, uti volunt, diversa Oracula, seu responsa, de Oraculorum defectu... ». Et 117 : « Teste Cedreno, respondit Daemon et non respondit : respondit quippe se non respondere ». Cf. encore 65.

Au dire de Baltus, « ce qui a persuadé les anciens Chrêtiens, et les Peres de l'Eglise, que les Oracles avoient cessé aprés l'Incarnation du Fils de Dieu, c'est qu'ils voyoient cette merveille de leurs yeux : Qu'avoient-ils besoin d'autres preuves ? » 318.

2. Van Dale, 63. — Le démon, observe finement Baltus (*Réponse*, 322), « avoue que la pluspart des Oracles sont muets, voila la verité, qui estoit trop évidente pour estre niée ; mais il ajoûte, que cela vient du deffaut des exhalaisons, et des differens changemens qui sont arrivez dans la terre : voila le mensonge »..... « Il dit aussi qu'il y a trois Oracles qui subsistent encore. S'il y a un endroit dans toute sa Réponse qui doive estre suspect, c'est celuy-ci. On ne doit pas attendre de luy, qu'il avoüe une verité aussi préjudiciable à ses interêts et à son honneur, comme est le silence des Oracles, sans y ajoûter quelque restriction qui diminuë sa honte. C'est neanmoins sur 'cette restriction si suspecte que vous le jugez particulierement digne d'estre crû. Vous la faites valoir beaucoup. Vous vous en servez comme d'une preuve évidente et incontestable contre le sentiment que vous attribuez à Eusebe ; sans faire attention que l'on peut vous faire le même reproche que vous faites aux autres, d'avoir oublié que c'est le démon qui parle, ou tout au moins un fourbe et un imposteur, qui ne

Ie t'apprendray la verité sur les Oracles et de Delphes et de Claros, disoit Apollon à son Prestre. *Autrefois il sortit du sein de la terre une infinité d'Oracles, et des Fontaines, et des exhalaisons qui inspiroient des fureurs divines. Mais la terre par les changemens continuels que le temps amene a repris et fait rentrer en elle mesme et Fontaines, et exhalaisons, et Oracles. Il ne reste plus que les eaux de Micale dans les Campagnes de Didime, et celles de Claros, et l'Oracle du Parnasse.* Sur cela Eusebe conclut en general que tous les oracles avoient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'exceptez selon cet Oracle qu'il rapporte luy mesme; mais il ne songe qu'à ce commencement qui luy est favorable, et ne s'inquiete point du reste [1].

Mais cet Oracle de Porphire nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient cessé [2] ? point du tout. Eusebe

mérite plus de créance. » — Mais alors pourquoi disait-il lui-même plus haut (319) : « Nous nous servons aussi du témoignage de Porphyre et des autres payens qui ont esté obligez de reconnoître cette verité. Et pourquoy ne proffiterions-nous pas de l'aveu de nos plus grands ennemis ? Aprés le témoignage des yeux et des oreilles, y en a-t-il de plus seûrs et de moins suspects ? » Et quelle est donc la règle que suit ce raisonneur dans ses raisonnements ?

1. Van Dale, 63. « Non videtur sanè intellexisse Eusebius hoc postremum Oraculum : vel dum primam partem legit, ita eâ occupata fuit mens ipsius, ut etiam, dum exscriberet posteriorem, istam non caperet. — Unusquisque enim, somnolento licet oculo, id percurrens intelligit ex versu, *Nunc tantum Didymis* et quae sequuntur, Auctorem istius Oraculi velle tum, quum illud ederetur, multa jam χρηστήρια periisse vel obmutuisse, nonnulla verò (saltem ea quae ibi enumerantur) adhuc dare petentibus responsa ; atque inter ista Oraculum sive χρηστήριον Delphicum. Et tamen Eusebius noster hoc Oraculum de Omnibus in genere χρηστηρίοις interpretatur. Quis talem ac tantam ferat ἀβλεψίαν ? » etc. — Fontenelle n'a plus commis de contre-sens sur *sexcenta*.

Sexcenta ex imis scatuere Oracula terris...

Inutile de faire remarquer une fois de plus que Fontenelle donne l'essentiel du texte plutôt qu'il ne le traduit.

2. Van Dale, 64. «... Nihil de temporibus quibus edita fuere constat. Nam Porphyrius... nullum in iis temporum ordinem aut notat aut servat. » Cf. encore Van Dale, 23.

veut l'entendre du temps de la Venuë de Jesus-Christ. Son zele est loüable, mais sa maniere de raisonner ne l'est pas tout-à-fait.

Et quand mesme l'Oracle de Porphire parleroit du temps de Jesus-Christ, il s'ensuivroit qu'alors plusieurs Oracles cesserent, mais qu'il en resta pourtant encore quelques uns [1].

Eusebe a peut-estre crû que cette exception n'estoit rien, et qu'il suffisoit que le plus grand nombre d'Oracles eust cessé; mais cela ne va pas ainsi. Si les Oracles ont esté rendus par des Démons, que la Naissance de Jesus-Christ ait condamnez au silence, nul Démon n'a esté privilegié. Qu'il soit resté un seul Oracle aprés Jesus-Christ, il ne m'en faut pas davantage, ce n'est point sa Naissance qui a fait taire les Oracles. C'est icy un de ces cas où la moindre exception ruïne la proposition generale [2].

Mais peut estre les Démons à la Naissance de Jesus-

1. Van Dale, 64. « Si capienda sint de silentio χρηστηρίων antè vel circa adventum Christi, mendacii arguuntur ex multis Oraculis etiam diu post hunc Eusebium responsa reddentibus. »

2. On ne trouve pas dans Van Dale cette réflexion, cependant si simple, et de tant de conséquence. — Et Baltus de reproduire ici sa théorie : que les oracles ont cessé, non à la naissance de J.-C., mais à la prédication de l'Evangile, et de conclure délibérément (325) : « Ainsi Eusebe a eû raison de ne point s'inquieter de cette exception que vous lui objectez, parce que bien loin de ruiner son sentiment, comme vous le prétendez ; elle le fait connoitre, elle l'établit, elle le confirme ; et fait voir clairement combien vous avez eû tort de luy en attribuer un autre ». — D'ailleurs « quelque durée que l'on puisse donner à quelque Oracle, elle ne peut préjudicier au sentiment des Pères de l'Eglise sur leur silence ». *Ibid.*, 333. Il est dès lors inutile de discuter, et de citer Eusèbe (253-261), saint Athanase, Tertullien, saint Cyprien, Minutius Felix, Lactance (261-263), de revenir à saint Athanase (264-268), et de continuer par saint Cyrille (269-273), Théodoret (274-276), Prudence (277-278), « l'ancien et sçavant Auteur des Questions et des Réponses aux Orthodoxes » (279-280), saint Jérôme (280-281), etc., etc. Jamais étalage d'érudition ne fut plus inutile.

Christ ont cessé de rendre des Oracles, et les Oracles n'ont pas laissé de continüer, parce que les Prestres les ont contrefaits.

Cette supposition seroit sans aucun fondement. Je prouveray que les Oracles ont duré quatre cens ans aprés Jesus-Christ; on n'a remarqué aucune difference entre ces Oracles qui ont suivy la Naissance de Jesus-Christ, et ceux qui l'avoient precedée. Si les Prestres ont si bien fourbé pendant quatre cens ans, pourquoy ne l'ont-ils pas toûjours fait ?

Un des Auteurs Payens qui a le plus servy à faire croire que les Oracles avoient cessé à la Venuë de Jesus-Christ, c'est Plutarque. Il vivoit quelque cent ans aprés Jesus-Christ, et il a fait un Dialogue sur les Oracles qui avoient cessé. Bien des Gens sur ce titre seul ont formé leur opinion, et pris leur party [1]. Cependant Plutarque excepte positivement l'Oracle de Lébadie, c'est à dire de Trophonius, et celuy de Delphes, où il dit qu'il faloit anciennement deux Prestresses, bien souvent trois, mais qu'alors c'estoit assez d'une. Du reste il avoue que les Oracles estoient taris dans la Béotie, qui en avoit esté autrefois une source trés-féconde [2].

Tout cela prouve la cessation de quelques Oracles, et la diminution de quelques autres ; mais non pas la cessation entiere de tous les Oracles, ce qui seroit pourtant absolument necessaire pour le Sistéme commun [3].

1. Van Dale, 24. « Vide sis hîc mecum, Lector, quam multa à multis pro veris affirmentur, quae, si modico subjicerentur examini, hisce assertoribus ipsis ne speciem quidem ullam veritatis habere viderentur. Sed ita sit : Viderint titulum libri Plutarchiani de Oraculorum defectu : quid opus ulterius legere aut perlegere librum ipsum, cum ex titulo solo concludere quis valeat, oracula, jam Plutarchi aetate, defecisse ? » etc. — Nous verrons plus loin que Fontenelle a lu, et de fort près, le dialogue de Plutarque.

2. Van Dale, 263.

3. « C'est par l'ouvrage même Mr. qui répond parfaitement bien à

Encore l'Oracle de Delphes n'estoit-il pas si fort décheu du temps de Plutarque; car luy-même dans un autre Traité [1] nous dit que le Temple de Delphes estoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais veu [2], qu'on en avoit relevé d'anciens Bastimens que le temps commençoit à ruiner, et qu'on y en avoit ajoûté d'autres tout modernes, que mesme on voyoit une petite Ville qui s'estant formée peu à peu auprés de Delphes, en tiroit sa nourriture comme un petit Arbre qui pousse au pied d'un grand, et que cette petite Ville estoit parvenuë à estre plus considerable qu'elle n'avoit esté depuis mille ans [3]. Mais

son titre, que tous ceux qui ont un peu de lecture et de bon sens, ont esté entierement confirmez dans le sentiment général de tous les Chrêtiens, que les Oracles ont cessé après la Naissance de Jesus-Christ. Et peut-on avoir une preuve plus convaincante de ce que les Peres de l'Eglise nous apprennent sur ce sujet, que l'ouvrage de ce Philosophe ? Les autres payens n'ont parlé qu'en passant et en assez peu de mots de cet événement qui les surprenoit tous ; mais celuy-cy en fait exprés un Traité dans toutes les formes. Il recherche avec application les causes de ce silence, et on voit combien il est embarrassé d'en trouver qui ayent quelque vraisemblance et qui le satisfassent. N'est-ce pas une chose admirable, que cent ans environ après la mort de Jesus-Christ, de toute cette multitude d'Oracles qui estoient dans le monde, la pluspart, de l'aveu même de ce Philosophe qui en estoit admirateur passionné, n'ayent déja plus rendu de réponses, quoyque les temples où elles se rendoient, subsistassent encore dans tout leur éclat ? Peut-on ne pas reconnoitre en cela, le pouvoir de celuy qui estoit venu sur la terre pour renverser l'empire du démon et ruïner toutes ses œuvres ? Voila ce que l'on trouve dans le Traité de Plutarque, et les sçavans ont raison d'y renvoyer les incredules, pour les convaincre par le témoignage de ce payen, de ce qu'ils ne veulent point croire sur l'autorité des Peres de l'Eglise. Quoyque vous puissiez dire au contraire, tandis que ce livre subsistera, il sera un monument et une preuve éclatante du silence des Oracles après la Naissance de Jesus-Christ. » Baltus, *Réponse*, 326-327. On est tenté d'ajouter « tout aussi exactement que cette page sera un monument et une preuve éclatante de la solidité des raisonnements du P. Baltus ».

1. « Cur Pythia nunc non reddat oracula carmine. » (*Bibl. Script. Graec. Plut. Moralia*, I, 498).

2. Van Dale, 95-97.

3. Fontenelle a lu le traité de Plutarque et en a tiré cette comparaison : « Ὡς δὲ τοῖς εὐθαλέσι τῶν δένδρων ἕτερα παραβλαστάνει, καὶ τοῖς Δελφοῖς... », etc. La comparaison se trouve au chap. xxix.

dans ce Dialogue mesme des Oracles qui ont cessé, Demetrius Cilicien l'un des Interlocuteurs, dit qu'avant qu'il commençast ses Voyages, les Oracles d'Amphilochus et de Mopsus en son Païs estoient aussi florissans que jamais [1], que veritablement depuis qu'il en estoit party, il ne sçavoit pas ce qui leur pouvoit estre arrivé.

Voila ce qu'on trouve dans ce Traité de Plutarque auquel je ne sçay combien de Gens sçavans vous renvoyent pour vous prouver que les Oracles ont cessé à la Venuë de Jesus-Christ [2].

Icy mon Auteur prétend qu'on est tombé aussi dans une meprise grossiere sur un passage du 2. l. de la Divination [3]. Ciceron se moque d'un Oracle qu'on disoit qu'Apollon avoit rendu en Latin à Pirrhus qui le consultoit sur la Guerre qu'il alloit faire aux Romains. Cet Oracle est équivoque, de sorte qu'on ne sçait s'il veut dire que Pirrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincront Pirrhus. L'équivoque est attachée à la construction de la Phrase Latine, et nous ne la sçaurions rendre en Français. Voicy les propres termes de Ciceron sur cet Oracle.

Premierement, dit-il, *Apollon n'a jamais parlé Latin. Secondement, les Grecs ne connoissent point cet Oracle. Troisiémement Apollon du temps de Pirrhus avoit déja cessé de faire des Vers. Enfin quoy que les Eacides, de la famille desquels estoit Pirrhus, ne fussent pas Gens d'un esprit bien fin, ny bien penétrant, cependant l'équivoque de l'Oracle estoit si*

1. Van Dale, 95-96.
2. Van Dale, 96.
3. Van Dale, 53, 66, 205-207, 261. — Fontenelle a réuni, on le voit, plusieurs passages de son modèle, et en discutant sur les mêmes textes est arrivé à une conclusion tout opposée. — C'est à la page 66 du *De Oraculis* qu'on trouvera la petite discussion de Van Dale sur le passage de Cicéron.

manifeste que Pirrhus eust dû s'en apercevoir... mais ce qui est le principal, pourquoy y a-t-il déja longtemps qu'il ne se rend plus d'Oracles à Delphes de cette sorte, ce qui fait qu'il n'y a presentement rien de plus méprisé ?

C'est sur ces dernieres paroles que l'on s'est fondé pour dire que du temps de Ciceron il ne se rendoit plus d'Oracles à Delphes.

Mon Auteur dit qu'on se trompe, et que ces mots, *pourquoy ne se rend-t-il plus d'Oracles de cette sorte,* marquent bien que Ciceron ne parle que des Oracles en vers, puis qu'il estoit alors question d'un Oracle renfermé en un Vers [1].

Je ne sçay s'il faut estre tout à fait de son avis ; car voicy comme Ciceron continüe immediatement. *Icy quand on presse les Défenseurs des Oracles, ils répondent que cette vertu qui estoit dans l'exhalaison de la terre, et qui inspiroit la Pithie, s'est évaporée avec le temps. Vous diriez qu'ils parlent de quelque vin qui a perdu sa force. Quel temps peut consumer ou épuiser une vertu toute divine ? Or qu'y-a-t-il de plus divin qu'une exhalaison de la terre qui fait un tel effet sur l'ame, qu'elle lui donne et la connoissance de l'avenir, et le moyen de s'en expliquer en Vers [2] ?*

Il me semble que Ciceron entend que la vertu toute entiere avoit cessé, et il eust bien veu qu'il en eust toûjours deu demeurer une bonne partie, quand il ne se fust plus rendu à Delphes que des Oracles en prose. N'est-ce donc rien qu'une Prophetie, à moins qu'elle ne soit en Vers ?

Je ne croy pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce

1. Van Dale, 66.
2. Van Dale, 261. — Cicéron, *De Divinatione*, II, LVII. — Fontenelle, surtout dans la seconde moitié de la citation, résume le texte latin plutôt qu'il ne le traduit.

passage pour une preuve de la cessation entiere de l'Oracle de Delphes ; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette cessation à la Naissance de Jesus-Christ [1]. L'Oracle a cessé trop tost, puis que selon ce passage, il avoit cessé longtemps avant Ciceron.

Mais il n'est pas vray que la chose soit comme Ciceron paroist l'avoir entendüe en cet endroit. Luy mesme, au 1. l. de la Divination fait parler en ces termes Quintus son Frere qui soutient les Oracles. *Ie m'arreste ,sur ce point. Iamais l'Oracle de Delphes n'eust esté si célebre, et jamais il n'eust reçeu tant d'Offrandes des Peuples et des Rois, si de tout temps on n'eust reconnu la verité de ses Prédictions. Il n'est pas si célebre presentement. Comme il l'est moins parce que ses Prédictions sont moins vrayes, jamais si elles n'eussent esté extrémement vrayes, il n'eust été célebre au point qu'il l'a esté* [2].

Mais ce qui est encore plus fort, Ciceron mesme, à ce que dit Plutarque dans sa vie, avoit dans sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes, sur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde, et il luy avoit esté répondu qu'il suivist son genie plustost que de se regler sur les opinions vulgaires [3]. S'il n'est pas vray que Ciceron ait consulté l'Oracle de Delphes, il faut du moins que du temps de Ciceron on le consultast encore.

1. « D'abord vous prétendez qu'il (le passage de Cicéron) doit s'entendre de toute sortes d'Oracles, tant en vers qu'en prose. Ensuite vous êtes obligé, après cet effort inutile, de vous rendre à son sentiment. Vous avez raison, l'Oracle de Delphes rendoit encore des réponses du temps de Cicéron : on en a un grand nombre de preuves. Aussi le Sauveur du Monde n'avoit-il pas encore paru. » Baltus, *Réponse*, 328. — Cf. encore *Suite* (25-31), et *Réponse*, 365.

2. Van Dale, 74. — Cicéron, *De Divinatione*, I, XIX.

3. Van Dale, 75-76.

CHAPITRE II.

Pourquoy les Auteurs Anciens se contredisent souvent sur le temps de la cessation des Oracles.

D'où vient donc, dira-t-on, que Lucain, au 5. l. de la Pharsale, parle en ces termes de l'oracle de Delphes ? *L'Oracle de Delphes qui a gardé le silence, depuis que les Grands ont redouté l'avenir, et ont défendu aux Dieux de parler, est la plus considerable de toutes les faveurs du Ciel que nostre Siécle a perdues.* Et peu aprés. *Appius qui vouloit sçavoir quelle seroit la destinée de l'Italie, eut la hardiesse d'aller interroger cette caverne depuis si long-temps muette, et d'aller remüer ce Trepié oisif depuis si long-temps* [1].

D'où vient que Juvénal dit en un endroit, *Puis que l'Oracle ne parle plus à Delphes* [2] *?*

D'où vient enfin que parmy les Auteurs d'un mesme temps on en trouve qui disent que l'Oracle de Delphes ne parle plus, d'autres qui disent qu'il parle encore, et d'où vient que quelque fois un mesme Auteur se contredit sur ce chapitre [3] ?

C'est qu'assurément les Oracles n'estoient plus dans leur ancienne vogue, et qu'aussi ils n'estoient pas encore tout à fait ruinez [4]. Ainsi par rapport à ce qu'ils avoient

1. Van Dale, 75.
2. Van Dale, 69.
3. Van Dale, 23.
4. Même explication dans Van Dale. — L'explication de Baltus (*Réponse*, 337) est bien plus simple. « J'ajoûte de plus, qu'il ne faut pas croire que le démon chassé une fois d'un Oracle,

esté autrefois, ils n'estoient plus rien, et en effet ils ne laissoient pourtant pas d'estre encore quelque chose.

Il y a plus. Il arrivoit qu'un Oracle estoit ruiné pour un temps, et qu'ensuite il se relevoit, car les Oracles estoient sujets à diverses avantures. Il ne les faut pas croire anéantis, du moment qu'on les voit muets ; ils pourront reprendre la parole [1].

Plutarque dit qu'anciennement un Dragon qui s'estoit venu loger sur le Parnasse, avoit fait deserter l'Oracle de Delphes, qu'on croyoit communément que c'estoit la solitude qui y avoit fait venir le Dragon, mais qu'il y avoit plus d'apparence que le Dragon y avoit causé la solitude, que depuis la Gréce s'estoit remplie de Villes, etc. [2]

n'ait pû y retourner une seconde et une troisiéme; sur tout lorsqu'il a été rappellé par des gens qui lui estoient devouez, et qui employoient tout ce qu'il faut pour l'obliger de revenir. Il luy estoit sans doute bien fâcheux de quitter ses anciennes demeures, où il avoit joüi si paisiblement durant tant de siecles, des honneurs divins qu'on luy rendoit. Il ne les quittoit donc qu'à regret, et faisoit souvent ses efforts pour s'y rétablir. Mais enfin, il en a esté si souvent chassé par les Chrétiens, qui se multiplioient tous les jours; si mal reçu et si mal mené, qu'il s'est vû contraint de leur abandonner le champ de bataille et de tourner ailleurs ses pernicieux desseins. » — Et Bayle était encore plus hardi que Fontenelle. « Les Oracles étoient sujets à la vicissitude de l'estime, et du mépris. Cela ne pouvoit pas manquer d'arriver, tant parce que tous les siecles ne sont pas également superstitieux, que parce que ceux qui étoient préposez à ces prétendus Mysteres, n'avoient pas toûjours une égale habileté. Combien de fois a-t-on vû que l'industrie d'un seul homme a remis en crédit une Eglise de la Sainte Vierge, qui étoit déchûë peu à peu de son ancienne réputation, par le peu d'adresse de ceux qui la servoient ? » *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684. — Fontenelle se serait bien gardé de pareilles assimilations.

1. Van Dale, 64. « Hoc tamen concludi potest, χρηστήρια Apollinis..... nunc per tempus aliquod dedisse responsa, nunc rursus per aliquod spatium obmutuisse, idque saepius, diversas ob causas, accidisse. »

2. Van Dale, 70 sqq. — « Par-là vous faites entendre assez clairement, que la même chose pourroit bien estre arrivée, dans le temps que les payens parloient du silence de leurs Oracles, et que par consequent on ne doit

Vous voyez que Plutarque vous parle d'un temps assez éloigné. Ainsi l'Oracle depuis sa naissance avoit déja esté abandonné une fois, ensuite il est seur qu'il s'estoit merveilleusement bien retably.

Aprés cela le Temple de Delphes essuya diverses fortunes. Il fut pillé par un Brigand descendu de Phlegias, par l'Armée de Xerxés, par les Phocenses, par Pirrhus, par Neron, enfin par les Chrestiens sous Constantin. Tout cela ne faisoit pas de bien à l'Oracle, les Prestres estoient ou massacrez, ou dispersez ; on abandonnoit le lieu, les ustensiles sacrées estoient perduës, il faloit des soins, des frais, et du temps pour remettre l'Oracle sur pied [1].

Il se peut donc faire que Ciceron ait pendant sa jeu-

l'attribuer qu'à la ruine des temples et des villes où ces Oracles se rendoient auparavant. L'explication est heureuse; mais si elle estoit vraie, il me semble que les payens auroient eû grand tort d'estre surpris de ce silence. Est-il étonnant qu'il n'y ait plus d'Oracles où il n'y a plus de temples ny de villes, et où tout est deserté et ravagé ? Pourquoy chercher bien loin des raisons de ce silence, comme ils ont fait avec tant de soin et d'inquiétude, puisqu'ils en avoient une si sensible et si palpable devant les yeux ? Pourquoy Plutarque s'en prend-il tantost aux Dieux, tantost aux démons, et tantost au deffaut des exhalaisons de la terre, ainsi que Porphyre et Julien l'Apostat ont fait après luy ; et jamais à la ruine des temples et aux ravages de la guerre ? Se seroit-il jamais avisé de composer un Traité Philosophique sur la cessation des Oracles, s'ils n'avoient cessé que par quelque accident pareil ? Les Chrêtiens auroient-ils jamais eû la hardiesse de reprocher ce silence aux payens, et de s'en servir comme d'une preuve évidente de la foiblesse de leurs divinitez et de la puissance toute divine de Jesus-Christ ? Enfin où sont les Auteurs qui ont parlé de ces accidens, arrivez après la Naissance du Sauveur du Monde, à la pluspart des temples où les Oracles se rendoient ? Qui sont ceux qui les ont pillez et saccagez en ce temps-là ? Direz-vous que ce sont les Chrêtiens, eux qui bien loin d'estre en état de renverser les temples des idoles, pouvoient à peine garantir leur vie de la fureur des persécutions ? » L'opinion de Fontenelle est donc « chimérique », et puisqu'il avoue que l'oracle de Delphes redevint plus florissant que jamais, on juge « du peu de solidité de la conjecture qu'*il apporte* icy pour expliquer » le silence des Oracles. Baltus, *Réponse*, 330-332.

1. Van Dale, 70-74.

nesse consulté l'Oracle de Delphes, que pendant la Guerre de Cesar et de Pompée et dans ce desordre general de l'Univers, l'Oracle ait esté müet, comme le veut Lucain, qu'enfin aprés la fin de cette Guerre, lors que Ciceron écrivoit ses Livres de Philosophie, il commençast à se rétablir assez pour donner lieu à Quintus de dire qu'il estoit encore au monde, et assez peu pour donner lieu à Ciceron de supposer qu'il n'y estoit plus [1].

Quand Dorimaque [2], au rapport de Polibe, brûla les Portiques du Temple de Dodone, renversa de fond en comble le lieu Sacré de l'Oracle, pilla ou ruina toutes les Offrandes, un Auteur de ce temps-là auroit bien pû dire que l'Oracle de Dodone ne parloit plus. Cela n'empécheroit pas que dans le Siécle suivant on ne trouvast un autre Auteur, qui en rapporteroit quelque réponse.

CHAPITRE III [3].

Histoire de la durée de l'Oracle de Delphes et de quelques autres Oracles.

Nous ne sçaurions mieux prouver que vers le temps de la Naissance de Jesus-Christ, où l'on parle tant du

1. Van Dale, 74-75 et 239.
2. Van Dale, 90.
3. Une bonne partie de ce chapitre étant un simple résumé de Van Dale, une rapide analyse, dans leur suite régulière, des passages du livre hollandais cités par Fontenelle montrera comment l'écrivain français suit son guide : avec une fidélité respectueuse qui n'exclut pas cependant la liberté. — Le sanctuaire de Delphes, dit Van Dale, 70, a eu des vicissitudes : Plutarque les énumère, et Boissard en donne le détail, (Fontenelle en a parlé au chapitre précédent) ; 71, on a même cru

silence de l'Oracle de Delphes, il n'avoit pas cessé tout à fait, mais estoit seulement interrompu, qu'en rapportant toutes les occasions differentes, où l'on trouve depuis ce temps-là qu'il a parlé [1].

Süetone, dans la Vie de Neron, dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il se donnast garde des 73. ans; que Neron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge là, et ne songea point au vieux Galba qui estant âgé de 73. ans lui osta l'Empire. Cela le persüada si fort de son bonheur, qu'ayant perdu par un Naufrage des choses d'un tres-grand prix, il se vanta que les Poissons les luy rapporteroient [2].

Il faloit qu'il eust reçeu du même Oracle de Delphes quelque réponse qui luy parust moins agreable, ou qu'il

9 si bien 1742.

---

que ce temple avait été détruit par un incendie qu'avait allumé la foudre (Fontenelle en parlera dans ce chap. III, mais plus loin) : c'est tout simplement une interprétation inexacte d'un passage de Théodoret et de Sozomène ; 72-73, on a voulu aussi qu'il ait disparu dans un tremblement de terre : autre inexactitude gratuite ; 74, ces vicissitudes dont il a été parlé, p. 70 (c'est un bon exemple de l'incertitude de la composition chez Van Dale) ont nécessairement amené des interruptions dans le service des Oracles ; mais Delphes a encore parlé, au témoignage de Quintus, frère de Cicéron, *ibid.* ; 75, il a pu se taire pendant la guerre civile, comme dit Lucain ; Cicéron cependant en a eu des réponses (Fontenelle l'a dit dans son chap. II) ; 76, l'oracle parlait encore du temps de Néron, au témoignage de Suétone, de Dion Cassius et de Pausanias ; 77, nouveau silence du temps de Juvénal (cf. Fontenelle, chap. II) ; nouvelle reprise des oracles sous Adrien, ainsi que l'affirment Plutarque et Philostrate ; 78, sous Domitien, comme le prouve Philostrate ; 79, on a consulté Delphes du temps de Lucien, etc. etc. — Fontenelle a supprimé les discussions relatives à la fin de l'oracle de Delphes, qu'on trouvera dans Van Dale, 83-87.

1. Van Dale, 69. « Nunc ostendendum... Oraculum illud Delphicum quandoque, per tempus aliquod viguisse, atque edidisse petentibus responsa ; quandoque vero, diversas ob causas, per aliquod tempus obmutuisse, et aut planè omnino aut penè fuisse desertum ».

2. Van Dale, 76-78. — Tout ce début de chapitre est encore caractéristique de la manière dont Fontenelle résume Van Dale.

ne se contentast plus de n'estre destiné à vivre que 73. ans*, lors qu'il osta aux Prestres de Delphes les Champs de Cirrhe pour les donner à des Soldats, qu'il enleva du Temple plus de 500. Statües soit d'hommes, soit de Dieux, toutes de bronze, et que pour profaner, ou pour abolir à jamais l'Oracle, il fit égorger des hommes à l'ouverture de la Caverne sacrée d'où sortoit l'Esprit divin.

Que l'Oracle aprés une telle avanture ait esté müet jusqu'au temps de Domitien, en sorte que Juvenal ait pû dire alors que Delphes ne parloit plus, cela n'est pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait esté tout-à-fait müet depuis Neron jusqu'à Domitien, car voicy comme parle Philostrate dans la Vie d'Apollonius de Tyane qui a veu Domitien[1]. *Appollonius visita tous les Oracles de la Gréce, et celuy de Dodone, et celuy de Delphes, et celuy d'Amphiaraüs, etc.* Ailleurs il parle encore ainsi. *Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes illustre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Gréce. Il répond à ceux qui le consultent, comme vous le sçavez vous mesme, en peu de paroles, et sans accompagner sa réponse de prodiges, quoy qu'il lui fust fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrester la course du Cephise, et de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit simplement la verité, et ne s'amuse point à faire une montre inutile de son pouvoir.* Je trouve assez plaisant

* *Dion Cassius. Pausanias.*

1-2 ne se contentât plus d'estre destiné à vivre 73 ans 1687. — 26 Il est assez plaisant 1687.

1. Van Dale, 78-79.

que Philostrate pretende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'estoit pas grand faiseur de miracles. Je croy qu'il y a en cet endroit là quelque poison contre les Chrestiens.

Nous avons veu comment du temps de Plutarque qui vivoit sous Trajan, cet Oracle estoit encore sur pied, quoy que réduit à une seule Prestresse, apres en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chrisostome dit qu'il consulta l'Oracle de Delphes, et en rapporte une réponse qui luy parut assez embarassée, et qui l'est effectivement [1].

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un Prestre de Tyane alla demander à ce faux Prophete Alexandre si les Oracles qui se rendoient alors à Didime, à Claros, et à Delphes, estoient veritablement des réponses d'Apollon, ou des impostures [2]. Alexandre eut des égards pour ces Oracles qui estoient de la nature du sien, et répondit au Prestre qu'il n'estoit pas permis de sçavoir cela. Mais quand cet habile Prestre demanda ce qu'il seroit aprés sa mort, on

3 Il pourroit y avoir... quelque venin 1687 — 9 et il en rapporte 1687.

---

1. Van Dale, 79. — « On sait que cet Auteur payen, pour obscurcir la gloire du Sauveur du monde et l'éclat de ses miracles, n'a point fait de difficulté d'inventer les fables les plus ridicules et de mettre en œuvre les faussetez les plus insignes... Est-ce donc d'un tel homme et dans un semblable ouvrage, que l'on doit attendre un aveu sincere du silence des Oracles : silence si honteux et si préjudiciable au paganisme, si glorieux à Jesus-Christ, et si avantageux à la Religion Chrêtienne ? » Baltus, *Réponse*, 334. — Au surplus, l'autorité du prêtre de Tyane ne vaut guère mieux. « L'imposteur n'ose lui répondre sur ce sujet... S'il s'en fût encore rendu, de quelque nature qu'ils pussent estre, auroit-il fait difficulté de le dire et de les reconnoitre pour légitimes, afin de rendre plus croyables ceux qu'il supposoit à son Esculape ? » 335.

2. Van Dale, 79 et 88.

luy répondit hardiment, *Tu seras Chameau, puis Cheval, puis Philosophe, puis Prophete aussi grand qu'Alexandre.*

Aprés les Antonins, trois Empereurs se disputerent l'Empire, Severus Septimus, Pescennius Niger, Clodius Albinus. *On consulta Delphes*, dit Spartien [1], *pour sçavoir lequel des trois la Republique devoit souhaiter, et l'Oracle répondit en un Vers, Le Noir est le meilleur, l'Affricain est bon, le Blanc est le pire.* Par le Noir on entendoit Pescennius Niger, par l'Affriquain, Severe qui estoit d'Affrique, et par le Blanc, Clodius Albinus. On demanda ensuite qui demeureroit le Maistre de l'Empire ; et il fut répondu. *On versera le sang du Blanc et du Noir, l'Affricain gouvernera le monde.* On demanda encore combien de temps il gouverneroit, et il fut répondu. *Il montera sur la Mer d'Italie avec vingt Vaisseaux, si cependant un Vaisseau peut traverser la mer*, par où l'on entendit que Severe regneroit vingt ans. Il est vray que l'Oracle se reservoit une restriction obscure pour se pouvoir sauver en cas de besoin, mais enfin dans le temps que Delphes estoit le plus florissant, il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux là.

On trouve cependant que Clement Alexandrin dans son Exhortation aux Gentils [2], qu'il a composée, ou sous Severe, ou à peu prés en ce temps-là, dit nettement que la Fontaine de Castalie qui apartenoit à l'Oracle de Delphes, et celle de Colophon, et toutes les autres Fontaines Prophetiques avoient enfin, quoy que tard, perdu leurs vertus fabuleuses.

Peut-estre en ce temps-là ces Oracles tomberent-ils dans un de ces silences ausquels ils estoient devenus

1. Van Dale, 80.
2. Van Dale, 81.

sujets par intervalles ; peut-estre, par ce qu'ils n'estoient plus guere en vogue, Clement Alexandrin aimoit il autant dire qu'ils ne subsistoient plus du tout [1].

Il est toûjours certain que sous Constantius Pere de Constantin, et pendant la jeunesse de Constantin, Delphes n'estoit pas encore ruiné [2], puis qu'Eusebe fait dire à Constantin dans sa Vie, que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle, non par la bouche d'une Prestresse, mais du fond de son obscure Caverne, par lequel il disoit que les hommes justes qui estoient en terre, estoient cause qu'il ne pouvoit plus dire vray. Voila un plaisant aveu. De plus, il faloit que l'Oracle de Delphes fust alors bien miserable, puis qu'on en avoit retranché la dépense d'une Prestresse.

Il reçût un terrible coup sous Constantin, qui commanda ou qui permit que l'on pillast Delphes. *Alors*, dit Eusebe dans la vie de Constantin, *on produisit aux yeux du Peuple dans les Places de Constantinople, ces Statües dont l'erreur des hommes avoit fait si long-temps des objets de veneration et de culte. Icy l'Apollon Pithien, là le Sminthien, les Trépiez dans le Cirque, et les Muses Heliconides dans le Palais furent exposez aux railleries de tout le monde* [3].

L'Oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois [4]. L'Empereur* Julien l'envoya consulter sur l'Expe-

* *Theodoret.*

1. Van Dale, 81. —Van Dale cite le pasage de Clément d'Alexandrie, et conclut : « Ex hisce verbis Clementis videntur jam ipsius tempore omnia cessasse Oracula ac periisse. Magnos ac valde notabiles Eclypses passa subinde haec χρηστήρια, patet ex antedictis... Crediderim ipsius ætate, atque antequam haec scriberet, notabilem denuò defectum accidisse Delphico, forsan et aliis Oraculis, quae praeter hoc jam dudum in minori gloriâ erant. Sed non hic cessasse in totum illorum responsa, manifestum satis fuit ex sequentibus... »
2. Van Dale, 82.
3. Van Dale, 82-83.
4. Van Dale, 83-84 et 114-115.

dition qu'il meditoit contre les Perses. Si l'Oracle de Delphes a esté plus loin, du moins nous ne pouvons pas pousser plus loin son Histoire. Il n'en est plus parlé dans les Livres, mais en effet il y a bien de l'apparence que c'est là le temps où il cessa, et que ses dernieres paroles s'adresserent à l'Empereur Julien, qui estoit si zelé pour le Paganisme. Je ne sçay pas trop bien comment de grands hommes ont pû mettre Auguste en la place de Julien, et avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit finy par la réponse qu'il avoit renduë à Auguste sur l'Enfant Hebreu [1].

Quelques Auteurs* modernes qui ont trouvé cet Oracle digne d'une fin éclatante, luy en ont fait une [2]. Ils ont trouvé dans Sosoméne et dans Theodoret, que sous Julien, le feu avoit pris au Temple d'Apollon qui estoit dans un Fauxbourg d'Antioche appellé Dapkné, sans qu'on eust pû découvrir l'Auteur, ou la cause de cet incendie, que les Payens en accusoient les Chrestiens, et que les Chrestiens l'attribüoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la verité Theodoret dit que le Tonnerre estoit tombé sur ce Temple ; mais Sosoméne

* *Melanchton*, *P. Peucer*, *Boissard*, *Hospinion*.

15 lû 1687.

---

1. Van Dale, 84. — L'oracle de Delphes aurait pu durer plus longtemps encore, observe Baltus. « Qu'est-ce que cela fait contre le sentiment des Peres de l'Eglise, quand on le connoit, et que l'on sçait qu'ils n'ont pas assigné le temps de la Naissance du Sauveur du Monde, pour le moment précis du silence universel de tous les Oracles; mais seulement pour le commencement de la décadence et de la ruïne dans laquelle ils sont tombez depuis ?... Or c'est ce qui est indubitable, et ce que vous estes obligé de reconnoître vous même, quelque longue durée que vous puissiez leur donner. » *Réponse*, 333-334.
2. Van Dale, 71, 85, 38.

n'en parle point [1]. Ces modernes se sont avisez de transporter cet évenement au Temple de Delphes qui estoit fort éloigné de là, et de dire que par une juste vangeance de Dieu les foudres l'avoient renversé au milieu d'un grand Tremblement de terre. Ce Tremblement de terre dont ny Sosoméne, ny Theodoret ne parlent dans l'incendie mesme de Daphné, a esté mis là pour tenir compagnie aux foudres, et pour honorer l'avanture.

Ce seroit une chose ennuieuse de faire l'Histoire de la durée de tous les autres Oracles depuis la Naissance de Jesus-Christ, il suffira de marquer en quels temps on trouve que quelques uns des principaux ont parlé pour la derniere fois, et souvenez-vous toûjours que ce n'est pas à dire qu'ils ayent effectivement parlé pour la derniere fois, dans la derniere occasion où les Auteurs nous apprennent qu'ils ayent parlé [2].

Dion qui ne finit son Histoire qu'à la huitiéme année d'Alexandre Severe, c'est-à-dire l'an 230. de Jesus-Christ, dit que de son temps Amphilochus rendoit encore des Oracles en Songe [3]. Il nous apprend aussi qu'il y avoit dans la Ville d'Apollonie un Oracle où l'avenir se déclaroit par la maniere dont le feu prenoit à l'encens qu'on jettoit sur un Autel. Il n'estoit permis de faire à cet Oracle des Questions ny de mort ny de mariage [4]. Ces restrictions bizarres estoient quelquefois fondées sur l'Histoire par-

1. Van Dale, 72-73. — Remarquer la conclusion de la discussion de Van Dale : « I nunc, et fidem habe citationibus... »

2. Van Dale, 87. — A partir d'ici, et comme on peut s'en convaincre par nos citations des passages de Van Dale, Fontenelle résume encore avec plus de concision son modèle. — Il a transporté à son chap. v ce que Van Dale (91 sqq.) dit des Livres Sibyllins, des Sorts de Préneste et d'Antium, des oracles de Clitumne et d'Esculape, en supprimant l'historique des oracles de Claros, de Dodone, et d'Ammon (Van Dale, 87-90).

3. Van Dale, 98-99.

4. Van Dale, 105-106.

ticuliere du Dieu qui avoit eu sujet pendant sa vie de prendre de certaines choses en aversion ; je croy aussi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais succés qu'avoient eu les réponses de l'Oracle sur de certaines matieres.

* Sous Aurelien, vers l'an de Jesus-Christ 272, les Palmireniens revoltez consulterent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils consulterent encore celuy de Venus Aphacite, dont la forme estoit assez singuliere pour meriter d'estre rapportée icy [1]. Aphaca est un lieu entre Heliopolis et Bible. Auprés du Temple de Venus est un Lac semblable à une Citerne. A de certaines Assemblées que l'on y fait dans des temps reglez, on voit dans ces lieux là un feu en forme de globe ou de lampes, et ce feu, dit Zosime, s'est veu jusqu'à nostre temps, c'est-à-dire jusque vers l'an de Jesus-Christ 400. On jette dans le Lac des Presens pour la Déesse, il n'importe de quelle espece ils soient. Si elle les reçoit, ils vont au fond ; si elle ne les reçoit pas, ils surnagent, fust ce de l'argent ou de l'or. L'année qui préceda la ruïne des Palmiréniens, leurs Presens allerent au fond, mais l'année suivante tout surnagea.

* Licinius ayant dessein de recommencer la Guerre contre Constantin, consulta l'Oracle d'Apollon de Didime, et en eut pour réponse deux Vers d'Homere, dont le sens

* *Zozime.*
* *Sosoméne.*

11 Biblos 1742.

1. Van Dale, 107-109 et 338.

est, *Malheureux Vieillard, ce n'est point à toy à combattre contre de jeunes Gens, tu n'as point de forces, et ton âge t'accable* [1].

*Un Dieu assez inconnu, nommé Besa, rendoit encore des Oracles sur des Billets à Abide, dans l'extremité de la Thebaïde, sous l'Empire de Constantius, car on envoya à cet Empereur des Billets qui avoient esté laissez dans le Temple de Besa, sur lesquels il commença à faire des informations tres-rigoureuses, et jetta dans des prisons, ou envoya en exil, ou fit tourmenter cruellement un assez grand nombre de personnes. C'est que par ces Billets on consultoit le Dieu sur la destinée de l'Empire, ou sur la durée que devoit avoir le Regne de Constantius, ou mesme sur le succés de quelque dessein que l'on formoit contre luy [2].

Enfin Macrobe qui vivoit sous Arcadius et Honorius, Fils de Theodose, parle du Dieu d'Heliopolis de Sirie et de son Oracle, et des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistoit encore de son temps [3].

Remarquez qu'il n'importe pour nostre dessein que toutes ces Histoires soient vraies, ny que ces Oracles ayent effectivement rendu les réponses qu'on leur attribuë. On n'a pû attribüer de fausses réponses qu'à des Oracles que l'on sçavoit qui subsistoient encore effectivement, et les Histoires que tant d'Auteurs en ont débitées, prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils eussent cessé.

* *Ammian Marcelin.*

2 contre les jeunes gens 1713.

---

1. Van Dale, 109-110 et 104.
2. Van Dale, 113-115,
3. Van Dale, 117-118.

CHAPITRE IV.

Cessation generale des Oracles avec celle du Paganisme [1].

En general les Oracles n'ont cessé qu'avec le Paganisme, et le Paganisme ne cessa pas à la Venüe de Jesus-Christ.

Constantin abatit peu de Temples, encore n'osa-t-il les abatre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient [2]. C'est ainsi qu'il fit renverser celuy de Venus* Aphacite, et celuy d'Esculape qui estoit à *Eges en Cilicie, tous deux Temples à Oracles. Mais il* défendit

* *Zozime. 2. Eusebe, vie de Const. 3. Theodoret.*

1. Il ne faut à Baltus qu'une observation pour établir qu' « il est bien plus raisonnable d'attribuer au moins en partie, l'extinction du paganisme, à la cessation des Oracles ; que la cessation des Oracles, à l'extinction du paganisme. »

« En effet une fausse religion comme celle-là, qui autorisoit les plus grands crimes par l'exemple des dieux qu'elle adoroit, qui exigeoit des sacrifices de chair humaine, qui ordonnoit des jeux et des festes remplies des plus grandes infamies ; et dont les plus saints et les plus sacrez mysteres ne contenoient que des abominations et des obcénitez détestables : Une religion qui dans ses dogmes et dans son culte choquoit évidemment la raison et les bonnes mœurs, ne pouvoit naturellement subsister, sans estre soûtenue par des especes de prodiges et de merveilles, qui fascinassent en quelque sorte ses sectateurs, et leur fissent fermer les yeux à l'extravagance et à la brutalité de leurs superstitions. Ces merveilles et ces faux prodiges se trouvoient particulierement dans les Oracles. » Baltus, *Réponse*, 341.

2. Van Dale, 110-113 et 144. — Il ne serait pas inexact de dire qu'à partir de ce passage jusqu'à la lettre de Julien, Fontenelle ne fait que donner le sommaire des développements de Van Dale. — Il a transporté dans sa *Première Dissertation* quelques détails qu'il a empruntés ici, principalement sur ce qu'on trouvait d'habitude sous les statues, lors de la démolition des temples à oracles. (Cf. chap. XVII.)

que l'on sacrifiast aux dieux, et commença à rendre par cet Edit les Temples inutiles [1].

On trouve des Edits de Constantius et de Julien, alors César, par lesquels toute Divination est défendüe sur peine de la vie, non seulement celle des Astrologues, et des Interpretes de Songes, et des Magiciens [2]; mais aussi celle des Augures et des Aruspices, ce qui donnoit une grande atteinte à la Religion des Romains. Il est vray que les Empereurs avoient un interest particulier à défendre toutes les Divinations, parce qu'on ne faisoit autre chose que s'enquerir de leur destinée, et principalement des Successeurs qu'ils devoient avoir, et tel se revoltoit et pretendoit à l'Empire, pour avoir esté flaté par un Devin [3].

Nous avons veu qu'il restoit encore beaucoup d'Oracles, lorsque Julien se vit Empereur, mais de ceux qui estoient ruïnez, il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il put. Celuy du Fauxbourg de Daphné [4], par exemple, avoit esté détruit

4 alors Césars 1728.

---

1. Van Dale, 119-120.
2. Van Dale, 112, 116, 375.

« Avant qu'il y eût des Empereurs Chrêtiens, dit Baltus (*Réponse*, 339), le Christianisme estoit déja établi et répandu presque par tout le monde », au témoignage de Tertullien. « Par là vous reconnoîtrez sans doute, que le plus grand miracle du Christianisme, qui est son établissement, ne doit pas estre attribué aux édits des Empereurs Chrêtiens, ainsi que vous l'insinuez, mais au pouvoir tout divin de Jesus-Christ. » Comme si c'était de l'établissement du christianisme qu'il fût ici question !

3. Van Dale, 126-127. — Il y a ici, dans Van Dale, un bel exemple d'enchevêtrement de développements et de parenthèses. Il vient de citer un passage de Théodoret sur les vicissitudes des oracles sous les empereurs, et il prie le lecteur d'y remarquer trois choses. Les deux premières sont indiquées tout de suite (121-122); quant à la troisième, il faut aller la chercher en pleine page 128, où elle est précisément intercalée elle-même entre deux observations suggérées à l'auteur par un décret impérial de Théodose, Gratien et Valentinien, cité à la page 126 !
4. Van Dale, 115-116, 337.

par Adrien, qui * pendant qu'il estoit encore particulier, ayant trempé une feüille dans la Fontaine Castalienne, car il y en avoit une de ce nom à Daphné aussi-bien qu'à Delphes, avoit trouvé sur cette feüille en la retirant de l'eau, l'Histoire de ce qui luy devoit arriver, et des avis de sönger à l'Empire. Il craignit, quand il fut Empereur, que cet Oracle ne donnast le mesme conseil à quelque autre, et il fit jetter dans la Fontaine sacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procedé; mais Julien* r'ouvrit la Fontaine, il fit oster d'alentour les Corps qui y estoient enterrez, et purifia le lieu de la mesme maniere, dont les Athéniens avoient autrefois purifié l'Isle de Delos.

Julien fit plus. Il voulut estre Prophete de l'Oracle de Didime. C'estoit le moyen de remettre en honneur la Prophetie qui n'estoit plus guere estimée. Il estoit Souverain Pontife, puis qu'il estoit Empereur, mais les Empereurs n'avoient pas coutume de faire grand usage de cette Dignité Sacerdotale. Pour luy, il prit la chose bien plus serieusement, et nous voyons dans une de ses Lettres qui sont venuës jusqu'à nous, qu'en qualité de Souverain Pontife, il défend à un Prestre Païen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prestre [1]. La Lettre qu'il escrit à Arsace, Pontife de la Galatie, nous apprend de quelle maniere il se prenoit à faire refleurir le Paganisme. Il se felicite d'abord des

* 1. *Sosomene.* 2. *Ammian Marcellin.*

24 écrivit 1713.

---

1. Van Dale, 175-181. — Fontenelle résume la lettre que cite directement Van Dale.

grands effets que son zele a produits en fort peu de temps. Il juge que le meilleur secret pour rétablir le Paganisme, est d'y transporter les vertus du Christianisme, la Charité pour les Etrangers, le soin d'enterrer les Morts, et la Sainteté de vie que les Chrétiens, dit-il, feignent si bien. Il veut que ce Pontife, par raison ou par menaces, oblige les Prestres de Galatie à vivre regulierement, à s'abstenir des Spectacles, et des Cabarets, à quitter tous les emplois bas ou infames, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au culte des Dieux, et à avoir l'œil sur les Galiléens pour reprimer leurs impietez et leurs profanations. Il remarque qu'il est honteux que les Juifs et les Galiléens nourrissent non seulement leurs pauvres, mais ceux des Payens, et que les Payens abandonnent les leurs, et ne se souviennent plus que l'hospitalité et la liberalité sont des vertus qui leur sont propres, puis qu'Homere fait ainsi parler Euméc. *Mon Hoste, quand il me viendroit quelqu'un moins considerable que toy, il ne me seroit pas permis de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de Iupiter, et estrangers, et pauvres. Ie donne peu, mais je donne avec joye.* Enfin il dit quelles distributions il a ordonné que l'on fasse tous les ans aux pauvres de la Galatie, et il commande à ce Pontife de faire bastir dans chaque Ville plusieurs Hospitaux, où soient reçûs non seulement les Payens, mais aussi les autres. Il ne veut point que le Pontife aille souvent voir les Gouverneurs chez eux, mais seulement qu'il leur escrive, ny que des Prestres aillent au devant d'eux quand ils entrent dans les Villes, mais seulement quand ils viennent aux Temples ; encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le Vestibule.

28 ni que les Prestres 1698.

Il défend à ces Gouverneurs, dans cette occasion, de faire marcher devant eux des Soldats, parce qu'alors ils ne sont que des personnes privées, mais il permet aux Soldats de les suivre s'ils veulent.

Avec ces soins, et cette imitation du Christianisme, Julien, s'il eust vécu, eust apparemment retardé la ruïne de sa Religion, mais Dieu ne lui laissa pas achever deux années de Regne.

Jovien qui luy succéda commençoit à se porter avec zele à la destruction du Paganisme, mais en sept mois qu'il regna, il ne put pas faire de grands progrés [1].

Valens qui eut l'Empire d'Orient permit à chacun d'adorer tels Dieux qu'il voudroit, et prit plus à cœur de soutenir l'Arianisme, que le Christianisme mesme*. Aussi pendant son Regne on immoloit publiquement et on faisoit publiquement des repas de victimes immolées. Ceux qui estoient initiez aux Misteres de Bachus les célébroient sans crainte, ils couroient avec des Boucliers, déchiroient des Chiens, et faisoient toutes les extravagances que cette devotion demandoit.

Valentinien son Frere qui eut l'Occident, fut plus zelé pour la gloire du Christianisme, cependant sa conduite ne fut pas aussi ferme qu'elle eust dû estre. Il avoit fait une Loy par laquelle il défendoit toutes les cerémonies nocturnes. Prétextatus, Proconsul de la

**Theodoret.*

17 Ministeres 1742.

---

1. Van Dale, 121. — Les deux textes ont une légère différence. « ...Joviani Imperium solum per quinque menses, imò nec totos, durasse, adeòque ipsum non potuisse aut multa innovare, aut si hoc fecerit, ad exitum non potuisse perducere. »

Gréce, luy representa qu'en ostant aux Grecs ces cerémonies auxquelles ils étoient tres-attachez, on leur rendoit la vie tout à fait desagreable. Valentinien se laissa toucher, et consentit que sans avoir d'égard à sa Loy on pratiquast les anciennes coutumes. Il est vray que c'est Zosime un Payen de qui nous tenons cette Histoire; on peut dire qu'il l'a supposée pour donner à croire que les Empereurs consideroient encore les Payens. On peut répondre aussi que Zosime, dans l'estat où estoient les affaires de sa Religion, devoit estre plustost d'humeur à se plaindre du mal qu'on ne lui faisoit pas, qu'à se loüer d'une grace qu'on ne luy auroit pas faite [1].

Ce qui est constant, c'est que l'on a des Inscriptions et de Rome et d'autres Villes d'Italie, par lesquelles il paroist que sous l'Empire de Valentinien des personnes de grande consideration firent les Sacrifices nommez Taurobolia et Criobolia, c'est-à-dire Aspersion de sang de Taureau, ou de sang de Belier [2]. Il semble mesme par la quantité des Inscriptions que cette cerémonie ait esté principalement à la mode du temps de Valentinien, et des deux autres Empereurs du mesme nom.

Comme elle est une des plus bizarres et des plus singulieres du Paganisme, je croy qu'on ne sera pas faché de la connoistre. Prudence qui pouvoit l'avoir veüe, nous la décrit assez au long [3].

On creusoit une fosse assez profonde, où celuy pour qui se devoit faire la cerémonie, descendoit avec des bandelettes sacrées à la teste, avec une Couronne, enfin avec tout un équipage misterieux. On mettoit sur la fosse un couvercle de bois percé de quantité de trous.

1. Van Dale, 121-128.
2. Van Dale, 121-126.
3. Van Dale, 157-170. — Fontenelle résume la citation de Prudence (43 vers; Van Dale, p. 159-160) et prend au même endroit ce qu'il dit de l'objet de la cérémonie, et de sa durée de validité.

On amenoit sur ce couvercle un Taureau couronné de fleurs, et ayant les cornes et le front orné de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un couteau sacré; son sang couloit par ces trous dans la fosse, et celuy qui y estoit, le recevoit avec beaucoup de respect; il y presentoit son front, ses joües, ses bras, ses espaules, enfin toutes les parties de son corps, et tâchoit à n'en laisser pas tomber une goutte ailleurs que sur luy. Ensuite il sortoit de là hideux à voir, tout soüillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout dégoutans, mais aussi il estoit purgé de tous ses crimes, et regeneré pour l'Eternité; car il paroist positivement par les Inscriptions, que ce Sacrifice estoit pour ceux qui le recevoient, une Regeneration mistique et éternelle.

Il faloit le renouveller tous les vingt ans, autrement il perdoit cette force qui s'étendoit dans tous les Siecles à venir.

Les femmes recevoient cette regeneration aussi bien que les hommes. On y associoit qui l'on vouloit, et ce qui est encore plus remarquable, des Villes entieres la recevoient par Deputez.

Quelquefois on faisoit ce Sacrifice pour le salut des Empereurs. Des Provinces faisoient leur cour d'envoyer un homme se barboüiller en leur nom de sang de Taureau, pour obtenir à l'Empereur une longue et heureuse vie. Tout cela est clair par les Inscriptions.

Nous voicy enfin sous Theodose et ses Fils, à la ruine entiere du Paganisme.

Theodose commença par l'Egypte où il fit fermer tous les Temples. Ensuite il alla jusqu'à faire abattre celuy de Serapis le plus fameux de toute l'Egypte [1].

1. Van Dale, 129, 135, 145, 112. — On peut même voir, à ce dernier endroit, un curieux calcul chronologique.

Selon Strabon, il n'y avoit rien de plus gay dans toute la Religion Payenne que les Pelerinages qui se faisoient à Serapis [1]. Vers le temps de certaines Fêtes, dit-il, on ne sçauroit croire la multitude de gens qui descendent sur un Canal d'Alexandrie à Canope, où est ce Temple. Jour et nuit, ce ne sont que Bateaux pleins d'hommes et de femmes qui chantent et qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope il y a sur le Canal une infinité d'Hostelleries qui servent à retirer ces Voyageurs, et à favoriser leurs Divertissemens.

Aussi le Sophiste Eunapius, Payen, paroist avoir grand regret au Temple de Serapis, et nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens qui n'avoient jamais entendu parler de la Guerre, se trouverent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce Temple, et principalement contre les riches Offrandes dont il estoit plein, que dans ces lieux Saints on y plaça des Moines [2], gens infames, et inutiles, qui pourveu qu'ils eussent un habit noir et mal propre, prenoient une autorité tirannique sur l'esprit des Peuples, et que ces Moines au lieu des Dieux que l'on voyoit par les lumieres de la raison, donnoient à adorer des Testes de Brigands punis pour leurs crimes, qu'on avait salées afin de les conserver. C'est ainsi que cét Impie traite les Moines et les Reliques ; il faloit que la licence fust encore bien grande du temps qu'on écrivoit de pareilles choses sur la Religion des Empereurs. Ruffin ne manque pas de nous

1. Van Dale, 145.
2. Van Dale, 136-143. — Comme on voit, le passage de Van Dale est fort long. C'est qu'à propos des moines dont parle Eunapius, et tout en remarquant la violence de quelques-uns des termes dont le sophiste païen les caractérise, Van Dale se laisse aller à parler lui-même des moines, de leur culte des reliques, de leur avidité, de leur saleté, de leur hypocrisie, de leurs désordres de toute sorte... Fontenelle ne pouvait guère citer le passage.

marquer qu'on trouva le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, et de machines disposées pour les fourberies des Prestres. Il nous apprend entre autres choses qu'il y avoit à l'Orient du Temple[1] une petite fenestre par où entroit à certain jour un rayon du Soleil qui alloit donner sur la bouche de Serapis. Dans le mesme temps on apportoit un Simulacre du Soleil qui estoit de fer, et qui estant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'élevoit vers Serapis. Alors on disoit que le Soleil saluoit ce Dieu; mais quand le Simulacre de fer retomboit, et que le rayon se retiroit de dessus la bouche de Serapis, le Soleil luy avoit assez fait sa cour, et il alloit à ses affaires.

Aprés que Theodose eut défait le rebelle Eugene, il alla à Rome où tout le Senat tenoit encore pour le Paganisme. La grande raison des Payens estoit, que depuis douze cens ans Rome s'estoit fort bien trouvée de ses Dieux, et qu'elle en avoit reçû toutes sortes de prosperitez. L'Empereur harangua le Senat, et l'exhorta à embrasser le Christianisme; mais on luy répondit toûjours que par l'usage et l'experience on avoit reconnu le Paganisme pour une bonne Religion, et que si on le quittoit pour le Christianisme, on ne sçavoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle estoit la Theologie du Senat Romain. Quand Theodose vit qu'il ne gagnoit rien sur ces gens là, il leur declara que le Fisc estoit trop chargé des dépenses qu'il falloit faire pour les Sacrifices, et qu'il avoit besoin de cet argent là pour payer ses Troupes. On eut beau luy representer que les Sacrifices n'étoient point legitimes s'ils ne se faisoient de l'argent public, il n'eut point d'égard à cet inconvenient[2].

1. Van Dale, 306.
2. Van Dale, 130-133.

Ainsi les Sacrifices et les anciennes Ceremonies cesserent, et Zozime ne manque pas de remarquer que depuis ce temps-là toutes sortes de malheurs fondirent sur l'Empire Romain.

Le mesme Auteur raconte qu'à ce voyage que Theodose fit à Rome, Serena [1] femme de Stilicon voulut entrer dans le Temple de la Mere des Dieux pour luy insulter, et qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau Collier que la Déesse portoit. Une vieille Vestale lui reprocha fort aigrement cette impieté, et la poursuivit jusque hors du Temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zosime, la pauvre Serena eut souvent, soit en dormant, soit en veillant, je ne sçay quelle vision qui la menaçoit de la mort.

Les derniers efforts du Paganisme furent ceux que fit Simmaque pour obtenir des Empereurs Valentinien, Theodose, et Arcadius, le retablissement des privileges des Vestales, et de l'Autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde sçait avec quelle vigueur Saint Ambroise s'y opposa.

Il paroist pourtant par les pieces mesme de ce fameux Procés que Rome avoit encore l'air extremément Payen; car Saint Ambroise demande à Simmaque s'il ne suffit pas aux Payens d'avoir les places publiques, les Portiques, les Bains remplis de leurs Simulacres, et s'il faut encore que leur Autel de la Victoire soit placé dans le Capitole qui est le lieu de la Ville, où il vient le plus de Chrestiens, *afin que ces Chrestiens,* dit-il, *reçoivent malgré eux*

14 une vision 1687.

1. Van Dale, 131.

la fumée des Sacrifices dans leurs yeux, la Musique dans leurs oreilles, les cendres dans leur gosier, et l'Encens dans leur nez [1].

Mais lors mesme que Rome estoit assiegée par Alaric, sous Honorius, elle estoit encore pleine d'Idoles [2]. Zozime dit que comme tout devoit alors conspirer à la perte de cette malheureuse Ville, non seulement on osta aux Dieux leurs parures; mais que l'on fondit quelques-uns de ces Dieux, qui estoient d'or ou d'argent, et que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoy aussi elle abandonna entierement les Romains. Zosime ne doutoit pas que cette belle pointe ne fust la veritable cause de la prise de Rome [3].

On ne sçait si sur la foy de cet Auteur on peut recevoir l'Histoire suivante [4]. Honorius défendit à ceux qui n'estoient pas Chrêtiens de paroistre à la Cour avec un Baudrier, ny d'avoir aucun commandement. Generid Païen, et mesme Barbare, mais tres-brave homme, qui commandoit les Troupes de Pannonie et de Dalmatie, ne parut plus chez l'Empereur, mit bas le Baudrier, et ne fit plus aucunes fonctions de sa Charge. Honorius luy demandant un jour pourquoy il ne venoit pas au Palais en son rang, selon qu'il y estoit obligé, il luy representa

12 ne renfermast la veritable cause 1687.

---

1. Van Dale, 133-134.
2. Van Dale, 134-135.
3. Van Dale, 135.
4. Van Dale, 149. — Cette anecdote ne se rattache pas par des liens trop étroits au développement; et Fontenelle aurait pu y substituer, sans aucun dommage, et bien au contraire, les considérations de Van Dale (146-151), sur les raisons qui ont prolongé le paganisme, les soutiens qu'il trouvait dans les grands fonctionnaires qui n'étaient pas à l'abri de la corruption, ce qui nécessita des édits impériaux, etc., etc.

qu'il y avait une Loy qui luy ostoit le Baudrier et le Commandement. L'Empereur luy dit que cette Loy n'estoit pas pour un homme comme luy, mais Generid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une distinction qui le separoit d'avec tous ceux qui professoient le mesme culte. En effet il ne reprit point les fonctions de sa Charge, jusqu'à ce que l'Empereur vaincu par la necessité, eust luy-mesme retracté sa Loy. Si cette Histoire est vraye, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruine du Paganisme.

Mais enfin tout exercice de la Religion Payenne fut défendu sous peine de la vie par une Constitution des Empereurs Valentinien III. et Martien l'an 451. de Jesus-Christ [1]. C'estoit là le dernier coup que l'on pust porter à cette fausse Religion. On trouve pourtant que les mesmes Empereurs qui estoient si zelez pour l'avancement du Christianisme, ne laissoient pas de conserver quelques restes du Paganisme, peut estre assez considerables. Ils prenoient par exemple le titre de *Souverains Pontifes*, et cela vouloit dire Souverains Pontifes des Augures, des Aruspices, enfin de tous les Colleges des Prestres Payens, et Chefs de toute l'ancienne Idolatrie Romaine [2].

Zosime pretend que le Grand Constantin mesme, et

1. Van Dale, 148.

2. Van Dale, 151-155. — Nous venons de dire que Fontenelle aurait pu mieux choisir dans son modèle. Nous pouvons ajouter ici qu'il aurait tout aussi bien fait de l'abandonner tout à fait. A son habitude, Van Dale s'est laissé aller à une longue digression fort érudite sur le titre de « Souverain Pontife » qu'il a rencontré par hasard. Ce n'est peut-être pas une raison pour qu'on la retrouve dans l'*Histoire des Oracles* — à laquelle en effet elle ne se rattache que de très loin et fort mal. Il est vrai qu'on y gagne les jolies réflexions : « J'avoue qu'il faut supposer et cette flatterie et cette faiblesse extrêmes... Ajustez-moi tout cela d'une manière qui sauve l'honneur de la nature humaine. »

Valentinien et Valens, receurent volontiers des Pontifes Payens, et ce titre et l'habit de cette Dignité qu'on leur alloit offrir selon la coûtume à leur avenement à l'Empire, mais que Gratien refusa l'équipage Pontifical, et que quand on le reporta aux Pontifes, le premier d'entre eux dit tout en colere, *Si Princeps non vult appellari Pontifex, admodum brevi Pontifex Maximus fiet.* C'est une pointe attachée aux mots Latins, et fondée sur ce que Maxime se revoltoit alors contre Gratien pour le dépoüiller de l'Empire.

Mais un témoignage plus irreprochable sur ce Chapitre là que celuy de Zosime, c'est celuy des Inscriptions [1]. On y voit le titre de *Souverain Pontife*, donné à des Empereurs Chrestiens, et mesme dans le sixiéme Siecle, deux cens ans aprés que le Christianisme estoit monté sur le Trône, l'Empereur Justin* parmy toutes ses autres qualitez prend celle de *Souverain Pontife*, dans une Inscription qu'il avoit fait faire pour la Ville de Justinopolis en Istrie, à laquelle il donnoit son nom.

Estre un des Dieux d'une fausse Religion, c'est encore bien pis que d'en estre le Souverain Pontife. Le Paganisme avoit érigé les Empereurs Romains en Dieux, et pourquoy non ? Il avoit bien érigé la Ville de Rome en Déesse. Les Empereurs Theodose et Arcadius, quoy que Chrêtiens, souffrent que Simmaque, ce grand défenseur du Paganisme, les traite de *Vostre Divinité*, ce qu'il ne pouvoit dire que dans le sens et selon la coûtume des Payens, et nous voyons des Inscriptions en l'honneur d'Arcadius et d'Honorius qui portent, *Un tel dévoüé à leur Divinité et à leur Majesté.*

**Gruter.*

1. Van Dale, 153-155.

Mais les Empereurs Chrestiens ne reçoivent pas seulement ces titres, ils se les donnent eux-mesmes. On ne voit autre chose dans les Constitutions de Theodose, de Valentinien, d'Honorius et d'Anastase. Tantost ils nomment leurs Edits, des *Statuts Celestes, des Oracles Divins,* tantost ils disent nettement, *la tres-heureuse expedition de nostre Divinité,* etc [1].

On peut dire que ce n'estoit là qu'un stile de Chancellerie, mais c'estoit un fort mauvais stile, ridicule pendant le Paganisme mesme, et impie dans le Christianisme ; et puis, n'est-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manieres de parler familieres et communes dont on ne peut plus se passer ?

La verité est que la flaterie des Sujets pour leurs Maistres, et la foiblesse naturelle qu'ont les Princes pour les loüanges, maintinrent l'usage de ces expressions plus long-temps qu'il n'auroit fallu. J'avoüe qu'il faut supposer et cette flaterie et cette foiblesse extrêmes chacune dans son genre ; mais aussi ces deux choses là n'ont-elles pas de bornes. On donne serieusement à un homme le nom de Dieu, cela n'est presque pas concevable, et ce n'est pourtant encore rien. Cet homme le reçoit, il le reçoit si bien qu'il s'accoûtume luy-mesme à se le donner, et cependant ce mesme homme avoit une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajustez-moy tout cela d'une maniere qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de Souverain Pontife, il n'estoit pas si flateur, que la vanité des Empereurs Chrestiens fust interessée à sa conservation. Peut-estre croyoient-ils

30 à se la conserver 1742.

1. Van Dale, 155 sqq.

qu'il leur serviroit à tenir encore plus dans le respect ce qui restoit de Payens; peut-estre n'eussent-ils pas esté fachez de se rendre Chefs de la Religion Chrestienne à la faveur de l'équivoque; en effet on voit quelques occasions où ils en usoient assez en Maîtres, et quelques-uns ont écrit que les Empereurs avoient renoncé à ce titre par l'égard qu'ils avoient eu pour les Papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer dans le Christianisme pour quelque temps ces restes du Paganisme, que de voir ce qu'il y avoit dans le Paganisme de plus extravagant, de plus barbare, et de plus opposé à la raison et à l'interest commun des hommes, estre le dernier à finir, je veux dire les Victimes humaines. Cette Religion estoit étrangement bigarrée; elle avoit des choses extremement gayes, et d'autres tres-funestes. Icy les Dames vont dans un Temple accorder par devotion leurs faveurs aux premiers venus, et là par devotion on égorge des hommes sur un Autel. Ces detestables Sacrifices se trouvent dans toutes les Nations [1]. Les Grecs les pratiquoient aussi-bien que les Scithes, mais non pas à la verité aussi frequemment; et les Romains qui dans un Traité de Paix avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne sacrifieroient plus leurs Enfans à Saturne selon la coûtume qu'ils en avoient receuë des Pheniciens leurs Ancestres, les Romains eux-mesmes immoloient tous les ans un homme à Jupiter Latial. Eusebe cite Porphire qui le rapporte comme une chose qui estoit encore en usage

12 et de plus barbare 1687.

1. Van Dale, 35.

de son temps. Lactance et Prudence, l'un du commencement et l'autre de la fin du quatriéme Siecle, nous en sont garans aussi, chacun pour le temps où il vivoit [1]. Ces Ceremonies pleines d'horreur ont duré autant que les Oracles, où il n'y avoit tout au plus que de la sottise et de la credulité.

CHAPITRE V.

Que quand le Paganisme n'eust pas dû estre aboly, les Oracles eussent pris fin [2]. *Premiere raison particuliere de leur décadence.*

Le Paganisme a dû necessairement enveloper les Oracles dans sa ruïne, lors qu'il a esté aboly par le Chris-

1. Van Dale, 35-36.
2. Voici comment Van Dale résume les causes de la décadence des oracles. (442-443). « Si vero et ulterius consideremus veras ac genuinas causas, cur tandem in totum desierint cuncta ubique terrarum Oracula, inveniemus, puto, eas fuisse hasce sequentes. 1. Mendacia eorum frequentia ; ac nulli, aut contrarii planè, praedictis eventus. 2. Corrupti pecuniâ aliisque Antistites, eorumque imposturae ac scelera, ex talibus causis commissa manifestata. 3. Fraudes ac fallaciae, artesque per Antra, Machinas et caetera praestigiatorum instrumenta perpetrata, tandemque à Consultoribus aliisve detecta. 4. Adulteria quandoque et ejusmodi plura crimina horrenda, quibus sub praetextu Religionis ac pietatis, illudebant superstitiosis fœminis eorumque credulis maritis, à Prophetis Antistitibusque perpetrata... 5. Philosophi, Peripatetici scilicet et Cynici aliique; atque imprimis Epicurei : qui omnem movebant quandoque lapidem ut hosce impostores pudefacerent. 6. Christiani, eorumque religio quocumque terrarum se diffundens... Et haec quidem praecipua causa fuit, atque ea ob quam in aeternam ruinam interitumque paulatim delapsa sint. Hisce 7. addi possent Jocularia illa ac verè ridenda, atque etiam alias frivola admodum, responsa nonnunquam per Prophetas Consultoribus data... » Et Van Dale donne des preuves de cette 7e raison dans le développ-

tianisme. De plus il est certain que le Christianisme avant mesme qu'il fust encore la Religion dominante, fit extremement tort aux Oracles, parce que les Chrêtiens s'étudierent à en desabuser les Peuples, et à en découvrir l'imposture [1]; mais indépendamment du Christianisme, les Oracles ne laissoient pas de décheoir beaucoup par d'autres causes, et à la fin ils eussent entierement tombé.

On commence à s'appercevoir qu'ils dégenerent dés qu'ils ne se rendent plus en Vers. Plutarque a fait un Traité exprés pour rechercher la raison de ce changement, et à la maniere des Grecs, il dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire de vray et de faux [2].

D'abord c'est que le Dieu qui agite la Pithie se proportionne à sa capacité, et ne luy fait point faire de Vers si elle n'est pas assez habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoissance de l'Avenir est d'Apollon, mais la maniere de l'exprimer est de la Prestresse [3]. Ce n'est pas la faute du Musicien s'il ne peut pas se servir

pement qui suit immédiatement. — Pourquoi faut-il seulement que Van Dale ait si mal suivi le plan qu'il a tracé lui-même? et pourquoi trouve-t-on ce résumé si loin de la conclusion? A la rigueur, cette page a pu servir à Fontenelle pour la distribution de quelques chapitres.

Et voici comment Baltus résume Fontenelle et le réfute. Les oracles ont pris fin, dit Fontenelle : 1° par le mépris où ils tombèrent, quand on ne les consulta plus que sur des affaires sans importance ; 2° par le « grand tort que leur firent trois sectes de philosophes » ; 3° par la grossièreté même de leurs fourberies. Or la fausseté de la troisième raison a été déjà démontrée (*Deuxième partie*) ; celle de la deuxième l'a été également, dans cette même « partie » ; et il est trop facile de prouver l'inexactitude de la première. C'est ce qu'il fait, dans sa *Troisième partie* (351-373), et avec plus de bonheur qu'à l'ordinaire, surtout pour ce qui regarde les oracles chez les Romains.

1. Van Dale, 443.

2. Van Dale fait allusion à ce fait 53, 66; mais il ne l'examine d'un peu près que 257 sqq.

3. Van Dale, 261 ; Plutarque, VII. — Les réflexions qui terminent le paragraphe ont été empruntées par Fontenelle à Plutarque, XXII.

d'une Lire comme d'une Fluste, il faut qu'il s'accommode à l'Instrument. Si la Pithie donnoit ses Oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon, parce qu'ils ne seroient pas d'une assez belle écriture ? L'ame de la Pithie lors qu'elle se vient joindre à Apollon est comme une jeune Fille à marier qui ne sçait encore rien, et est bien éloignée de sçavoir faire des Vers [1].

1. Ce chapitre et le suivant sont parmi ceux où Fontenelle a moins suivi Van Dale que les auteurs mêmes dont Van Dale s'était inspiré, et notamment Plutarque : *Cur Pythia carmine Oracula non amplius reddat.* —Voici la suite des idées dans le *De Oraculis.* « Cur autem initio quidem carmine, postea verò solum prosa oratione responderit Apollo, hae procul dubio fuere rationes ; Quod non semper paratas haberent tales Pythias quae versus satis bonos ipsae componere possent, et sic per illa respondere consulentibus ; aut quae accuratè satis atque ita ut oportebat eos proferre possent ; unde et versus manci, atque hiulci, ...ex eo, quod illos non bene efferret ; imò quod et à Sacerdotibus ipsis istos componentibus, ex inscitia legum metricarum, saepius malè ac vitiose compositi fuissent. Unde etiam cum risu ac contemptu à multis excipiebantur : ab Epicuraeis praesertim, Cynicis, Aristotelicis, Peripateticis, aliisque : quibus aliàs multis de causis contemptui Oracula atque irrisui erant. » 257. Citation de Lucien, sur les railleries qu'on faisait des oracles, 257-258. « Sed nec Plutarchus id ullo modo dissimulat : verum è contra causam inquirit unde illud contigerit (ac quidem satis superstitiosè) in Dialogo illo, *cur Pythia...* » Citation de Plutarque : « Secundum haec silentio facto... Dei non esse, quia sunt vitiosa. » (Plutarque, V. Sauf deux ou trois détails insignifiants, la traduction de Van Dale est celle de l'édition Didot, *Bibl. Script. Graec. Plut.*, III, 483-484). 260. « Ridet, ut videmus, non insulsè Boëthus illorum hominum ingenium, qui omnia libentiùs credere volebant, quam non credere vi Daemonum Oraculorum dari responsa : quique potius omnem everti artem metricam passi fuissent, quam quod confiterentur etiam pessimos versus esse malos vel metricis legibus contrarios : imò potiùs confugissent ad illud ignorantiae et superstitionis asylon, haec captum nostrum superare. Cujusmodi homines Cicero quoque salsè admodum et acutè ridet. Sed antequam ad ipsum deveniam, paucula adhuc citabo ex Plutarcho. « Nos autem Boëthoe (pour Boëthe), quod Pythici versus Homericis sunt deteriores... desierit versibus uti. » (Plutarque, VII). Post quae, paucis interjectis, collocutores sese accingunt ad caussas (*sic*) hujusce immutationis indagandas. Quas non abs re risisse Ciceronem dixeram. Sed eum ipsum jam audiamus loquentem, lib. 2. de Divinatione : *Sed quod caput est* CUR ISTO MODO... *quae sunt non credenda, non credere.* » 262. Causas ergo istius mutationis, à Plutarcho aliisque ante eum jam Ciceronis aetati aequalibus, vel et eam antecedentibus datas, irridet cum aliis Cicero. » Et nous aussi, nous nous moquons de ces explications.

Mais pourquoy donc les anciennes Pithies parloient-elles toutes en Vers ? n'estoient-ce point alors des ames Vierges qui venoient se joindre à Apollon ? A cela Plutarque répond [1] premierement, que les anciennes Pithies parloient quelquefois en Prose, mais de plus que tout le monde anciennement estoit né Poëte. Dés que ces gens là, dit-il, avoient un peu bû, ils faisoient des Vers ; ils n'avoient pas si-tost veu une jolie femme, que c'estoient des Vers sans fin ; ils poussoient des Sons, qui estoient naturellement des Chants. Ainsi rien n'estoit plus agreable que leurs Festins, et leurs galanteries. Maintenant ce Genie poëtique s'est retiré des hommes, il y a encore des amours aussi ardents qu'autrefois, et mesme aussi grands parleurs, mais ce ne sont que des amours de

14 des amours en Prose, 1687.

« Sed inde non sequitur, Diabolum non fuisse causam Oraculorum, item et mutationis ejus de qua jam loquimur. Itane etiam Diabolus tam malus Poëta fuit ? ac cum alias vi sua fatidica implere Pythiarum atque antistitum pectora posset: non potuit eas tam bene docere Poëticam, ut nullum periculum esset ne propterea et ipse et ejus antistites ab Epicuraeis... risui et ludibrio haberetur ? Aut cur in hac re minus potestatis habuit Diabolus antè Pyrrhi tempora : quod tum posset versibus ipse respondere : postea vero id per sacerdotes Poëtas, Prophetas suos id facere coactus fuerit : Etenim ut ante illa tempora non magis veridicus fuit quam postea sed aeque mendax, sic etiam obscurus et ambiguus. Certe haec ratio quam Cicero nobis dat, mihi bona admodum videtur : *Vis scilicet ista evanuit, postquam homines minus creduli esse coeperunt.* Postquam et magis perspicaces redditi videre coeperunt, *totam rem*, à Sacerdotibus, *inventam fallaciis aut ad quaestum, aut ad superstitionem, aut errorem* : uti idem Cicero de sortibus loquitur. »

Ces raisons que Van Dale ne donne pas (« collocutores sese accingunt ad causas hujusce immutationis indagandas »), Fontenelle les a demandées directement à Plutarque, et c'est le résumé de quelques chapitres du dialogue grec (XVIII, XXII, XXIII, XXV-XXVIII) qui fait la matière du chapitre de Fontenelle, comme nous le marquons en note, jusqu'à : « Si les Romains nuisirent beaucoup aux oracles... »

1. Tout ce développement est le résumé de Plutarque (XXIII : « Πρῶτον μὲν... τὰ πλεῖστα κἀκεῖναι καταλογάδην ἀπεφθέγγοντο...), mais un résumé plein d' « agréments ».

Prose. Toute la Compagnie de Socrate et de Platon, qui parloit tant d'amour, n'a jamais sçû faire de Vers. Je trouve tout cela trop faux et trop joly pour y répondre serieusement.

Plutarque rapporte une autre raison [1] qui n'est pas tout à fait si fausse. C'est qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en Vers ny sur la Religion, ny sur la Morale, ny sur la. Phisique, ny sur l'Astrologie. Orphée et Hesiode que l'on connoist assez pour des Poëtes, estoient aussi des Philosophes ; et Parmenide, Xenophane, Empedocle, Eudoxe, Thales que l'on connoist assez pour des Philosophes estoient aussi des Poëtes. Il est assez surprenant que la Prose n'ait fait que succeder aux Vers, et qu'on ne se soit pas avisé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel ; mais il y a toutes les apparences du monde, que comme on n'écrivoit alors que pour donner des preceptes, on voulut les mettre dans un discours mesuré, afin de les faire retenir plus aisément. Aussi les Loix, et la Morale estoient-elles en Vers. Sur ce pied là, l'origine de la Poësie est bien plus serieuse que l'on ne croit d'ordinaire, et les Muses sont bien sorties de leur premiere gravité. Qui croiroit que naturellement le Code dust estre en Vers, et les Contes de la Fontaine en Prose ? Il falloit donc bien, dit Plutarque, que les Oracles fussent autrefois en Vers, puis qu'on y mettoit toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la Prose commença d'y estre, Apollon parla en Prose.

2 faire des Vers 1742 — 8 astronomie 1687. (Voici le texte de Plutarque : « Οὐδ 'ἀστρολογίαν ἀδοξοτέραν ἐποίησαν οἱ περὶ 'Αρίσταρχον... »)

1. Plutarque, XVIII, avec quelques emprunts à XXVII (les vers aidant à faire retenir les préceptes).

Je croy bien que dans les commencemens on rendit les Oracles en Vers, et afin qu'ils fussent plus aisez à retenir, et pour suivre l'usage qui avoit condamné la Prose, à ne servir qu'aux discours ordinaires. Mais les Vers furent chassez de l'Histoire et de la Philosophie qu'ils embarrassoient sans necessité, à peu prés sous le Regne de Cyrus ; Thales qui vivoit en ce temps là, fut des derniers Philosophes Poëtes, et Apollon ne cessa de parler en Vers que peu de temps avant Pirrhus, comme nous l'apprenons de Ciceron, c'est à dire quelque 230. ans aprés Cyrus. Il paroist par là qu'on retint les Vers à Delphes le plus long-temps qu'on put ; parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles, mais qu'enfin on fut obligé de se reduire à la simple Prose.

Plutarque se moque quand il dit que les Oracles se rendirent en Prose, parce qu'on y demanda plus de clarté, et qu'on se desabusa du galimatias misterieux des Vers [1]. Soit que les Dieux mesmes parlassent, soit que ce ne fussent que les Prêtres, je voudrois bien sçavoir si l'on pouvoit obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il pretend avec plus d'apparence que les Vers prophetiques se décrierent par l'usage qu'en faisoient de certains Charlatans, que le menu peuple consultoit, le plus souvent dans les Carrefours [2]. Les Prestres des Temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des Charlatans plus nobles, et plus serieux, ce qui fait une grande difference dans ce mestier là.

1 rendoit 1742.

1. Plutarque, xxv.
2. Plutarque, xxv, vers la fin du chap.

Enfin Plutarque se resout à nous apporter la veritable raison [1]. C'est qu'autrefois on ne venoit consulter Delphes que sur des choses de la derniere importance, sur des Guerres, sur des Fondations de Villes, sur les interests des Roys et des Republiques. Presentement, dit-il, ce sont des Particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils se marieront, s'ils acheteront un Esclave; s'ils réüssiront dans le trafic, et lors que des Villes y envoyent, c'est pour sçavoir si leurs Terres seront fertiles, ou si leurs Troupeaux multiplieront. Ces demandes là ne valent pas la peine qu'on y réponde en Vers, et si le Dieu s'amusoit à en faire, il faudroit qu'il ressemblast à ces Sophistes qui font parade de leur sçavoir, lors qu'il n'en est nullement question.

Voilà effectivement ce qui servit le plus à ruïner les Oracles. Les Romains devinrent maistres de toute la Grece, et des Empires fondez par les successeurs d'Alexandre. Dés que les Grecs furent sous la domination des Romains, dont ils n'espererent pas de pouvoir sortir, la Grece cessa d'estre agitée par les divisions continuelles qui regnoient entre tous ces petits Etats dont les interests estoient si fort broüillez. Les Maistres communs calmerent tout, et l'esclavage produisit la paix. Il me semble que les Grecs n'ont jamais esté si heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité, et dans une oysiveté entiere, ils passoient les journées

22 si brouillés 1687.

1. Plutarque, XXVI et XXVIII. — Baltus (*Réponse*, 351 sqq.) affirme que les questions adressées aux oracles, avant et après J.-C., ont toujours été de la même nature; et il en a pour garants Eusèbe, Suétone, Tacite, Spartien, Xiphilin « et les autres Historiens Romains ». C'est, et de beaucoup, l'endroit le moins mauvais de la *Réponse*.

dans leurs Parcs des exercices, à leurs Theatres, dans leurs Ecoles de Philosophie. Ils avoient des Jeux, des Comedies, des Disputes et des Harangues, que leur faloit-il de plus selon leur genie[1] ? mais tout cela fournissoit peu de matiere aux Oracles, et l'on n'estoit pas obligé d'importuner souvent Delphes. Il estoit assez naturel que les Prestres ne se donnassent plus la peine de répondre en Vers, quand ils virent que leur Mestier n'estoit plus si bon qu'il l'avoit esté.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grece, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient[2]. Ce n'estoit point là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs Livres Sibillins[3], et à leur Divination Etrusque, c'est à

14 et à leurs Divinations Etrusques 1742.

1. Ces considérations ne sont pas dans Van Dale.
2. Sur le mépris des Romains pour les oracles, cf. Baltus, *Réponse* (354-358). « Tous ces devins qui estoient parmy eux dans une si haute considération, montrent l'estime infinie qu'ils faisoient de la Divination, et la passion qu'ils avoient de connoître l'avenir. Ils n'avoient donc garde de mépriser les Oracles, qui en promettoient une connoissance beaucoup plus claire et plus certaine, et qui par toutes les circonstances qui les accompagnoient, paroissoient avoir quelque chose de plus surprenant et de plus divin.
D'ailleurs ils ne pouvoient estre attachez à leurs livres Sibyllins, qu'ils ne le fussent aussi aux Oracles, puisqu'ils reconnoissoient, comme vous le pouvez apprendre de Ciceron (De Divin. I), que les uns et les autres venoient de la même cause ; c'est à dire de l'enthousiasme et de la fureur divine. »
Enfin « n'estoit-ce pas la coûtume ou la Politique des Romains, d'adopter toutes les divinitez, et toutes les superstitions des Grecs et des Égyptiens ? Isis, Anubis, Osiris, Serapis n'avoient-ils pas droit de bourgeoisie dans Rome ? N'y avoient-ils pas des autels, des temples, et des Prêtres ? » Là-dessus viennent dix pages de citations (360-369), et Baltus conclut, et il a raison de conclure : « Il me semble que ce nombre que je pourrois encore augmenter suffit pour prouver que les Romains ont esté aussi entêtez des Oracles que les Grecs » ; ce qui ne l'empêche pas de dresser la liste des empereurs qui sont allés à l'oracle. Mais alors que devient la thèse que les oracles ont cessé avec le christianisme ?
3. Van Dale, 91, 454. — C'est une des idées auxquelles Van Dale

dire aux Aruspices, et aux Augures. Les maximes et les sentimens d'un Peuple qui domine, passent aisément dans les autres Peuples, et il n'est pas surprenant que les Oracles, estant une invention Grecque, ayent suivy la destinée de la Grece, qu'ils ayent esté florissants avec elle, et qu'ils ayent perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des *Oracles dans* l'Italie [1]. Tibere, dit Suetone, *alla à l'Oracle de Gerion* auprés de Padoue; là estoit une certaine Fontaine d'Apon, qui si l'on en veut croire Claudien, rendoit la parole aux Muets, et guerissoit toutes sortes de maladies. Suëtone dit encore que Tibere vouloit ruiner les Oracles qui estoient proches de Rome, mais qu'il en fut détourné par le miracle des Sorts de Preneste, qui ne se trouverent point dans un Coffre bien fermé et bien scellé où il les avoit fait apporter de Preneste à Rome, et qui se retrouverent dans ce mesme Coffre dés qu'on les eut reportées à Preneste.

A ces Sorts de Preneste, et à celles d'Antium, il y faut ajoûter les Sorts du Temple * d'Hercule qui estoit à Tibur [2].

Pline le Jeune décrit ainsi l'Oracle de Clitomne né Dieu d'un fleuve d'Ombrie [3]. *Le Temple est ancien et fort respecté. Clitomne est là, habillé à la Romaine. Les*

* *Stace.*

23 de Clitomne Dieu 1687.

était le plus attaché, et l'on sait qu'il a fait un reproche à Fontenelle de n'avoir pas assez parlé du rôle qu'ont joué les Livres Sibyllins dans la politique de Rome.

1. Van Dale, 91 et 346.
2. Van Dale, 91-93.
3. Van Dale, 95, et Pline le Jeune, *Epist.*, VIII, 8.

Sorts marquent la presence et le pouvoir de la Divinité. Il y a à l'entour plusieurs petites Chapelles dont quelques-unes ont des Fontaines et des Sources, car Clitomne est comme le Pere de plusieurs autres petits Fleuves qui viennent se joindre à luy. Il a un Pont qui fait la separation de la partie Sacrée de ses eaux d'avec la Profane. Au dessus de ce Pont on ne peut qu'aller en Bateau, au-dessous il est permis de se baigner. Je ne croy point connoistre d'autre Fleuve que celuy là, qui rende des Oracles ; ce n'estoit guere leur coûtume.

Mais dans Rome mesme il y avoit des Oracles. Esculape n'en rendoit-il pas dans son Temple de l'Isle du Tibre [1] ? On a trouvé à Rome un morceau d'une Table de Marbre, où sont en Grec les Histoires de trois miracles d'Esculape. En voicy la plus considerable, traduite mot à mot sur l'Inscription. *En ce mesme temps il rendit un Oracle à un Aveugle nommé Caïus ; il luy dit qu'il allast au saint Autel, qu'il s'y mist à genoux, et y adorast, qu'ensuite il allast du costé droit au costé gauche, qu'il mist les cinq doigts sur l'Autel, et enfin qu'il portast sa main sur ses yeux. Aprés tout cela l'Aveugle vit, le*

5 il y a un Pont 1687 — 14 le plus considerable, traduit 1687.

1. Van Dale, 100. — Sur ces remèdes d'Esculape, il y a dans Baltus (*Suite*, 389-415) une longue discussion, qui jette un jour singulier sur les idées qu'on se faisait alors de la médecine et de l'hygiène. « Comme Tertullien le remarque, c'estoit des remèdes inouïs, extraordinaires, et qui selon toutes les apparences, devoient plustost nuire que faire du bien. C'estoit d'ordinaire comme le témoigne l'Empereur Marc Antonin, d'aller à cheval, de se baigner dans l'eau froide, ou de marcher nuds pieds. Voilà, comme l'on voit, d'excellens remèdes, et fort propres à estre conseillez à toutes sortes de malades. » Vient alors une liste curieuse de prescriptions d'Esculape et de Sérapis. Un aveugle doit « prier Vespasien de lui cracher au visage » ; un autre, perclus de la main, « luy demander en grace de vouloir bien marcher dessus » ; un autre, qui crachait le sang, « fut tiré d'affaire en buvant du sang de taureau, quoy qu'il ait toûjours passé pour un poison fort dangereux » ; un phtisique fut guéri « après avoir mangé de la chair d'Asne », etc.

Peuple en fut témoin, et marqua la joye qu'il avoit de voir arriver de si grandes merveilles sous nostre empereur Antonin. Les deux autres guerisons sont moins surprenantes, ce n'estoit qu'une pleuresie, et une perte de sang, desesperées l'une et l'autre à la verité, mais le Dieu avoit ordonné à ses Malades des Pommes de Pin avec du Miel, et du Vin avec de certaines cendres, qui sont des choses que les Incredules peuvent prendre pour de vrais Remedes.

Ces Inscriptions pour estre Greques, n'en ont pas esté moins faites à Rome [1]. La forme des Lettres et l'Ortographe ne paroissent pas estre de la main d'un Sculpteur Grec. De plus quoy qu'il soit vray que les Romains faisoient leurs Inscriptions en Latin, ils ne laissoient pas d'en faire quelques unes en Grec, principalement lors qu'il y avoit pour cela quelque raison particuliere. Or il est assez vraysemblable qu'on ne se servist que de la Langue Greque dans le Temple d'Esculape, parce que c'estoit un Dieu Grec, et qu'on avoit fait venir de Grece pendant cette grande Peste dont tout le monde sçait l'Histoire.

Cela mesme nous fait voir que cet Oracle d'Esculape n'étoit pas d'Institution Romaine, et je croy qu'on trouveroit aussi à la pluspart des Oracles d'Italie une origine Greque, si l'on vouloit se donner la peine de la chercher.

Quoy qu'il en soit, le petit nombre d'Oracles qui estoient en Italie, et mesme à Rome, ne fait qu'une exception tres-peu considerable à ce que nous avons avancé [2]. Esculape ne se méloit que de la Medecine, et

1. Van Dale, 101.
2. Baltus énumère quinze oracles en Italie ou à Rome, et « ce nombre » qu'on pourroit « encore augmenter suffit pour prouver que les Romains ont esté aussi entêtez des Oracles que les Grecs. Et

n'avoit nulle part au Gouvernement. Quoy qu'il sçût rendre la veuë aux Aveugles, le Senat ne se fust pas fié à luy de la moindre Affaire. Parmy les Romains les Particuliers pouvoient avoir foy aux Oracles, s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en avoit point. C'estoient les Sybilles [1] et les entrailles des Animaux qui gouvernoient, et une infinité de Dieux tomberent dans le mépris, lors qu'on vit que les Maîtres de la Terre ne daignoient pas les consulter.

CHAPITRE VI.

Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles.

Il y a icy une difficulté que je ne dissimuleray pas. Dés le temps de Pirrhus Apollon étoit réduit à la Prose, c'est à dire, que les Oracles commençoient à décheoir, et cependant les Romains ne furent Maistres de la Gréce que long-temps aprés Pirrhus, et depuis Pirrhus jusqu'à l'établissement de la domination Romaine dans la Gréce, il y eut en tout ce païs-là autant de Guerres et de mouvemens que jamais, et autant de sujets importans d'aller à Delphes [2].

certainement je ne sçay si aucune province de la Gréce, sans en excepter la Bœotie, qui en avoit un si grand nombre, pourroit en offrir davantage ». *Réponse*, 367-369. Il montre aussi que l'Etat a cru aux oracles tout comme les particuliers (369-371).

1. Van Dale, 454.

2. Van Dale, 53 et 256 sqq. — Plusieurs pages de ce chapitre ne sont que la répétition du chapitre précédent. Serait-ce parce qu'il s'agit de vers, et que Fontenelle n'aimait pas la poésie ? — Cf. sur le même sujet, Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684.

Cela est tres-vray. Mais aussi du temps d'Alexandre, et un peu avant Pirrhus, il se forma dans la Gréce de grandes Sectes de Philosophie qui se moquoient des Oracles, les Ciniques, les Peripateticiens, les Epicuriens. Les Epicuriens sur tout ne faisoient que plaisanter des méchans Vers qui venoient de Delphes; car les Prestres les faisoient comme ils pouvoient, souvent mesme pechoient-ils contre les regles de la Mesure, et ces Philosophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon, le Dieu de la Poësie, fust infiniment au dessous d'Homere, qui n'avoit esté qu'un simple mortel, inspiré par Apollon mesme [1].

On avoit beau leur répondre, que la méchanceté mesme des Vers marquoit qu'ils partoient d'un Dieu, qui avoit un noble mépris pour les regles, ou pour la beauté du stile. Les Philosophes ne se payoient point de cela, et pour tourner cette réponse en ridicule, ils rapportoient l'exemple de ce Peintre, à qui on avoit demandé un Tableau d'un cheval qui se roulast à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit, et quand on luy dit que ce n'estoit pas là ce qu'on luy avoit demandé, il renversa le Tableau et dit, *Ne voila-t-il pas le cheval qui se roule sur le dos* [2] *?*

1. Van Dale, 257-259. — Nous avons donné le passage de Van Dale au chap. précédent, et on trouvera la comparaison du « tableau renversé » dans Plutarque, *Cur Pythia...*, v.

2. D'après Baltus (*Réponse*, 349-350), Fontenelle aurait mal compris le passage de Plutarque. « Voicy ce que c'est. Il [Plutarque] introduit dans un de ses dialogues un Epicurien, qui répond à ceux qui disoient, qu'il ne falloit pas s'étonner, si les vers des Oracles péchoient contre les regles ordinaires de la poësie, puisqu'ils venoient d'Apollon qui estoit au dessus de toutes les regles : que ces deffauts et cette negligence même, estoient une preuve qu'il en estoit l'auteur. A quoy l'Epicurien réplique, que d'autres peut-estre en renversant cet argument, pourroient conclure avec plus de raison, que les Oracles ne viennent pas d'Apollon, puisqu'ils sont si defectueux et si contraires aux regles de la poësie. Les premiers argumentoient ainsi. Ces vers viennent d'Apollon, donc il n'est pas surprenant qu'ils péchent contre

C'est ainsi que ces Philosophes se moquoient de ceux qui par un certain raisonnement qui se renversoit, eussent conclu également que les Vers estoient d'un Dieu, soit qu'ils eussent esté bons, soit qu'ils eussent esté méchans.

Il falut enfin que les Prestres de Delphes accablez des plaisanteries de tous ces gens-là, renonçassent aux Vers, du moins pour ce qui se prononçoit sur le Trépié ; car hors delà, il y avoit dans le Temple des Poëtes [1] qui de sang froid mettoient en Vers ce que la fureur Divine n'avoit inspiré qu'en Prose à la Pithie. N'est-il pas plaisant qu'on ne se contentast point de l'Oracle, tel qu'il estoit sorty de la bouche du Dieu ? Mais apparemment des gens qui venoient de loin, eussent esté honteux de ne reporter chez eux qu'un Oracle en Prose [2].

Comme on conservoit l'usage des Vers le plus qu'il estoit possible, les Dieux ne dédaignoient point de se servir quelquefois de quelques Vers d'Homere, dont la versification estoit asseurément meilleure que la leur. On en trouve assez d'exemples ; mais, et ces Vers

les regles de la poésie, parce qu'Apollon est au-dessus de toutes ces regles. L'Epicurien renversoit l'argument et disoit : Ces vers péchent contre les regles de la poesie, donc il est visible qu'ils ne viennent pas d'Apollon, le pere et le Dieu de la poésie. Prenez la peine de relire cet endroit de Plutarque : vous reconnoîtrez, si je ne me trompe, que vous n'avez pas pris sa pensée, ny bien conçeû ce que c'est qu'un argument renversé... Mais ce n'est là qu'une bagatelle. » Et c'est tout ce qu'on trouve dans Baltus relativement à cette question, qui a si vivement intéressé Fontenelle, du rôle de la poésie dans les oracles.

1. Van Dale, 263. « Hos igitur antistites sibi adsciverant ; ut quae prosa oratione à Pythia prolata erant, versibus quasi circumvestirent : eaque occasione (quem equidem puto praecipuum scopum ipsis fuisse) si non essent quae Pythia illa protulerat, satis obscura, ambigua, aut alia ratione illorum fallaciis obtegendis apta, ea hocce adminiculo corrigerent. Et sic tamen, licet oracula sua Pythia non amplius funderet versibus, versibus tamen constabant Oracula, neque ita irridendi eos dabatur, ut olim, occasio. » Cf. encore 242 et 256.

2. Van Dale, 103-105, en donne des exemples d'après Dion Cassius. Cf. encore 309, 363, 367 et 110.

empruntez, et les Poëtes gagez des Temples, doivent passer pour autant de marques que l'ancienne Poësie naturelle des Oracles s'estoit fort décriée.

Ces grandes Sectes de Philosophes contraires aux Oracles, dûrent leur faire un tort plus essentiel, que celuy de les reduire à la Prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des gens raisonnables, et qu'à l'égard du Peuple mesme ils ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'estoit auparavant [1]. Quand les Oracles avoient commencé à paroistre dans le monde, la Philosophie n'y avoit point encore paru.

CHAPITRE VII.

Dernieres Causes particulieres de la décadence des Oracles.

La fourberie des Oracles estoit trop grossiere pour n'estre pas enfin découverte par mille differentes avantures.

Je conçoy qu'on reçeut d'abord les Oracles avec avidité et avec joye, parce qu'il n'estoit rien plus commode que d'avoir des Dieux toûjours prests à répondre sur tout ce qui causoit de l'inquietude ou de la curiosité ; je conçoy qu'on ne dût renoncer à cette

11 dans le monde, heureusement pour eux, la Philosophie 1687 — 18-19 rien de plus commode 1687.

---

1. Van Dale, 341.

commodité qu'avec beaucoup de peine, et que les Oracles estoient de nature à ne devoir jamais finir dans le Paganisme, s'ils n'eussent pas esté la plus impertinente chose du monde; mais enfin à force d'experiences il falut bien s'en desabuser.

Les Prestres y aiderent beaucoup par l'extrême hardiesse avec laquelle ils abusoient de leur faux Ministere. Ils croyoient avoir mis les choses au point de n'avoir besoin d'aucuns ménagemens.

Je ne parle point des Oracles de plaisanterie qu'ils rendoient quelquefois [1]. Par exemple, à un homme qui venoit demander au Dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche, ils luy répondoient agreablement, *Qu'il n'avoit qu'à posseder tout ce qui est entre les Villes de Sicione et de Corinthe**. Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polemon dormant dans le Temple d'Esculape pour apprendre de luy les moyens de se guerir de la Goutte, le dieu luy apparut et luy dit, *Qu'il s'abstinst de boire froid.* Polemon luy répondit, *Que ferois-tu donc, mon bel Amy, si tu avois à guerir un Bœuf?* Mais ce ne sont là que des gentillesses de Prestres qui s'égayoient quelquefois, et avec qui on s'égayoit aussi [2].

Ce qui est plus essentiel, c'est que les Dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles Femmes, il falloit qu'on les envoyast passer des nuits

* *Athenée.*

17 le moyen 1687.

1. Van Dale, 444.
2. Van Dale, 446 et 453.

dans les Temples, parées de la main mesme de leurs Maris, et chargées de presens pour payer le Dieu de ses peines. A la verité on fermoit bien les Temples à la veuë de tout le monde, mais on ne garantissoit point aux Maris les chemins souterrains.

Pour moy, je ne conçoy point que de pareilles choses ayent pû estre pratiquées seulement une fois. Cependant Herodote nous assure qu'au huitiéme et dernier étage de cette superbe Tour du Temple de Belus à Babilone, estoit un Lit magnifique, où couchoit toutes les nuits une Femme choisie par le Dieu [1]. Il s'en faisoit autant à Thébes en Egypte, et quand la Prestresse de l'Oracle de Patare en Licie devoit prophetiser, il faloit auparavant, qu'elle couchast seule dans le Temple où Apollon venoit l'inspirer.

Tout cela s'estoit pratiqué dans les plus épaisses tenebres du Paganisme, et dans un temps où les Ceremonies Payennes n'estoient pas sujetes à estre contredites, mais à la veuë des Chrestiens le Saturne d'Alexandrie ne laissoit pas de faire venir les nuits dans son Temple telle femme qu'il luy plaisoit de nommer par la bouche de Tirannus son Prestre. Beaucoup de femmes avoient reçû cet honneur avec grand respect, et on ne se plaignoit point de Saturne, quoy qu'il soit le plus âgé et le moins galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin qui ayant couché dans le Temple, fit reflexion qu'il ne s'y estoit rien passé que de fort humain, et dont Tirannus n'eust esté assez capable. Elle en avertit son Mary, qui fit faire le Procés à Tirannus. Le

6 j'ay peine à concevoir 1687.

1. Van Dale, 304.

malheureux avoüa tout, et Dieu sçait quel scandale dans Alexandrie [1].

Les crimes des Prestres, leur insolence, divers évenemens qui avoient fait paroistre au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude et la fausseté de leurs réponses, auroient donc enfin decredité les Oracles, et en auroient causé la ruïne entiere, quand mesme le Paganisme n'auroit pas deu finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangeres [2].

3 Le crime 1742.

---

1. Voici le passage de Ruffin (*Hist. Eccl.* II, xxv) traduit par Van Dale, 303. Le lecteur pourra comparer une dernière fois les deux « manières ». « Sacerdos erat apud eos (Alexandriae scilicet) Saturni Tyrannus nomine. Hic quasi ex responso numinis, adorantibus in Templo nobilibus quibusque et primariis viris, quorum sibi matronae ad libidinem placuissent, dicebat Saturnum praecepisse, ut uxor sua pernoctaret in Templo Tum is qui audierat gaudens quod uxor sua dignatione numinis vocaretur, exornatam comptius, insuper et donariis onustam, ne vacua scilicet repudiaretur, conjugem mittebat ad Templum. In conspectu omnium conclusâ intrinsecus matronâ, Tyrannus, clausis januis et traditis clavibus, discedebat. Deinde facto silentio, per occultos et subterraneos aditus, intra ipsum Saturni simulacrum patulis irrepebat cavernis. Erat autem simulacrum a tergo exesum et parieti diligenter annexum. Ardentibusque intra aedem luminibus, intentae supplicantique mulieri vocem subitò per simulacrum aeris concavi proferebat; ita utpavore et gaudio infelix mulier trepidaret, quod dignam se tanti numinis putaret alloquio. Posteaquam verò quae lubitum fuerat, vel ad consternationem majorem, vel ad libidinis incitamentum, disseruisset numen impurum, arte quadam linteolis obductis, repente lumina extinguebantur universa. Tum descendens, obstupefactae et consternatae mulierculae adulterii fucum profanis commentationibus inferebat. Haec cum per omnes miserorum matronas multo jam tempore gererentur, accidit quandam pudicae mentis fœminam horruisse facinus, et attentius designantem, cognovisse vocem Tyranni, ac domum regressam, viro de fraude sceleris indicasse. Ille de injuria conjugis, imò potius suâ ardentius inflammatus, inscriptum Tyrannum ad tormenta deducit. Quo convicto atque confesso, caecisque fraudibus revelatis, pudor omnis et dedecus Paganorum pervaserat domos, adulteris matribus, incestis patribus, liberis spuriis deprehensis. Quibus divulgatis et proditis, raptim cum simulacris et aedibus excitabantur crimina. »

2. Cf. la fin du chapitre précédent, et Van Dale, 443.

D'abord de grandes Sectes de Philosophes Grecs qui se sont moquez des Oracles, ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage, enfin les Chrestiens qui les detestoient, et qui les ont abolis avec le Paganisme [1].

1. Et voici la conclusion de Baltus (*Réponse*, 373) sur la seconde dissertation de Fontenelle. (Cf. plus haut, chap. v.) « Je conclus que la cessation des Oracles, ne pouvant estre attribuée ny au mépris que les Romains en ont fait, ny aux railleries des Philosophes, ny aux fourberies des Prêtres des idoles, ou aux crimes qu'ils ont commis à leur faveur, ny enfin aux Edits des Empereurs Chrêtiens contre les superstitions de l'idolatrie ; il faut necessairement l'attribuer au pouvoir de Jesus-Christ sur les démons auteurs de ces Oracles ; ainsi que tous les Chrêtiens l'ont crû jusqu'à présent, et que les Peres de l'Eglise l'ont assûré et même prouvé si évidemment. » Mais il n'a jamais oublié lui-même que de faire, avec un peu d'exactitude et surtout de précision, la preuve de ce qu'il avance.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

PREMIERE DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point esté rendus par les Demons [7].

1. Les chiffres entre crochets placés à la suite des titres de chapitre renvoient aux pages de la présente édition. — Il est au moins curieux de mettre en regard les « tabulae » dont Van Dale faisait précéder ses deux *Dissertations*.

PERIEGETES VERITATI.

Ad explicationem

TABULÆ

Ergo tacent nondum, nondum te teste locuta
Numina. 1. per Vates lucri jactata sodales
Queis vinxit, 2. stolidum, facilè et mutabile vulgus
4. Dira superstitio, 5. Regum serva ambitioni ;
Fraudibus occultis, incerta sorte, superbas
Ementita Deûm voces, 7. resonare lebetes
8. Æra sonora facit, 9. Tripodas responsa canentes.
Suntque, 10. Isis, 11. Serapis, 12. Apis, 13. Amphiaraus, 14. et Ammon,
15. Orpheus, 16. Amphilochus, 17. Pythius, 18. Clarius, 19. Didymæus
Numen idem, esuriens, variis tamen artibus, aurum
20. Luxus iners, vafrae jurans in verba Magistrae,

Venalis dapibus, donis : quae Gnatho Tyrannus;
Ambigua et fallax ; cujus pia larva, sacraeque
Detectae fraudes, tenebris panduntur in imis.
Perge, 21. Aletheia, latent etiam fortassis in orto
Sole suae maculae : et restant, 22. novioribus artes
Queis sua stet lituis sceptrisque potentia. Jactant
Magnam Ephesi, stimulante lucro victuque, Dianam.
24. Sic Memnon solis radios mira arte salutat:
25. Ferrea Magnetem Serapis sic quaerit imago.
Saxa sonant halitu, 26. Mœchantur Numina, Calchas
Mactat oves, observat aves: Sic fata fatentur
Viscera : Alexandro occlamat varicosus Haruspex.
27. Sed luit infandas arae plebs impia fraudes.
28. Tandem vincit amor veri : penetralia cryptae,
Fontes, Templa ruunt : Tripodas prosternit opertas,
Ambagesque is rumpit ovans: et Numine vero
Fultus, inauditis nec vanis vanior ipse
Haeret in historiis: verum distinguere falso
Æstimat esse suum. Nocteque dieque laborat
30. Vera Fides; sortesque sacras et fraude superbos
31. Et falsas Lamias, 32. et pulsi Daemonis artes,
33. Et tot Cumanae similes ridere Sibyllas
Edocet; ac modicum sapere, ac submittere sancto
Colla jugo, portare crucem, legemque vereri,
Nec meritis turgere suis commendat : et unam
Et totam in solo Christo efflagitare salutem.
35. Spem certam nec dia caro, nec callida mundi
Illecebra, aut dirae poterunt infringere Parcae;
Dum gaudens albis comitatur vestibus Agnum;
Agnum, cui passo manet hinc post sæcula Regnum.

SECONDE DISSERTATION.

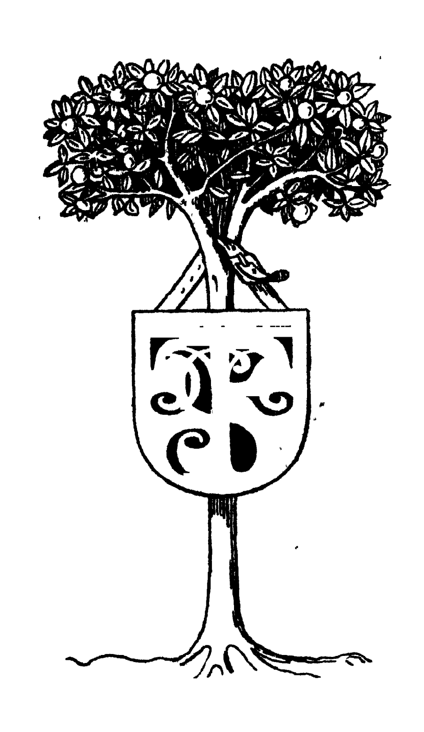
Fin de la Table des Chapitres.

TABLE ANALYTIQUE DE CONCORDANCE

1. Les indications données dans cette table renvoient à la présente édition de l'*Histoire des Oracles* et aux éditions originales du *De Oraculis* (1683), et de la *Réponse à l'Histoire des Oracles* (1707). Nous rappelons qu'on n'a pas toujours été bien exact dans l'attribution de ces dates ; il sera prudent, par exemple, de se défier là-dessus des renseignements de Brunet. — Dans cette table, la lettre *p* désigne les préfaces de Fontenelle, de Van Dale et de Baltus, et la lettre *S* la *Suite de la Réponse* de Baltus. — Quelques-uns des passages cités, surtout chez Van Dale, ont plusieurs pages : on n'a pas jugé utile d'en préciser la longueur. — Enfin le point-virgule, quand il n'est pas immédiatement suivi de la lettre *S*, indique la séparation du texte de la préface d'avec le texte de l'ouvrage.

TABLE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.